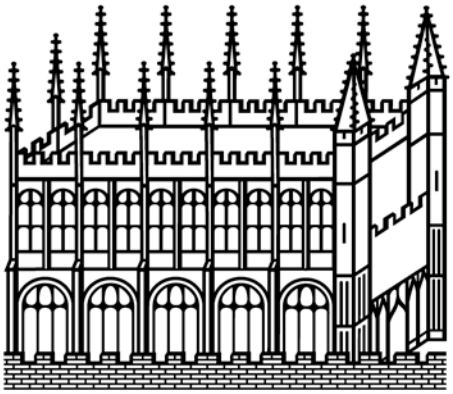


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

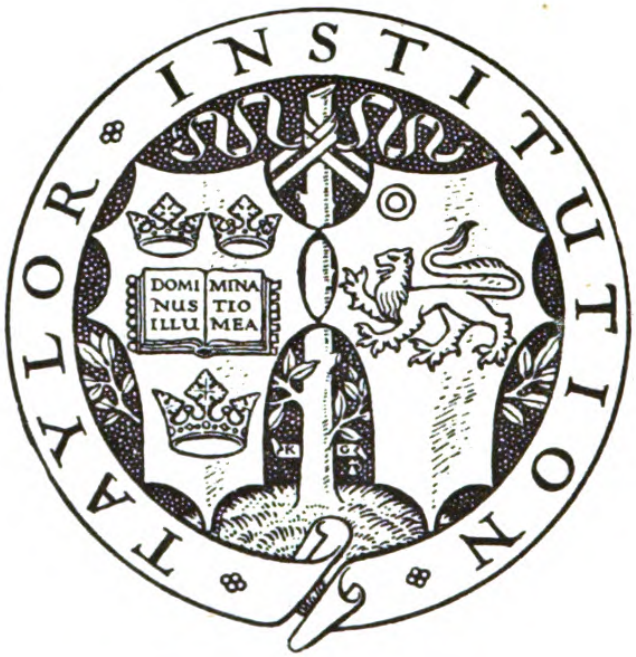
THIS BOOK
BELONGS TO

If thou art borrowed by a friend,
Right welcome shall he be.
To read, to study,—not to lend,
But to return to me.

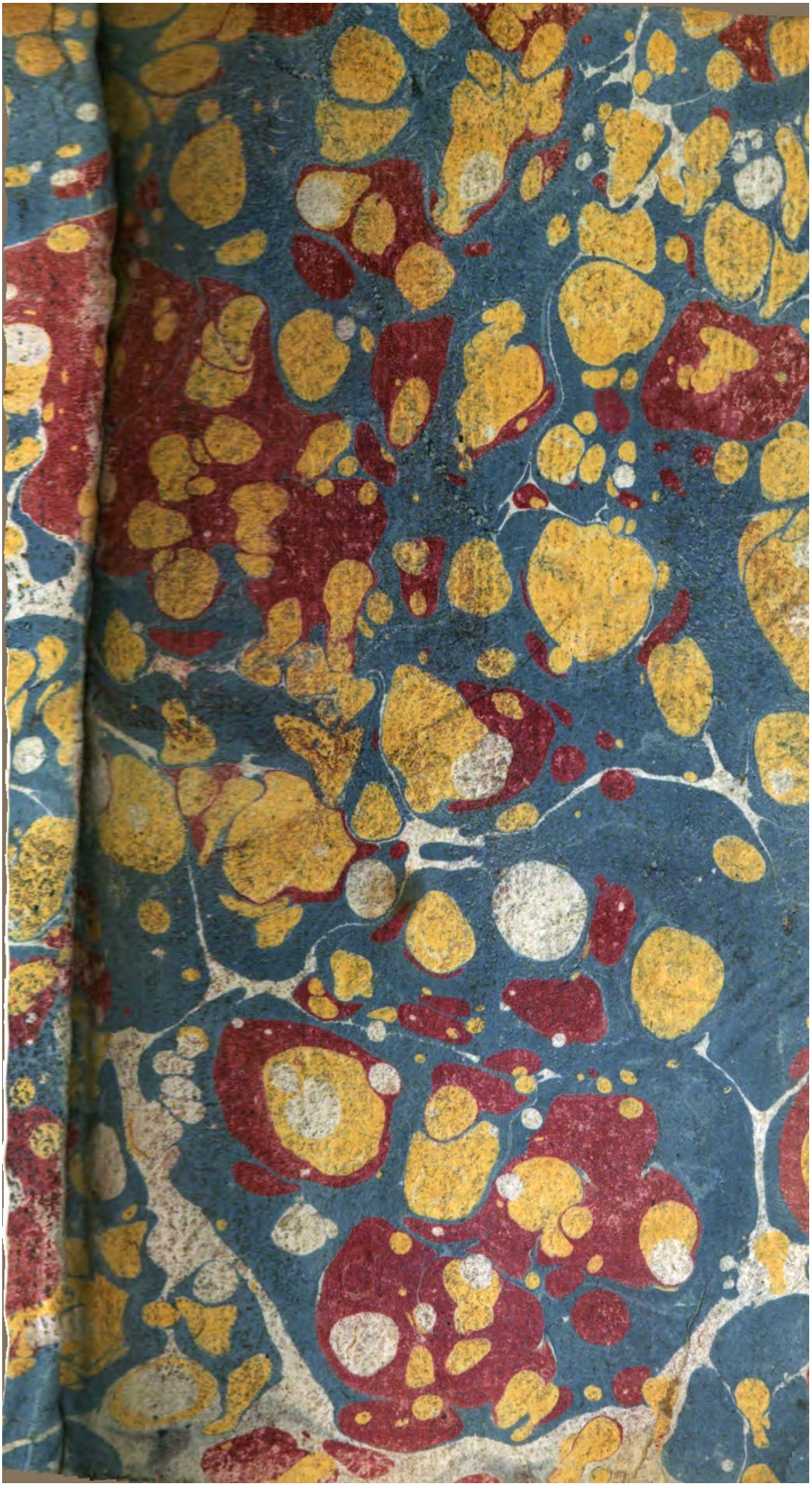
Not that imparted knowledge doth
Diminish learning's store,
But Books I find, if often lent,
Return to me no more.

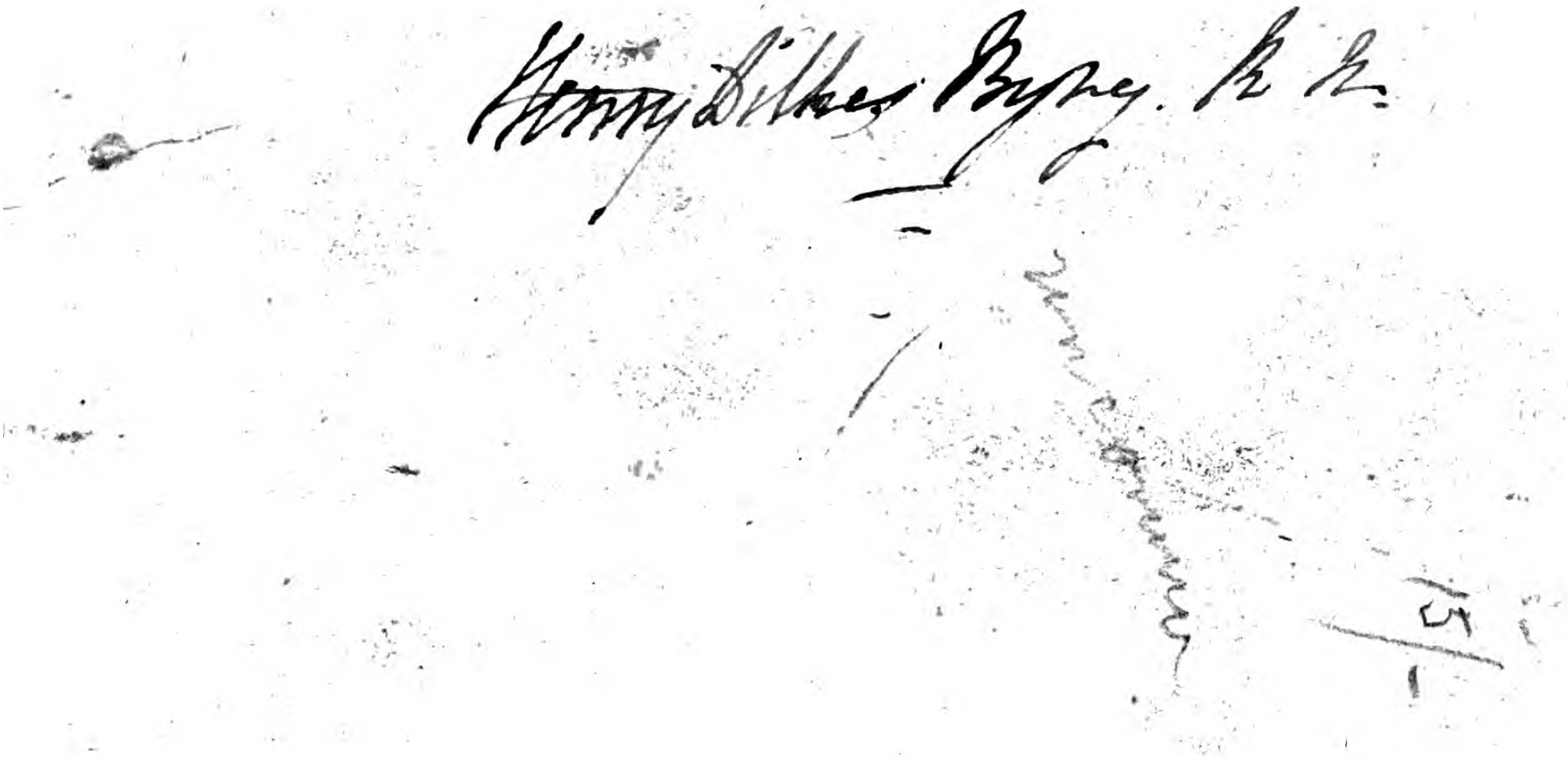
Read slowly, pause frequently,
Think seriously
Keep cleanly, return duly,
With the corners of the Leaves not turned down

Henry D. Byng.



361





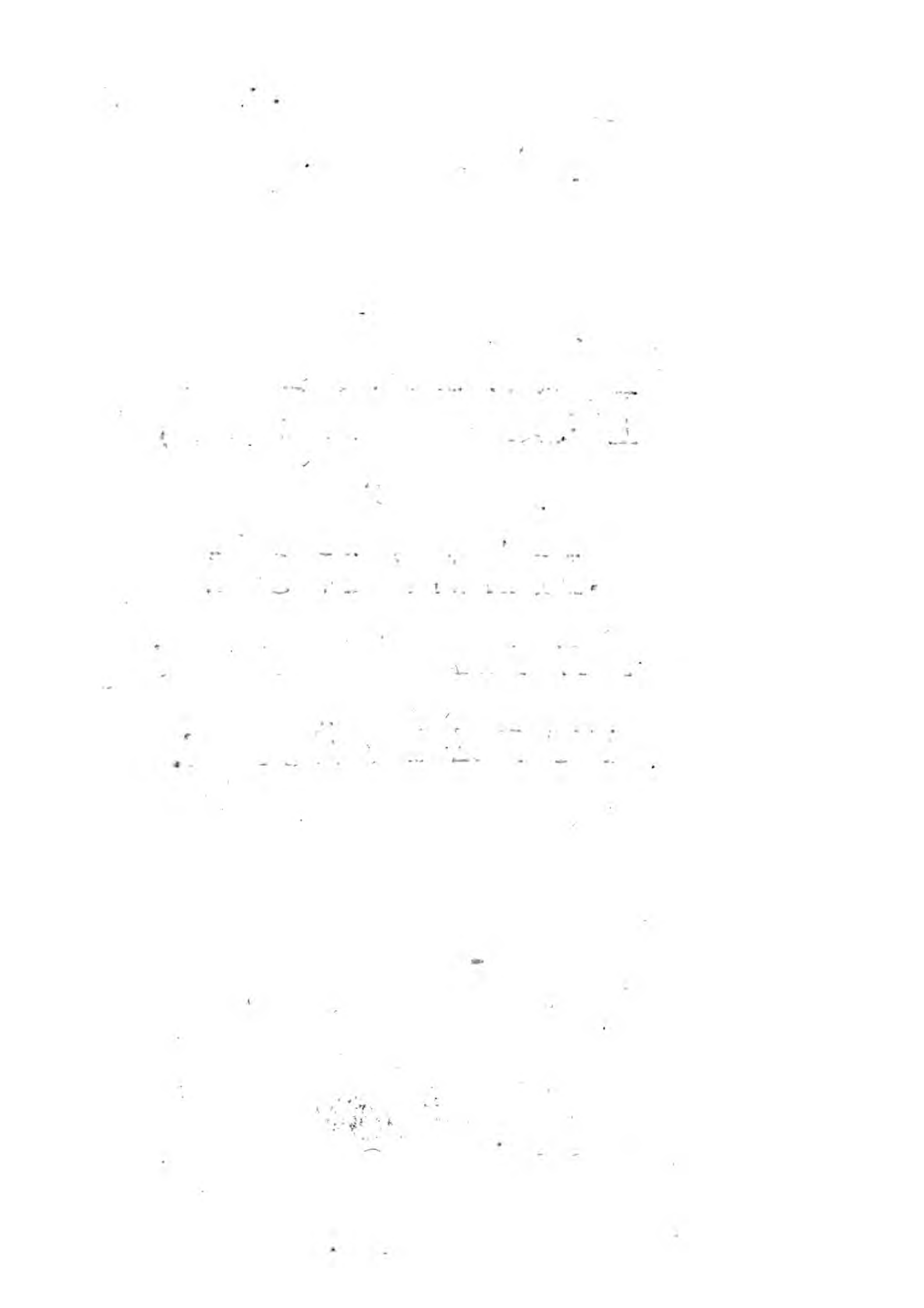
POLIERGIE,

OU

MÊLANGE

DE LITTÉRATURE

ET DE POËSIES.



POLIERGIE,

OU

MÊLANGE

DE LITTÉRATURE

ET DE POËSIES.

*Par M. de V***.*

(Par E. de Vattel

NOUVELLE ÉDITION.

A AMSTERDAM;

& se trouve A PARIS,

Chez VINCENT, rue Saint Severin.

M DCC LXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUN 1956
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES PIECES
Contenues en ce Volume.

ESSAI ſur le Goût. Page 1

DIALOGUES DES MORTS.

DIALOG. I. *S'il eſt permis, en certaines occaſions, d'employer des moyens odieux, tels que le poiſon, ou l'aſſaſſinat.* 21

DIALOG. II. *Si un Prince qui fait le bien par ſentiment eſt*

préférable à celui qui ne le fait que par raiſon & par ſyſtême ? 53

DIALOG. III. *Si la Puiſſance ſouveraine eſt un bien ?* 74

DIALOG. IV. *Sur l'amitié des Rois, ſur leur éducation, & ſur les Flateurs.* 100

ALLEGORIES

ALLEG. I. *Les Fourmis.* 127

ALLEG. II. *Les Champs Elyſées.* 143

ALLEG. III. *Voyages dans le Microcoſme, par un Diſ-*

ciple moderne de Pythagore. 163

Second Voyage. 171

ALLEG. IV. *Songe.* 193

ALLEG. V. *La Simplicité de la vie.* 205

ALLEG. VI. *Le véritable Amour.* 216

ALLEG. VII. *Lettre à une jeune Demoiſelle, ſur l'origine & la raiſon des reſpects que les hommes témoignent aux femmes.* 223

POËSIES.

Discours sur l'Amour de la Nouveauté. Pag. 245

Epître sur la Vie champêtre. 257

Epître morale à une jeune Demoiselle, pour la détourner de se livrer à une Secte de Fanatiques, dans laquelle on cherchoit à l'entraîner. 267

Epître à un Ami, chez qui l'Auteur avoit passé quelques semaines à la Campagne. 278

Ode contre l'Ambition. 285

Ode ſur les Cœurs tendres & pleins de délicateſſe. 288

Ode à l'occaſion de la Pupille, Comédie de M. Fagan. 293

Sur les Danſes l'Opéra. 296

Dialogue entre l'Amour & l'Hymen, faiſant partie d'un Ballet, danſé aux Nôces de.... 299

*A M*** qui demandoit des Vers, en réparation d'un badinage contre le beau Sexe.* 302

*Stances irrégulieres à Mad. **** 305

Sur une Abſence. 308

*Pour Mlle *** en lui envoyant des fruits qu'elle aimoit beaucoup.* 310

*A M *** ſur la différence de l'Amour & de l'Amitié.* 311

Epigramme ſur Job. 312

Epigramme contre un Riche ſans mérite. 313

Epigramme à l'Auteur de deux Epigrammes contre M. le Marquis d'Argens & l'Abbé Des-Fontaines, qui avoient attaqué les Suiſſes. 314

Epigramme à une Prude qui

avoit les dents fort grandes & difformes. 315

Chanſon de Table, ſur le Vin de Champagne. 316

Eloge de l'Hyver, Chanſon de Table. 317

Couplets. 320

Air. 321

Air : Quel voile importun le couvre ? 322

Autres paroles ſur le méme Air. 323

Fin de la Table.

POLIERGIE,

POLIERGIE,

OU

MÊLANGE
DE LITTÉRATURE
ET DE POËSIES.

ESSAI SUR LE GOUT.

ON a beaucoup écrit, beaucoup diſputé ſur le Goût ; mais je ne me ſouviens pas que l'on ait expliqué aſſez diſtinctement en quoi il conſiſte. Perdant de vue le plus ſouvent la queſtion principale, on ſe jette ſur les divers effets du Goût, on eſſaye d'en donner les regles, on diſ-

ſerte ſur les exemples. Voyons ſi nous pourrons en donner une idée plus diſtincte.

On a dit que le *Goût* eſt une eſpece de ſens, dont la *beauté* eſt l'objet. Ceux qui ſe ſont exprimés ainſi, ont eu du goût une idée juſte, mais encore confuſe; & de-là vient qu'ils n'ont pu l'exprimer autrement que par cette figure. Il faut la développer.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner en quoi conſiſte le *Beau*. La matiere eſt riche, & peut faire le ſujet d'un Traité particulier. Il eſt des beautés réelles & des beautés arbitraires, fauſſes ou imaginaires. Ces dernieres ne ſont ſuſceptibles d'aucunes regles : elles dépendent uniquement du caprice, de la diſpoſition des organes, de l'habitude,

ou de quelque idée acceſſoire, qui ſe trouvant mêlée avec l'idée d'un objet, & nous donnant du plaiſir, nous porte à croire mal-à-propos que cet objet eſt par lui-même propre à nous plaire, & *beau* par conſéquent.

Entre les beautés réelles, les unes ſont abſolues & appartiennent aux choſes mêmes; les autres ſont des beautés de rapport & de convenance. La beauté réelle conſiſte en général dans la Perfection, ou plutôt, la beauté eſt la Perfection elle-même conſidérée ſous une autre relation. Ce qui fait la *perfection* d'une choſe par rapport à ſa fin, eſt en même tems ſa *beauté*, relativement à l'impreſſion agréable qu'elle peut faire ſur nous. On appelle les choſes *bonnes*, eu

égard à leur utilité ; on les appelle *belles*, par rapport au plaiſir qu'elles peuvent donner à celui qui les apperçoit. C'eſt la regle générale & fondamentale, quoique l'inconſtance de l'uſage ſemble y apporter des exceptions.

Nous pouvons donc, pour notre but préſent, nous contenter de dire, que la *beauté* eſt une diſpoſition des choſes, en vertu de laquelle elles plaiſent généralement aux gens éclairés & polis. C'eſt ainſi qu'un bleu d'azur, un verd clair & éclatant ſont de belles couleurs, parce qu'elles frappent agréablement les yeux de la plûpart des hommes. Ainſi les productions de la Nature, celles de l'Art, les Ouvrages d'eſprit & ſur-tout d'imagination, le langage, les manieres, &c.

tout cela eſt capable de *beauté*, en tant qu'il eſt capable de plaire, ou de donner du plaiſir. Mais tout le monde n'apperçoit & ne ſent pas la *beauté* par-tout où elle ſe trouve ; ce talent eſt réſervé aux favoris de la nature. On les appelle Gens de Goût.

Le *Goût* ne peut donc être que la faculté d'appercevoir, de ſentir la beauté & d'en démêler les diverſes nuances dans les choſes qui en ſont ſuſceptibles. Quelques réflexions nous feront connoître en quoi conſiſte cette faculté.

Quand une choſe nous plaît, il arrive ou que nous voyons diſtinctement les raiſons pourquoi elle nous plaît, ou que nous les ſentons confuſément, ſans pouvoir les exprimer avec netteté, ou enfin que nous ne les apperce-

vons point du tout, goûtant du plaiſir à la perception de cette choſe, ſans que nous puiſſions en aucune maniere dire pourquoi elle nous en donne.

Les traits de la beauté ſont quelquefois ſi ſenſibles & ſi marqués, que l'on peut les appercevoir clairement, chacun à part, & par conſéquent ſe former une idée diſtincte de cette beauté particuliere; idée que l'on ſe trouve en état d'exprimer & de communiquer aux autres. Par exemple, la beauté de la taille conſiſte dans des proportions connues: je puis donc expoſer clairement les raiſons pour leſquelles la taille de *Lucinde* me paroît charmante. Je dis de même que ſon viſage eſt beau, parce que je démêle la juſte proportion de

ſes traits, le feu & la douceur de ſes yeux, l'éclat de ſon teint, &c. La belle ordonnance d'un tableau, la correction du deſſein, l'éclat & la fidélité du coloris, la force de l'expreſſion, ſont tout autant de marques auxquelles je reconnois ſa beauté. Un beau génie goûta un plaiſir raviſſant aux Tragédies de Sophocle & d'Euripide ; ſes réflexions lui firent démêler dans ces Chefs-d'œuvre l'unité d'action, de tems & de lieu : il comprit que cette triple unité augmente le plaiſir du ſpectateur, parce qu'elle l'occupe tout entier d'une action grande & intéreſſante, qu'elle le met en état d'en ſuivre les progrès, qu'elle ne le diſtrait point par des objets étrangers & moins touchans, & que rendant le ſpectacle

vraiſemblable, elle favoriſe l'illuſion. Dès-lors ces trois unités ont été reconnues pour autant de caracteres eſſentiels à une belle Tragédie. Dès qu'une fois on en a reçu l'idée, il n'eſt pas difficile de voir s'ils ſe trouvent ou non dans une Piece. C'eſt ainſi encore qu'*Ariſtote* nous a donné les regles du Poëme Epique, d'après les Ouvrages immortels d'*Homere*, en démêlant avec ſagacité ce qui les rend ſi agréables.

Mais il eſt mille beautés d'un genre plus délicat, dont les traits fins & déliés ſe confondent de maniere qu'on ne les diſtingue pas clairement. Ils font tous enſemble une vive impreſſion : on ſent très-bien la beauté qu'ils annoncent ; mais faute d'en démêler

ſuffiſamment les différens caracteres, les marques auxquelles on la reconnoît, on ne peut qu'à peine, ou même on ne peut point du tout la décrire & la faire connoître aux autres. Auſſi dit-on communément des beautés de ce genre : *Cela ſe ſent mieux qu'il ne peut s'exprimer.* C'eſt ainſi, pour reprendre les exemples allégués tout-à-l'heure, que l'on exprimera fort bien ce qui forme une taille belle & avantageuſe ; mais on ſera embarraſſé à dire ce qui en fait les graces & la nobleſſe. Je vous dirai de même en quoi conſiſte la beauté d'un viſage, & je ne pourrai vous exprimer que très-imparfaitement ce qui fait à mes yeux une belle phyſionomie. Un Connoiſſeur vous énoncera très-diſtinc-

tement toutes les perfections d'un Tableau, par rapport au deſſein, ou à l'ordonnance : les termes lui manquent, lorſqu'il veut vous faire obſerver les graces, ou l'expreſſion des figures ; vous voyez qu'il ſent beaucoup plus de choſes qu'il ne peut en exprimer. De même, il eſt aſſez de gens qui vous feront remarquer dans une Tragédie les trois unités, ce qui concerne l'invention de la Fable, la conduite de la Piéce, l'obſervation des caracteres, le nœud, le dénouement, la pureté du ſtyle. Mais la fineſſe & le naturel du Dialogue, la belle & noble expreſſion des caracteres, les ſituations frappantes & vraiment théatrales, & ſur-tout ce qu'on appelle le ſublime dans le ſtyle,

ces traits qui peignent vivement un ſentiment grand & noble, qui rendent avec force une penſée élevée ; toutes ces choſes ſont infiniment plus difficiles à décrire, & on ſe trouve embarraſſé quand on veut les faire connoître à ceux qui ne les ont point ſenties. Pourquoi cela ? C'eſt qu'on n'y diſtingue point de traits ſenſibles, point de marques particulieres, au moyen deſquelles on puiſſe les déſigner & en faire naître l'idée dans l'eſprit de ceux à qui on parle.

Cette netteté, cette diſtinction, & pour ainſi dire, cette groſſeur des traits qui conſtituent la *beauté*, varient à l'infini. C'eſt à la faculté d'appercevoir, de ſentir les plus fins & les plus délicats que l'uſage a conſacré le nom de *Goût*.

Diſons donc enfin que le *Goût* eſt cette fineſſe de diſcernement qui nous fait appercevoir la *beauté* & ſes diverſes nuances, dans tous les objets où elle ſe trouve. Par elle, par cette faculté trop rare, un homme connoît ce qui convient à chaque choſe & à chaque relation, à la ſituation, au but, aux autres circonſtances; & il ne manque point de voir ſi cela ſe trouve dans l'objet.

Cette fineſſe de diſcernement eſt naturellement accompagnée d'un ſentiment vif, qui fait goûter à l'ame un plaiſir délicieux, lorſqu'elle apperçoit des beautés peu communes. Le même feu, la même délicateſſe dans l'organiſation & dans les diſpoſitions de l'ame qui y répondent, produiſent d'ordinaire la fineſſe du diſ-

cernement, la vivacité & la délicateſſe du ſentiment.

Par une conſéquence néceſſaire, un homme de goût remarque auſſi les défauts contraires à cette beauté qu'il aime, & ils excitent chez lui un ſentiment déſagréable.

Il eſt un troiſieme cas, dans lequel une choſe nous plaît, ſans qu'il nous ſoit poſſible d'en connoître la raiſon. Par exemple, une couleur, une ſaveur, une odeur me plaît; je dis que la couleur eſt belle, que la ſaveur, que l'odeur eſt agréable. Pourquoi? Parce que tel eſt mon goût. Alors ce terme ſe prend dans un ſens abſolu, pour ſignifier ma maniere de ſentir, la diſpoſition de mes organes, ou l'impreſſion que l'objet fait ſur moi;

& on ne peut dire que mon goût ſoit mauvais, ſinon entant qu'il s'oppoſe à celui du monde poli ; mais à cet égard, on doit plutôt dire qu'il eſt ſingulier.

Les facultés & les talens des hommes ne différent pas moins que les objets dont ils s'ocupent. Les uns ſont faits pour connoître la vérité, quelquefois pour la découvrir: ils ſe diſtinguent dans les hautes ſciences ; mais vous êtes ſouvent ſurpris de leur peu de *Goût*. Accoutumés à conſidérer les choſes en elles-mêmes, ou à combiner leurs rapports, ils ne s'aviſent pas de les examiner relativement au plaiſir qu'elles peuvent nous donner: cette face des objets leur échappe. Peut-être leur diſcernement ſolide n'eſt-il pas aſſez délicat pour apperce-

voir ces traits déliés qui agiſſent ſur le ſentiment. Peut-être qu'inſenſibles aux plaiſirs délicieux que donne la beauté, de quelque genre qu'elle ſoit, ils ne peuvent en rechercher ni en connoître les cauſes.

D'autres, plus vifs & plus ſenſibles, ont auſſi un diſcernement plus délicat. Ils conſiderent davantage les choſes dans le rapport qu'elles ont avec leurs organes, ou avec les facultés de leur ame; ils y démêlent ce qui eſt capable de donner conſtamment du plaiſir : ce ſont des *Gens de Goût*. S'ils ont outre cela un eſprit créateur, ce ſont de *beaux Génies*. Ajoutez-y la ſcience des premiers, vous aurez le *grand Génie*.

La différence qui ſe trouve entre un homme judicieux & un

homme de goût, ne vient peut-être, que du ſentiment. Le premier ſera froid naturellement ou dur ; uniquement occupé de la vérité, tous les agrémens de la beauté ſont perdus pour lui. Son cœur n'eſt pas remué par les objets ; il ſe contente de les connoître. Le ſecond eſt ſenſible : vivement affecté par certains objets, il s'applique à démêler ce qui les rend capables de faire ſur lui une impreſſion agréable ; la fineſſe & la juſteſſe de ſon diſcernement le lui font ſaiſir. Un homme de goût doit avoir néceſſairement beaucoup de délicateſſe. De-là vient que, ſuivant l'obſervation de Madame la Marquiſe de *Lambert*, il ſe diſtingue d'ordinaire par ſa politeſſe & par l'agrément de ſes manieres.

C'eſt qu'il démêle & ſaiſit facilement tout ce qui eſt capable de plaire dans le commerce du monde. S'il ne le met pas en uſage, il faut que l'humeur ou la nonchalance le dominent.

Parmi ceux qui raiſonnent ſur les matieres de goût, il peut ſe trouver des eſprits judicieux, mais peſans & peu délicats. Ils ſaiſiſſent les traits les plus marqués de la beauté, deſquels nous parlions tout-à-l'heure; les traits les plus fins leur échappent. Avec de tels guides on peut faire un Ouvrage régulier, mais plat & déteſtable. Sans guide, un heureux génie produira un Ouvrage, défectueux peut-être, mais plein de feu & de beautés.

Voilà ſans doute ce qui a fait agiter la queſtion : *Si l'on juge mieux des Ouvrages d'eſprit par le*

ſentiment, que par la diſcuſſion. Un homme de condition, plein de génie, grand Poëte, homme d'eſprit & de goût, prit l'affimative; un fameux Journaliſte, qui avoit plus d'eſprit que de génie, & qui s'étoit formé le goût par l'étude des préceptes & la lecture des grands Modeles, ſoutint la négative. Tous deux dans le parti qu'ils embraſſerent, ſuivirent leur naturel. L'homme de génie, plein de feu & de ſentiment, étoit ravi d'admiration à la lecture d'un bel Ouvrage; il ſentoit beaucoup plus qu'il ne pouvoit exprimer; il y voyoit mille beautés de détail, dont il lui eût été bien difficile de donner à d'autres une idée diſtincte: la diſcuſſion lui paroiſſoit un moyen de juger très-inſuffiſant. L'autre, beaucoup moins ſenſible,

plus exercé à diſſerter, croyoit, au moyen des regles, pouvoir rendre raiſon de tout.

Dans le fonds, la queſtion revenoit à ceci : *Avons-nous une idée diſtincte de tout ce qui fait la beauté & ſes diverſes nuances, dans un Ouvrage d'eſprit & d'imagination ?* Si nous avons cette idée diſtincte, nous ſommes en état de l'énoncer en termes clairs, & de la communiquer aux autres ; & dès-là, la diſcuſſion devient le plus ſûr moyen de juger. Mais ſi nous ſommes bien éloignés de l'avoir, ſi le ſentiment nous fait appercevoir confuſément, quoique très-vivement, mille beautés, mille gradations de beautés, dont il nous ſeroit impoſſible de rendre un compte intelligible ; il faut convenir que le ſentiment va beaucoup

plus loin que la diſcuſſion.

Diſons cependant qu'il eſt très-utile d'employer ſouvent la voie de la diſcuſſion. Outre qu'elle peut très-bien juger de ces beautés que l'on connoît diſtinctement ; on nous apprend en Logique, que nous pouvons ſouvent élever nos idées confuſes au rang d'idées diſtinctes ; & celles-ci ſont tout autrement lumineuſes, & infiniment plus utiles dans la pratique. A force de diſcuter les productions du génie, nous apprendrons à connoître toujours plus diſtinctement ce qui les rend capables de plaire. Le goût ne s'acquiert pas, dit-on, non plus que le talent de la Poëſie ; mais on n'a jamais nié qu'il ne s'étende & ne s'épure beaucoup par l'exercice & par la réflexion.

DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

S'il eſt permis, en certaines occaſions, d'employer des moyens odieux, tels que le poiſon, ou l'aſſaſſinat.

JULES-CÉSAR, CICERON.

JULES-CESAR. Hé bien ! Ciceron, ces Ides de Mars (*a*), que vous avez tant célébrées, qu'en

(*a*) C'eſt le jour auquel Céſar fut aſſaſſiné dans le Sénat.

dites-vous maintenant ? Elles vous ont enfin conduit ici, elles ont fait couler des ruiſſeaux de ſang, & perdu la République.

Ciceron. J'en conviens, Céſar : mais j'eſpérois de ce grand jour des ſuites plus heureuſes. Je n'avois point encore aſſez mauvaiſe opinion des Romains, pour croire qu'ils ne puſſent ſe paſſer d'un Maître. Je pourrois bien vous dire que j'ai aſſez reproché aux Conjurés de n'avoir pas conſommé leur ouvrage, puiſqu'ils épargnerent Antoine. Mais ils mépriſerent un yvrogne, comme j'ai moi-même enſuite mépriſé un enfant. Cet yvrogne & cet enfant réunis à un imbécille, nous ont accablés. Ils ont triomphé de tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'Empire. Je reconnois en

cela l'ouvrage des mœurs : la République étoit trop corrompue pour profiter du bienfait de Brutus.

Céſar. Pouviez-vous attendre rien de bon d'une action ſi infâme ? Au milieu d'une foule de Sénateurs que j'avois tirés de la fange, je ſuis aſſaſſiné par des traîtres, comblés de mes bienfaits, & qui me devoient la vie !

Ciceron. Ils vous devoient la vie ! Hé ! quel droit aviez-vous ſur la vie de vos Concitoyens ?

Céſar. Le droit des Armes, Ciceron. Ce même droit dont Rome a uſé contre tant de peuples vaincus, qu'elle a exterminés ou vendus pour l'eſclavage.

Ciceron. Rome étoit un Etat libre & ſouverain : elle pourſuivoit ſes ennemis par la ſeule voie

qui reſte aux Nations, quand elles ne peuvent pas s'accorder. Mais vous étiez Citoyen de même que vos Adverſaires ; vous deviez demander juſtice & recourir aux moyens que les Loix vous préſentoient.

Céſar. Fort bien, ſi les Loix avoient encore été écoutées; mais Pompée les faiſoit taire dans Rome, quand il le vouloit. Lui & ſa Faction avoient juré ma perte. Ils oſerent entreprendre de m'enlever des dignités que le peuple m'avoit conférées. Que devoit faire alors un noble courage ? Pouvois-je ſouffrir que Pompée devînt le Maître de tout, & me laiſſer égorger comme un agneau? Mes ennemis violoient toutes les regles pour m'accabler ; il falloit bien que je me miſſe au-

deſſus

deſſus de ces mêmes regles, pour me défendre & pour protéger mes amis.

Ciceron. Vous vous êtes mis au-deſſus des regles, pour vous défendre & pour triompher de vos ennemis : *Brutus* s'en eſt écarté, pour recouvrer ſa liberté & pour délivrer ſa Patrie d'un tyran : les choſes ſont pour le moins égales. De quoi vous plaignez-vous ?

Céſar. La différence eſt grande. J'attaquai mes ennemis à force ouverte, je marchai à eux, je les vainquis. *Brutus* & ſes complices reçoivent la vie de ma clémence ; ils acceptent mes bienfaits pour s'approcher de ma perſonne, & ils m'aſſaſſinent lâchement au milieu du Sénat, dans un moment où je ſuis ſans défenſe, & où je me ſuis livré à eux par une éléva-

tion de caractere, qui me mettoit au-deſſus des vils ſoupçons. Voilà une action infâme aux yeux de tous les hommes.

Ciceron. Mais en quoi faites-vous conſiſter cette infamie? L'action de *Brutus* étoit plus juſte que la vôtre. Vous avez taillé en piéces des Citoyens : il a poignardé l'oppreſſeur de ſa Patrie.

Céſar. Quoi ! Vous comparez la victoire d'un grand Capitaine, qui triomphe de ſes ennemis en bataille rangée, avec l'aſſaſſinat commis par une troupe de traîtres ?

Ciceron. Je conviens, Céſar, qu'une bataille gagnée a quelque choſe de plus grand : elle annonce plus de courage & des talens plus ſublimes. Mais nous ne diſputons pas du courage & du

brillant de la gloire ; il s'agit uniquement de la juſtice, qui eſt le fondement de la vraie gloire. Vous avez opprimé la liberté de la Patrie : *Brutus* a prétendu la délivrer.

Céſar. Je vous ai déja dit que mes ennemis m'avoient forcé à prendre les armes. En me rendant le maître de tout, je n'ai fait que me mettre à la place de Pompée. Il eût été un Maître bien plus dur & plus ſanguinaire que moi. Vous en êtes convenus (*a*) ; mais laiſſons pour un moment la juſtice de mon entrepriſe. Vous avez trop bien écrit ſur le Droit & la Morale, pour ne pas convenir que la fin ſeule ne ſuffit pas pour légitimer une action ; il

(*a*) Voyez les Lettr. de *Ciceron* à Atticus.

faut encore que l'on n'y emploie que des moyens juſtes & louables. Tous les ſiécles loueront la vertu de *Fabrice*, qui pouvant délivrer ſa Patrie tout-d'un-coup & ſans péril d'un ennemi dangereux, en écoutant la propoſition que lui fit le Médecin de *Pyrrhus*, eut horreur d'un moyen ſi odieux, & avertit le Prince d'être en garde contre ce traître. Si les zélateurs de la liberté avoient pris les armes contre moi; s'ils m'avoient fait la guerre, je ne me plaindrois pas; & s'ils m'euſſent vaincu, la gloire & la liberté étoient le juſte prix de leur vertu.

Ciceron. Vous commencez à toucher au but. Mais je ne ſuis pas encore ſatisfait. *Pyrrhus* n'avoit violé aucun des droits ſa-

crés de la République. En lui faiſant une guerre en forme, il uſoit d'un moyen néceſſairement reconnu pour légitime entre les Nations, qui n'en ont ſouvent point d'autre, pour vuider un différend dans lequel chaque partie croit avoir le droit de ſon côté. Or ce moyen doit être ſujet à certaines regles, obſervées de part & d'autre ; autrement il dégénéreroit en fureur brutale, & tendroit à la deſtruction du genre humain, au lieu qu'il ne doit ſervir qu'à recouvrer ſon droit. Peut-on appliquer ces maximes à un audacieux qui déchire le ſein de ſa Patrie, & qui oſe opprimer la liberté ? C'eſt un parricide, un ſacrilége dévoué par la loi aux Dieux infernaux : tout eſt permis contre lui.

Céſar. Hé bien ! que la Puiſſance publique le proſcrive, qu'elle le condamne à mourir, & qu'elle invite par des récompenſes tout homme hardi à exécuter la ſentence. Mais ſe ſoumettre à ſes loix, concourir aux Décrets qui lui déferent la ſuprême Puiſſance, qui le comblent d'honneurs & de dignités, pour ſurprendre ſa confiance & l'aſſaſſiner enſuite ſans danger; c'eſt une lâcheté & une trahiſon, qu'aucun motif ne peut excuſer.

Ciceron. Qu'appellez-vous trahiſon ? Eh ! tant pis pour le tyran, s'il ſe laiſſe tromper. Celui qui ravit à des hommes leur liberté, a-t-il le moindre droit de ſe flatter qu'ils ſont réellement réconciliés avec lui, tant qu'il perſiſte dans ſon uſurpation ?

Quelque déférence qu'on lui témoigne, ne doit-il pas penſer que ce n'eſt qu'une ſoumiſſion forcée, & que les vrais Citoyens n'attendent qu'un moment favorable pour le punir & rentrer dans leurs droits ?

Céſar. O Ciceron ! ne voyez-vous pas où porte votre principe ? S'il en eſt ainſi, un Ambitieux n'épargnera aucun de ſes ennemis. Il fera périr tous les Citoyens zélés & pleins de courage, tout ce qu'il croira capable d'attenter à ſes jours. *Octavien* & *Antoine* n'ont que trop profité de la leçon que ma mort leur donnoit. Quels principes que ceux qui tendent à autoriſer des meurtres ſans fin, & à faire rejetter la clémence comme une imprudence impardonnable !

Ciceron. Vous n'auriez pas voulu, ſans doute, régner ſur un déſert. Mais quoi qu'il en ſoit, il ſeroit bon qu'il n'y eût point de paix à eſpérer entre les Citoyens & l'Oppreſſeur de la Patrie : l'uſurpation ne ſeroit pas ſi facile, & peu de gens oſeroient l'entreprendre.

Céſar. J'en conviendrai franchement, Ciceron. Hé bien ! tous vos Romains devoient prendre les armes, s'oppoſer à moi, au lieu de me déférer la Dictature perpétuelle ; & ſi j'avois refuſé de rentrer dans l'ordre des Citoyens, m'accabler s'ils l'euſſent pu. Ils auroient uſé de leur droit ; & je méritois de périr, ſi je me fuſſe laiſſé vaincre.

Ciceron. Cela n'étoit pas praticable. L'Univers étoit plein de

vos Légions. Vous aviez ſéduit le menu peuple ; mais ce qui reſtoit de Romains, ces vertueux Citoyens, qui ne pouvoient ſe réſoudre à vivre ſous un tyran, & qui n'étoient pas en état de vous oppoſer une armée ; que vouliez-vous qu'ils fiſſent ?

Céſar. Qu'ils mouruſſent (*a*). *Caton* leur en avoit donné l'exemple. Ce fier Romain eſt le ſeul de mes ennemis qui m'ait vaincu ; il s'eſt ſouſtrait à mon pouvoir & à ma clémence.

Ciceron. Oh ! *Caton* a appris de *Minos*, qu'il n'étoit pas en droit de diſpoſer ainſi de ſa vie, *de même qu'il n'eſt pas permis à un ſoldat de quitter ſon poſte, ſans l'or-*

(*a*) Imitation de Corneille.

dre du Général (a). Mais quoi ! *Brutus* & *Caſſius* ſeroient morts libres. C'étoit beaucoup pour eux, & rien pour la République ; elle n'eût pas été vengée.

Céſar. Diſons mieux. Ils devoient s'oppoſer hautement au décret de mon élévation, haranguer le peuple, l'exhorter à demeurer libre. S'ils euſſent ſuccombé dans cette généreuſe entrepriſe, leur mort devenoit utile à la liberté ; elle eût rendu ma puiſſance odieuſe. Mais dès que tout le peuple, tout l'Empire aima mieux ſe ſoumettre à ma Dictature, que de perpétuer la guerre civile ; appartenoit-il à

(a) C'eſt la raiſon que *Ciceron* allégue d'après *Pythagore*, pour condamner le ſuicide.

quelques Citoyens de renverſer cet arrangement, & de replonger l'Etat, par ma mort, dans toutes les horreurs dont elle a été ſuivie ?

Ciceron. Enfin, Céſar, vous voilà arrivé où je vous attendois. Je ſuis dans le fond du même ſentiment que vous, & je ne me propoſois dans mes objections que de vous faire développer cette notion confuſe, ce ſentiment par lequel votre grand cœur rejette ces moyens que vous appellez odieux & infâmes, & de vous amener peu-à-peu à convenir que tout ce qui eſt beau & louable eſt fondé ſur la juſtice, comme tout ce qui eſt honteux & déteſtable eſt injuſte.

Céſar. Nous allons changer de parti, Ciceron, & paſſer réci-

proquement dans le camp oppoſé. Cela convient aſſez à un *Académicien* & à un Ambitieux. Les principes de l'un ne ſont pas plus fixes que ceux de l'autre.

Ciceron. Non, Céſar ; mes principes ne varient point ſur la *Juſtice* & ſur la *Morale.* Et maintenant que votre grande ame eſt rendue à elle-même, vous penſerez tout comme moi. Je conviens à préſent que l'action de *Brutus* & de *Caſſius* ne méritoit point les louanges que je lui ai données. Mais que vous dirai-je ? Zélé Républicain, adorateur de la liberté, je regardai comme un fait héroïque celui qui nous rendoit ce bien précieux, l'attribut eſſentiel d'un Romain. J'oubliai mes principes dans ces momens de chaleur, & il ne me vint

point dans l'eſprit, qu'il eſt des moyens ſi odieux, ſi déteſtables, qu'aucune fin ne peut les légitimer; parce que leur introduction ſeroit plus pernicieuſe au genre humain, que tout le bien qu'ils procureroient en quelques occaſions particulieres, ne peut être avantageux. Tels ſont le poiſon & l'aſſaſſinat, contre leſquels le plus juſte n'a aucune ſauve-garde, s'ils ont une fois la vogue. Celui qui aſſaſſine un tyran ne lui fait point tort, parce que le tyran a bleſſé le premier ſes droits les plus ſacrés, en lui raviſſant la liberté; mais il fait injure à tous les hommes, en introduiſant, ou en autoriſant un procédé ſi dangereux. La juſtice univerſelle qui nous lie à tous les hommes, nous défend de mettre en uſage, ou

d'autoriſer par notre exemple ces moyens pernicieux. La déteſtation publique doit faire contre eux la ſûreté des gens de bien ; & celui qui les emploie, doit être traité comme l'ennemi du genre humain. Il ne ſerviroit de rien de dire que l'on ne doit en faire uſage que pour une cauſe juſte, & dans un cas de néceſſité. Car tout le monde prétendra que ſa cauſe eſt juſte, & qu'il ſe trouve dans ce cas de néceſſité. C'eſt pour cette raiſon, que la guerre étant un mal inévitable parmi les hommes, & la guerre en forme étant reconnue pour légitime entre les Nations, quand elles ne peuvent terminer ſans elle leurs différends ; le Droit des Gens l'aſſujettit à de certaines regles, afin d'empêcher qu'elle ne de-

vienne un mal ſans bornes & ſans meſure. Et bien que la guerre ne ſoit juſte que de la part de la Nation qui a le droit de ſon côté, les Loix de la guerre ne ſont pas moins ſacrées pour elle, que pour ſon injuſte ennemi, & elle n'eſt pas moins obligée à les obſerver. Ainſi quoique *Pyrrhus* eût attaqué injuſtement la République, il n'étoit pas permis aux Romains d'employer contre lui le poiſon; parce que ce Prince ſe croyant fondé de ſon côté à leur faire la guerre, eût à ſon tour mis en uſage le même moyen: chaque Nation en eût fait autant, & les calamités de la guerre n'avoient plus de bornes.

Céſar. Je reconnois le prix de ces maximes. Elles doivent être gardées ſaintement, pour le bien

& la ſûreté des hommes. Mais eſt-il bien certain que la néceſſité n'y pourra faire une exception ? Et pour me mettre un moment à votre place, un Citoyen ne pourra-t-il arracher la vie à un tyran, lorſqu'il n'eſt aucun autre moyen d'en délivrer la Patrie ?

Ciceron. Si l'autorité du tyran n'eſt pas reconnue ſolemnellement par l'Etat, tout Citoyen eſt en guerre ouverte avec lui, & peut le traiter en ennemi.

Céſar. Cela eſt ſans difficulté. Mais je parle d'un uſurpateur, qui, après avoir ſoumis par la force tous les Ordres de la République, abuſeroit cruellement de ſon pouvoir, pour ſe rendre le fléau de ſa Patrie & pour faire périr les plus vertueux Citoyens.

Ciceron. Tout le peuple ſe ſou-

levera contre ce monſtre, d'un commun accord, & détruira l'ennemi public. C'eſt ainſi que nos Peres ſe délivrerent de *Tarquin*.

Céſar. Mais ſi le peuple n'eſt pas aſſez fort, ou s'il n'oſe l'entreprendre; un généreux Citoyen ne pourra-t-il ſe charger de la cauſe publique & ſurprendre le tyran?

Ciceron. Je vous l'ai déja dit, Céſar, les maximes auſſi importantes, auſſi ſacrées que celles-ci, doivent être abſolues. Y apporter des exceptions, c'eſt les anéantir: chacun fera l'exception ſelon ſes idées, ſes préventions, ou ſes intérêts.

Céſar. Je ſens la force de cette réponſe. Mais il y a ici conflit de devoirs. Un Citoyen doit délivrer ſa Patrie, s'il en a le pouvoir.

Ciceron. Hé bien ! s'il ne peut la délivrer que par un aſſaſſinat, il doit juger que la choſe n'eſt pas en ſon pouvoir. Qu'il ſe remette lui & ſa Patrie entre les mains de la Providence. Qu'il attende d'elle une heureuſe délivrance, & qu'il ne l'offenſe point par un crime déteſtable. Rien n'eſt ſi odieux à ce divin Maître qui gouverne le monde, qui veille au ſalut des hommes, que toutes ces actions & ces maximes qui attaquent la ſûreté publique dans ſes fondemens, & qui iroient à bouleverſer la ſociété civile. Qu'un particulier ſe croie en droit de condamner & de tuer un tyran; nul Prince, nul Conducteur de la République ne ſera en ſûreté. Le meilleur Prince peut commettre des fautes, ou faire des

mécontens ; il ſe trouveroit des furieux, qui croiroient ſervir la Patrie en le poignardant. De quels troubles ces attentats ne ſeroient-ils pas ſuivis ? C'eſt pourquoi le ſouverain Maître des hommes veut que la perſonne de ceux qui gouvernent ſoit ſacrée & inviolable, afin que la ſociété ſoit tranquille ſous leur autorité. Car rien n'eſt ſi agréable à ce Pere commun, que les ſociétés civiles (*a*), que ces établiſſemens, à l'ombre deſquels tout homme peut vivre en paix, s'appliquer à l'étude de la ſageſſe & cultiver la vertu.

Céſar. Mais n'eſt-ce point par cette même raiſon, qu'un monſtre abominable, qui abuſe de

(*a*) Voyez *le Songe de Scipion.*

ſon pouvoir pour détruire la ſociété, doit être immolé par le premier homme de cœur qui en trouvera l'occaſion ? On aura peine à croire que ç'eut été une mauvaiſe action de poignarder *Phalaris*.

Ciceron. Lorſqu'un tyran viole toutes les regles & foule aux pieds l'humanité, il ſeroit aſſez inutile de donner des maximes ſur la conduite que l'on doit tenir envers lui : le peuple entier, & tout brave Citoyen, ne prendra conſeil que de ſon déſeſpoir. Mais en général, vous voyez clairement ce qui établit la différence des moyens ſecrets & des moyens découverts ; de la trahiſon, & de la force ouverte : ce qui doit faire proſcrire les premiers, & préférer les ſeconds.

Les uns livrent le ſort de l'Etat aux mains du premier fanatique mécontent : le même danger ne ſe trouve pas dans les autres. Qu'un Citoyen courageux prenne des meſures pour s'oppoſer aux fureurs d'un tyran, qui leve l'étendart contre lui, toute la Nation pourra le ſeconder, ſi elle approuve l'entrepriſe ; ou le réprimer, ſi elle eſt contente du Gouvernement, ou ſi elle aime mieux ſupporter ſes maux, que de s'expoſer au danger d'une révolution : elle décidera de ſon propre ſort, ce qui eſt très-juſte.

Céſar. Je vous écoute avec plaiſir, Ciceron ; & je ſuis charmé de vous voir démontrer qu'un ſentiment, que je tirois confuſément de la grandeur d'ame, de la nobleſſe & de l'élévation du

cœur, eſt fondé ſur la juſtice elle-même. Mais l'utilité eſt le grand mobile de la plûpart des hommes ; & il vous ſera difficile de perſuader à bien des gens, qu'il ne leur ſeroit pas avantageux de recourir à ces moyens dans certains cas où d'autres plus honnêtes ne pourroient pas leur ſervir.

Ciceron. C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que la haine & l'exécration du genre humain retiennent ces ames baſſes. Quant aux ames d'une autre trempe, elles doivent ſçavoir que le vrai bonheur eſt inſéparable de la vertu, & que par conſéquent, rien n'eſt véritablement utile, s'il n'eſt juſte & honnête. Indépendamment même de cette maxime, un peu de réflexion ſuffit pour faire voir

qu'il eſt de la plus grande utilité pour tout le monde, que ces moyens odieux ſoient généralement proſcrits. Un Prince qui fait aſſaſſiner ſon ennemi, attente lui-même à ſa propre ſûreté ; il autoriſe le vengeur de celui-ci, ou tout autre ennemi, à le faire périr à ſon tour de la même maniere. D'ailleurs ces attentats ſont ſujets à de terribles conſéquences ; outre qu'ils révoltent tous les hommes, ils entraînent pour l'ordinaire des ſuites funeſtes. *Catilina* étoit dangereux & redoutable ; il méritoit certainement la mort. J'étois le Magiſtrat ſuprême du peuple Romain, & chargé de ſa défenſe : toutefois je ne me ſerois jamais porté à faire poignarder cet ennemi public. J'aimai mieux le foudroyer en

plein Sénat ; & après l'avoir mis en fuite, faire arrêter & condamner ſes complices. Muni de l'autorité de notre auguſte Compagnie, je crus pouvoir, dans un cas ſi preſſant, me mettre au-deſſus de quelques formalités ; & certes je ne fis rien que de louable, & pour une cauſe juſte & ſacrée. Cependant vous avez vu ce qui m'en arriva. Tant il eſt vrai que les formes ſont des choſes très-reſpectables dans les entrepriſes les plus juſtes. Qu'auroit-ce été, ſi je me fuſſe conduit arbitrairement, même en ſauvant la Patrie ?

Céſar. Tout cela eſt inconteſtable. Le plus juſte & le plus honnête eſt en même tems le plus ſûr & le plus utile. Mais ſi cette maxime eſt vraie dans la conduite ordinaire,

ordinaire, faudra-t-il encore la ſuivre dans ces occaſions ſingulieres, où un homme peut, en s'en écartant, ſe procurer le plus brillant avantage auquel un mortel puiſſe prétendre, je veux dire la grandeur & la puiſſance ſouveraine ? Vous ſçavez ma maxime favorite : *Si jamais il convient de violer la juſtice, que ce ſoit pour une Couronne : dans tout le reſte, obſervez-la religieuſement* (a).

Ciceron. Ah ! Céſar, qu'eſt-ce qu'une Couronne acquiſe par des voies injuſtes ? Eſt-elle capable

(a) Εἰ γὰρ ἀδικεῖν χρή, τυράννιδος πέρι
Κάλλιστον ἀδικεῖν : τἄλλα δ' εὐσεβεῖν
χρεών.

Ce ſont deux Vers d'*Euripide*, que Céſar avoit ſouvent à la bouche.

de répandre une véritable ſatisfaction dans un grand cœur ? Le ſentiment de ſon injuſtice, auquel il ne pourra ſe ſouſtraire, avilira conſtamment ſa gloire à ſes propres yeux ; il empoiſonnera toutes les délices attachées à la puiſſance. S'il eſt queſtion d'un cœur moins élevé, que la crainte ſoit ſon frein, il paſſeroit ſa vie en angoiſſe. Et d'ailleurs, le croyez-vous ſuſceptible d'un vrai bonheur, dès qu'il ne l'eſt pas de perfection & de vertu ? Mais vous, Céſar, que la nature fit ſi magnanime, ſi vous aviez mieux connu ce qui convenoit à vos ſublimes qualités ; après avoir donné quelque choſe à la foibleſſe humaine, détruit la cabale de *Pompée*, & humilié vos ennemis, vous auriez accepté la Dictature

pour ſix mois, remis tout en ordre dans la République, rendu aux Loix leur vigueur, fait remplir le Sénat de gens de mérite, & ordonné enfin au Peuple Romain d'être libre, vous auriez acquis une gloire immortelle & pure, & vous ſeriez ſans aucune exception, à mes yeux & à ceux de l'Univers, le plus grand homme que la terre ait jamais nourri.

Céſar. O Ciceron! combien il reſte toujours d'imperfection & de foibleſſe dans le cœur de l'homme! J'ai eu quelque droit de me croire au-deſſus du vulgaire. Toutes mes inclinations alloient au grand, j'ai exécuté des choſes glorieuſes, j'ai triomphé; & ce que j'eſtime plus en-

core, j'ai pardonné ſans effort, & même avec plaiſir, à mes plus grands ennemis. Cependant vous me faites voir que j'ai été la dupe d'une chimere, & que j'ai manqué la vraie & ſolide gloire, en croyant m'y élever.

DIALOGUE II.

Si un Prince qui fait le bien par ſentiment eſt préférable à celui qui ne le fait que par raiſon & par ſyſtême ?

AUGUSTE, OCTAVIE, *le Philoſophe* ATHÉNODORE *de Tarſe.*

AUGUSTE. Vous voilà bien contente, ma ſœur : vous avez enfin rejoint votre cher Marcellus.

Octavie. Il eſt vrai, Auguſte. Tous mes vœux tendoient à cette heureuſe réunion ; je ne vivois plus depuis que je l'avois perdu.

Auguſte. Oh ! je ne ſçai que trop quelle fut votre douleur. Vous en donnâtes des preuves

qui n'étoient pas équivoques. Avouez cependant que ce n'étoit pas la peine de vous plonger dans un deuil ſi amer. Vous ne perdiez pas Marcellus ; vous vous en ſépariez ſeulement pour peu de tems.

Octavie. Hélas ! ſi les pauvres mortels étoient bien aſſurés de rejoindre dans peu ceux dont ils regrettent la perte, ils ne les pleureroient pas tant. Mais la raiſon a beau faire luire une ſi belle eſpérance aux yeux de notre eſprit; elle a bien de la peine à la porter juſqu'au cœur. Il n'y a guéres que les objets ſenſibles qui ſoient capables d'entraîner le ſentiment. Et je ne ſçai comment les plus beaux raiſonnemens ſemblent quelquefois convaincre l'eſprit, ſans que le cœur ſoit per-

ſuadé. Toutes les vérités de ſpéculation tiennent un peu de la foi : la conviction de ſentiment n'eſt dûe qu'aux ſens. C'eſt ſans doute une ſage diſpenſation des Dieux, afin que les hommes n'abandonnent pas le ſoin des choſes terreſtres, qui ſont leur apanage pendant la vie, pour ſe livrer à des penſées dont le tems n'eſt pas encore venu pour eux.

Auguſte. Vous raiſonnez profondément, Octavie ; ſeroit-ce la compagnie d'Athénodore, qui vous rend ſi Philoſophe ?

Octavie. Je voudrois l'avoir été un peu plus dans le tems dont vous me parlez. Mais que vous dirai-je ? Tout aigriſſoit ma douleur. Il me paroiſſoit que vous n'étiez point aſſez ſenſible à notre perte commune.

Auguſte. Vouliez-vous que je me noyaſſe comme vous dans des larmes impuiſſantes, & que livré tout entier à mes regrets, j'abandonnaſſe le ſoin de l'Empire ?

Octavie. Mais ne donnâtes-vous point lieu au reproche que l'on vous faiſoit ſecrettement, de n'être point fâché que la mort de Marcellus l'empêchât d'effacer un jour la gloire de votre regne ?

Auguſte. Ah ! ma ſœur, vous n'ajoutez pas foi, ſans doute, à cette calomnie de mes ennemis. Une ſi baſſe jalouſie n'entre point dans une ame un peu élevée. D'ailleurs je n'avois rien à craindre. Marcellus étoit rempli de belles qualités ; mais il lui eût fallu bien du tems, pour atteindre à mon expérience & à mon habileté dans le gouvernement.

Octavie. Mon fils avoit le cœur excellent ; il ſe portoit naturellement & par goût à faire du bien : il ſe ſeroit fait adorer de ſes peuples.

Auguſte. Et c'eſt juſtement cette bonté de cœur qui l'eût empêché d'égaler jamais ma gloire.

Octavie. Que dites-vous, Auguſte ? J'aurois cru que la bonté étoit la qualité la plus précieuſe dans un Prince, & ſon attribut par excellence.

Auguſte. Elle eſt louable, ſans doute. Elle eſt plus aimable encore. Mais ce n'eſt point elle qui doit gouverner un grand Prince. Il faut que toutes les démarches d'un Souverain ſoient réglées par la Politique, c'eſt-à-dire, par la raiſon & la ſageſſe.

Octavie. Oh ! voilà qui eſt bien

ſec. Pour moi je ſens que je n'aimerois pas fort tendrement un Prince, qui ne me feroit du bien que parce qu'il y trouveroit ſon intérêt. Et c'eſt pourtant l'amour des Peuples qui fait la gloire des Souverains.

Auguſte. La véritable gloire du Prince eſt fondée ſur le bonheur de l'Etat ; & ce bonheur eſt bien plus ſûrement le fruit de la ſageſſe, que celui de cette eſpece d'inſtinct que vous appellez bonté.

Athénodore. Auguſte a raiſon, ſi la ſageſſe du Prince eſt toujours aſſez ferme, aſſez éclairée, pour lui faire voir qu'en tout tems, en toute rencontre, ſa véritable gloire, ſon plus ſolide intérêt eſt de faire le bien, de rendre les hommes heureux. Mais comme ce haut dégré de ſageſſe n'eſt

point fait pour les mortels ; les Dieux, pour y ſuppléer, ont donné à ceux qu'ils deſtinent au rang glorieux de bons Princes, cet inſtinct, ſi vous voulez, ce ſentiment qui leur fait goûter un doux plaiſir à faire du bien, & qui les fait ſouffrir malgré eux, à la vue d'un miſérable. C'eſt ainſi qu'en mille occaſions le ſentiment ſupplée aux lumieres qui manquent à l'eſprit.

Auguſte. Cette Philoſophie me paroît au moins ingénieuſe. Je n'entreprendrai pas d'en examiner la ſolidité ; vous auriez trop d'avantages. Mais je vous dirai en Politique, que la bonté fait tomber celui qui gouverne dans bien des inconvéniens. Les hommes ſont faux & méchans. Ils ſurprennent facilement un bon

Prince ; ils diſſipent les finances par les dons qu'ils lui arrachent ; & dans les occaſions critiques, ce penchant ſi vanté le rend foible & trop indulgent : il ſe perd par bonté, & il entraîne l'Etat dans ſa ruine. Une ſage Politique, au contraire, lui fait diſtinguer les occurrences où les bienfaits ſont utiles, & celles où il faut uſer de ſévérité : tout demeure dans l'ordre, & l'Etat eſt floriſſant.

Athénodore. Vous parlez d'une bonté foible & mal éclairée, & vous lui oppoſez une ſageſſe toujours ſûre. Mais ſi la ſageſſe ſe trouve bornée, ſi elle ne va pas juſqu'à vous faire préférer le bien de l'Etat, & la ſolide gloire à quelques avantages perſonnels, au plaiſir d'aſſouvir quelques paſſions ; qu'arrivera-t-il, Auguſte,

ſi cette ſageſſe bornée n'eſt point animée par la bonté ?

Octavie. Ah ! mon frere, vous étiez ſage dans ce ſens, quand vous diſpoſiez ſi habilement toutes choſes pour vous élever à la ſuprême puiſſance. Mais quels ruiſſeaux de ſang ! Combien de vertueux Citoyens.....

Auguſte. De grace ! ne me parlez plus de ces horreurs. J'en ai gémi dans la ſuite. Mais quoi ! elles étoient alors néceſſaires à mon élévation. Ne les ai-je pas aſſez rachetées depuis, en conſacrant ma puiſſance à faire le bonheur du monde entier ?

Octavie. Je ne ſçai ſi tous les bienfaits de votre long regne peuvent compenſer les maux du Triumvirat. Je ne veux pas non plus examiner ſi vous étiez en

droit de faire la guerre à vos Concitoyens, pour acquérir le pouvoir de les rendre heureux. Mais ces affreuſes proſcriptions étoient-elles ſi néceſſaires à l'affermiſſement de votre puiſſance ? Vos ennemis vaincus n'auroient eu d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Un peu plus de penchant à la bonté vous eût fait prendre des moyens plus doux. Voyez le grand Céſar. Dès qu'il eut vaincu, il eut horreur de répandre le ſang ; il pardonna généreuſement à ſes ennemis. Mais perſonne n'a jamais égalé ſa grandeur d'ame.

Auguſte. Hé ! ne voyez-vous pas que vous vous condamnez vous-même, par ce que vous rapportez de ce grand homme ? Qui fut jamais plus digne que lui

de commander à l'Univers ? Il ſe préparoit à dompter ces fiers ennemis, (*a*) qui ont fait tant de maux à l'Empire. Il étoit éclairé, bienfaiſant, magnanime ; il eût fait le bonheur du genre humain. Mais ſa bonté le perdit : il fut aſſaſſiné au milieu du Sénat, par ceux à qui il avoit donné ſi généreuſement la vie, & qu'il avoit comblés de ſes bienfaits. Sa mort nous replongea dans les horreurs des guerres civiles. N'eût-il pas mieux valu, qu'aux dépens de quelques têtes, il eût aſſuré ſa vie, & avec elle le bonheur de la paix de l'Etat ? Il étoit aſſez éclairé pour n'y pas manquer, ſi ſa bonté ne l'eût retenu.

Athénodore. Peut-être raiſon-

(*a*) Les Parthes.

nez-vous juſte, quant à votre intérêt perſonnel. Mais je ne ſçai ſi vous prouvez également bien la théſe que vous ſoutenez. Supposez qu'Antoine & Lepide, avec auſſi peu de bonté, euſſent eu autant de prudence & de bonne conduite que vous; qu'en ſeroit-il arrivé? Peu touchés des malheurs des hommes, uniquement pouſſés par votre ambition, vous auriez déſolé la terre par des guerres longues & cruelles; car enfin, vous vouliez être ſeul Maître de tout. Oh! les rares tréſors que trois Princes ſi habiles & ſi peu ſujets à cette foibleſſe que l'on appelle bonté!

Auguſte. Vous ſortez de la queſtion, Athénodore. C'eſt dans un Prince une fois affermi ſur le trône, que je préfere, pour le

bien même de l'Etat, la ſageſſe à la bonté.

Athénodore. Eh ! bons Dieux ! tout retentit ici de plaintes contre ces Princes ſi ſages, dont le cœur n'eſt pas ſenſible. On dit que leur gouvernement eſt dur, leur ſervice ingrat & périlleux. Ils voient rarement des raiſons de récompenſer ; & ils en trouvent mille de punir.

Auguſte. Tout cela eſt vrai, quand le Prince a trop d'humeur, ou quand il n'eſt pas aſſez habile pour imiter parfaitement la bonté, lorſqu'elle eſt de ſaiſon. Mais après tout, ce ſont ſeulement ſes Miniſtres & ſes Officiers qui en ſouffrent ; le mal ne va pas juſqu'au peuple.

Athénodore. Vous ne pouvez ignorer que les Officiers d'un

Prince ſe forment ordinairement ſur ſon modele. Ils rendent avec uſure aux ſujets les duretés qu'ils reçoivent du Maître. D'ailleurs un Prince qui ne s'attache pas les cœurs, n'eſt jamais ſervi qu'imparfaitement. Avec lui, on ſe borne à remplir littéralement ſa tâche; on ne va point au-delà. Vous verrez ſes Miniſtres rejetter les plus beaux projets, pour peu qu'ils y remarquent d'incertitude. Ne ſervant point par affection, ils ne veulent courir aucun riſque; & le ſuccès leur promet moins de récompenſes, qu'ils ne craignent de peines, ſi le projet tourne mal.

Auguſte. Je vous l'ai déja dit; il faut ſçavoir imiter la bonté. Il me ſemble que j'ai ſçu me faire ſervir avec affection. On ſecon-

doit volontiers un Prince tout occupé de la gloire & du bonheur de l'Empire.

Athénodore. C'étoit en vous l'effet d'une habileté peu commune. Mais ce n'eſt pas tout encore. Si ce Prince dépourvu de bonté, ſe trouve d'un naturel inquiet & entreprenant ; l'amour des peuples ne le retenant point, il ſe jette ſans néceſſité dans des guerres funeſtes ; & ceux dont il devroit faire le bonheur, ſont les triſtes victimes de ſa vanité & de ſon orgueil.

Auguſte. Encore un écart, Philoſophe ! je ne parle qu'en faveur d'un Prince aſſez ſage pour ſe propoſer de faire le bonheur de la République, & pour en choiſir les moyens.

Athénodore. Souvenez-vous,

Auguſte, que je vous accorde tout, dès que vous me parlerez d'une ſageſſe accomplie. C'eſt elle qui gouverne les Dieux, elle leur tient lieu de tout; car ils ne ſont pas ſujets aux affections comme nous. Mais il s'agit d'une ſageſſe humaine. Comme elle eſt toujours bornée, je penſe qu'elle eſt inſuffiſante, dangereuſe même, ſi la bonté ne la ſoutient. Vous avez beau faire, il faut toujours reconnoître chez les hommes, que le cœur eſt le premier mobile de leurs actions. C'eſt lui qui donne la force aux motifs, c'eſt lui qui nous met en mouvement. S'il n'eſt pas naturellement bon, s'il n'eſt pas porté à faire le bien, on ne peut compter ſur rien: tout dépend des caprices de l'imagination. Si

malheureuſement elle vient à être frapée d'un autre objet que le bien public, une paſſion dangereuſe s'éleve dans le cœur; elle prend à ſes gages votre prétendue ſageſſe, & ce Miniſtre ſoumis ne s'appliquera qu'à trouver les moyens de ſatisfaire la paſſion qui commande. Vous avez gouverné ſagement, Auguſte; le bonheur & la gloire de l'Empire ont été votre ouvrage. Mais vous avez été un homme unique: l'eſprit & la raiſon ſembloient être les ſeuls arbitres de vos actions, ſans que le cœur y eût beaucoup de part. Mais approfondiſſez-vous bien; vous reconnoîtrez que l'amour de la gloire étoit l'ame de toute votre conduite. Heureuſement vous ne prîtes pas le change, quand vous fûtes le

Maître. Aſſez éclairé pour voir que la véritable gloire d'un Prince conſiſte à rendre les Peuples heureux, votre paſſion pour elle vous a animé à faire le bien; elle vous a tenu lieu de bonté. Mais votre exemple ne peut être tiré à conſéquence. Où trouvera-t-on un Prince ſemblable à vous ? Sage dès l'âge le plus tendre, vos lumieres étoient ſupérieures ; vous aviez de l'eſprit infiniment, & ſur-tout vous n'étiez jamais maîtriſé par les paſſions. Si quelqu'une fût venue à la traverſe, ſi elle eût agi avec plus de force que l'amour de la gloire, ou ſi elle en eût ſeulement obſcurci l'idée, c'eût été fait de votre ſageſſe ; elle ſe ſeroit métamorphoſée dans l'art de contenter habilement & ſans dan-

ger cette paſſion favorite. N'étant point retenu par la bonté, vous ſeriez devenu d'autant plus méchant que vous étiez plus habile.

Auguſte. Oh ! c'eſt juſtement dans cet Empire ſur les paſſions que je fais conſiſter une partie de la ſageſſe.

Octavie. Mais ce n'eſt point aſſez que d'être maître de ſes paſſions ; il faut encore que la ſageſſe ſoit animée par ce mouvement d'un bon cœur, qui porte à faire le bien. Sans cela, la ſageſſe d'un Prince ſe borne trop à ce qui le regarde directement. Hélas ! quand je pleurois *Marcellus*, je ne regrettois pas ſeulement un fils aimable, ni la gloire qu'il eût fait rejaillir ſur moi ; je regrettois encore le bonheur

qu'il eût répandu ſur tout l'Empire. Si vous aviez été animé d'un pareil ſentiment, auriez-vous jamais déſigné *Tibere* pour votre ſucceſſeur ?

Auguſte. Tibere étoit ſage, grave, plein d'eſprit, brave & habile ; pouvois-je prévoir que je faiſois un mauvais choix ?

Octavie. Ah ! vous deviez ſçavoir qu'il manquoit abſolument de bonté. Hé bien ! c'eſt ce que vous diſoit tout-à-l'heure *Athénodore* : *Tibere* étoit habile & prudent ; mais ſes lumieres ne s'éleverent point comme les vôtres juſqu'à la véritable gloire qui devoit enflammer ſes déſirs. De plus, il étoit d'un naturel dur & féroce ; il ſe laſſa bientôt de faire le bien ; il perdit de vue ſes vrais intérêts, & ne penſa qu'à

qu'à ſuivre ſon humeur. Sa ſageſſe devint aſtuce, fourberie; il eut la dextérité d'un tyran. Qu'il eût joint un bon cœur à des lumieres même inférieures aux ſiennes, il eût été un grand Prince.

Auguſte. Vous m'avez convaincu l'un & l'autre, & je me rends volontiers à vos raiſons. Le défaut de bonté eſt plus dangereux dans un Prince, que celui de lumieres : il peut ſe trouver des remédes à ce dernier; mais il n'y en a point à l'autre. Le grand, l'excellent Prince eſt ſans doute celui que la bonté anime & que la ſageſſe dirige dans toutes ſes actions.

DIALOGUE III.

Si la Puiſſance ſouveraine eſt un bien ?

ALEXANDRE *le Grand*, *l'Empereur* MARC-AURELE, DIOGENE.

DIOGENE. C'étoit bien la peine de conquérir l'Aſie, de courir juſqu'à l'Hydaſpe, pour mourir à la fleur de votre âge. J'ai vécu trois fois autant que vous, & plus content de mon ſort, ſans me donner tant de peines.

Alexandre. Ma vie a été courte, mais glorieuſe. On ne compare point le ſort d'un grand Monarque, avec l'obſcure oiſiveté d'un Philoſophe.

Diogene. Quoi ! Alexandre, vous n'êtes pas encore déſabuſé de vos chimeres ? Parce que vous avez été chargé d'un fardeau pénible, du gouvernement d'un Royaume, vous penſez qu'un ſimple Mortel ne doit pas ſe comparer à vous ?

Alexandre. Je ſçai que vous n'avez jamais fait beaucoup de cas de la Grandeur & de la Puiſſance ſouveraine. Mais prenez garde que la baſſeſſe des ſentimens n'ait plus de part à ce jugement, que la Raiſon & la Philoſophie.

Diogene. Je vois bien que le fameux Ariſtote, votre Précepteur, étoit un de ces Philoſophes de Cour, qui ſçavent accommoder leurs maximes aux tems & aux circonſtances.

Alexandre. Ne dites point de mal de ce grand homme. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Princes euſſent de pareils Précepteurs. Je croyois vous avoir aſſez convaincu que je ne manquois pas de Philoſophie, lorſqu'après vous avoir viſité dans votre tonneau auprès de Corinthe, je dis que *ſi je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene.*

Diogene. C'étoit beaucoup pour un jeune ambitieux. Mais aujourd'hui que vous êtes dépouillé de cette grandeur qui éblouit les hommes ſur la terre, j'attendois quelque choſe de plus. Que trouvez-vous donc de ſi déſirable dans cette Puiſſance, que vous m'accuſez de ne mépriſer que par baſſeſſe de ſentimens ?

Alexandre. Non, Diogene ;

l'ame ne ſe défait pas tout-à-coup de ſes goûts & de ſes inclinations les plus intimes. Je ne puis encore m'empêcher de penſer que la Grandeur, la Puiſſance ſouveraine eſt un bien précieux pour toute ame élevée. Un noble courage la déſire, comme ce qu'il y a de plus grand ſur la terre.

Diogene. Ce que vous appellez nobleſſe, élévation de courage, je l'appelle orgueil. Un homme déſire le pouvoir ſuprême, parce que ce pouvoir l'éleve au-deſſus des autres : il s'eſtime plus que ſes ſemblables, & il veut que ceux-ci le conſiderent comme un être d'une nature plus excellente. Ariſtote ne vous a-t-il point appris que c'eſt en cela préciſément que conſiſte l'orgueil ?

Alexandre. Mais vous, ô Diogene, ne ſentez-vous pas qu'il y a une vraie ſatisfaction à ſe voir élevé au-deſſus des autres ?

Diogene. Oui, quand nous les ſurpaſſons réellement en mérite, & non pas par une élévation accidentelle, qui n'a rien de commun avec notre valeur intrinſéque. Le vrai bonheur conſiſte à être content de ſoi-même. Plus on découvre de perfections en ſoi, plus on eſt heureux. Mais que fait à cela le rang, ou le pouvoir ?

Alexandre. L'élévation met nos vertus dans un plus beau jour. Un particulier plein du mérite le plus parfait, atteindra à peine à la gloire d'un Prince médiocre. Que ſera-ce, ſi l'on porte ſur le Trône des vertus ſublimes ? On

remplira tout l'Univers de ſon nom.

Diogene. Vanité toute pure ! Eh ! pourquoi voulez-vous faire dépendre votre bonheur des jugemens d'autrui ? Combien les hommes n'en portent-ils pas de faux ? Ils élevent ſouvent juſqu'aux nuës des Princes fort mépriſables. O Alexandre ! j'attendois plutôt de votre grand cœur la noble hauteur de ne vouloir être redevable de votre ſatisfaction qu'à vous-même.

Alexandre. Je vois bien qu'un Cynique n'eſt point un Philoſophe propre à la ſociété. Vouloir éteindre l'amour de la gloire, c'eſt ſe déclarer ennemi du genre humain ; c'eſt émouſſer l'un des plus puiſſans aiguillons qui pouſ-

ſent les hommes aux grandes entrepriſes.

Diogene. C'eſt plutôt briſer celui qui les porte à déſoler la terre, pour ſe faire un nom. Je ne veux point détruire l'amour de la gloire : mais je voudrois apprendre aux hommes à n'aimer que la gloire véritable. Se repaître du bruit que l'on fait dans le monde ; ſe contenter d'une vaine rumeur excitée parmi le peuple, c'eſt *vanité*. Un grand cœur ſera mortifié de ſa réputation, s'il connoît qu'il ne la doit pas à ſes vertus ; il s'affligera de ſentir qu'il n'a pas mérité les louanges qu'on lui donne. Mais je conviens qu'il eſt doux de ſe voir juſtement eſtimé des honnêtes gens ; qu'il eſt permis & même louable de déſirer une ſatisfac-

tion ſi raiſonnable, pourvu que pour fin principale on ſe propoſe toujours de remplir ſon devoir.

Alexandre. Eh bien ! le ſouverain pouvoir fournit des occaſions fréquentes de mériter de juſtes louanges.

Diogene. Ajoutez qu'il en fournit plus encore de s'attirer le blâme des gens ſages. Qui peut ſuffire aux devoirs de la Royauté ? Le Prince le plus attentif, le plus ſage, tombera dans une infinité de fautes. De ſéveres Cenſeurs le condamneront. Il n'eût peut-être mérité que des louanges, s'il eût occupé une place moins dangereuſe.

Alexandre. On doit juger avec plus d'équité ceux qui rempliſſent des fonctions ſi difficiles, & ne point exiger d'eux plus

que ne comporte l'humanité.

Diogene. J'en conviens, Alexandre. On ne ſçauroit tenir trop de compte aux Princes des vertus les plus médiocres ; elles ont au moins chez eux le mérite de la rareté. Mais quand un Roi feroit mille actions brillantes, ce ne ſont point ces actes extérieurs ; ce ſont les diſpoſitions mêmes & l'état de l'ame qui ſont le mérite réel, la perfection propre que nous avons reconnue pour la ſource de la vraie gloire & du contentement ſolide. Un homme n'a pas trop de tout ſon tems, pour ſe corriger de ſes vices & ſe former à la vertu. N'eſt-il pas bien aveugle, s'il recherche un état qui ne lui laiſſe pas un moment pour s'entretenir avec ſoi-même ?

Alexandre. Nous laiſſons cette vie ſpéculative à quelques Philoſophes. L'homme eſt fait pour agir. Qu'il forme ſon ame, en faiſant de grandes choſes. Le Trône ſeul peut offrir à un eſprit mâle & ſublime un théatre digne de ſes talens & du beau feu qui l'anime. L'inaction le tue ; il lui faut des affaires importantes, des occaſions de déployer ſes forces & ſon activité. Cette inquiétude, que produit le feu du génie, eſt un des principaux reſſorts qui portent les ames héroïques aux entrepriſes éclatantes, & qui leur montrent le ſouverain pouvoir, comme quelque choſe de ſi déſirable. Si je n'étois pas né Prince, je me ſerois efforcé de le devenir. Mon Pere ne m'avoit laiſſé qu'un petit

Royaume ; je voulus conquérir le Monde entier.

Diogene. Ce que vous dites eſt très-vrai. Une ardeur impétueuſe, le beſoin d'être occupé, agite une ame pleine de feu, & lui fait déſirer les occaſions d'agir ſur un grand théatre. Si elle ſçavoit s'occuper avec ſoi-même, s'étudier, ſe corriger de ſes foibleſſes, ſe former au bien, elle auroit de l'ouvrage de reſte. Mais permettons-lui de ſe jetter au-dehors. Eh bien ! la voilà ſur le Trône. Penſez-vous qu'elle ſera bien contente, que ſon inquiétude l'aura conduite à la félicité ? Rien moins que cela. Si le nouveau Monarque veut s'appliquer ſérieuſement à gouverner ſon Peuple, un détail immenſe de ſoins & de travaux

épuiſera toute ſon activité ; il n'aura pas un inſtant de repos, il ne pourra choiſir ſes occupations ; & ce qui le touchera ſenſiblement, le ſuccès ne répondra pas toujours à ſes meſures ; car les événemens ne dépendent point des foibles Mortels. S'il veut régner avec moins de peine, & s'épargner tant de ſoins de détail, ſon inquiétude ne ſera point appaiſée, il lui faudra entreprendre des choſes nouvelles, méditer des conquêtes, attaquer ſes voiſins. La Macédoine ne put contenir votre courage ; vous envahîtes l'Aſie, vous la parcourûtes comme un torrent ; & quand vous crûtes qu'il ne vous reſtoit plus rien à ſoumettre, vous vous affligeâtes de ce que le monde étoit reſſerré dans des

bornes trop étroites. Avouez que vous ne vous trouvâtes pas plus ſatisfait, ni plus heureux à Babylone, que vous ne l'étiez avant que de quitter le Royaume de vos Peres.

Alexandre. Rien n'eſt plus vrai. Mais quoi ! je me voyois menacé d'être déſormais ſans occupation : mon cœur s'indignoit de cette idée.

Diogene. Sans occupation, bons Dieux ! Oh ! je vous aurois bien appris qu'il vous en reſtoit fort au-delà de vos forces. Que ne vous appliquiez-vous à policer & à gouverner ſagement tous ces peuples que vous aviez ſoumis ? Mais toutes vos vues étoient tournées du côté des armes ; vous ne connoiſſiez de travaux glorieux que ceux

de la Guerre. Vous fîtes malheureux par la rapidité de vos conquêtes ; le fonds de vos plaiſirs ſe diſſipa en trop peu de tems. Quel bien ſera-ce donc que la Royauté, puiſque l'Empire du monde entier ne pouvoit vous ſatisfaire ?

Alexandre. J'ignore quelle eût été ma reſſource, ſi j'euſſe vécu plus long-tems. On a à choiſir dans le rang ſuprême. Tous les tréſors de l'Aſie étoient à ma diſpoſition ; je pouvois donner dans tous les goûts, & les ſatisfaire. Mais je ne vous compterai point cette abondance de biens & de richeſſes parmi les avantages de la Royauté ; je ſçai trop ce que me répondroit un Philoſophe, auquel j'offris autrefois tout ce qu'il déſireroit, & qui ne

me demanda autre choſe, ſinon de me détourner un peu, pour ne lui pas ôter le ſoleil.

Diogene. C'eſt bien fait de ne point inſiſter ſur une pareille raiſon. Non-ſeulement toutes les richeſſes de la terre ſont inutiles à qui ſçait ſe contenter de peu; mais ceux qui en ont eu le plus, doivent enfin convenir qu'il eſt plus heureux de ne les point déſirer que d'en jouir. Cependant vous vous bornâtes à me donner une louange que vous crûtes ſans doute très-grande (*a*), & vous continuâtes à rechercher avidement cette fumée que je mépriſois.

(*a*) C'eſt ce qui eſt rapporté ci-deſſus : *Si je n'étois point Alexandre, je voudrois être Diogene.*

Alexandre. Je mépriſe, comme vous, les voluptés & les richeſſes. Mais voici, ô Diogene, le grand avantage de la Royauté : un Monarque eſt abſolument libre & indépendant. Concevez-vous rien de plus précieux pour un noble courage ?

Diogene. Eh ! je vous prie, eſt-il un Mortel plus libre que celui qui oſe recevoir un Alexandre, comme je vous reçus dans mon tonneau, & qui répond de ce ton aux offres magnifiques du Monarque ? Qui ne craint rien & n'a beſoin de perſonne, celui-là vit dans une vraie indépendance ; & ſur ce pied-là, je ne connois perſonne moins libre qu'un Roi. Il a beſoin de tout le monde, pour ſe ſoutenir & pour réuſſir dans ſes deſſeins : il ne diſpoſe

librement ni de ſon tems, ni de ſes graces; obligé de diſſimuler, de ſe contraindre, de careſſer, de flatter, de faire ſouvent bon viſage aux gens qu'il aime le moins. On a fait de cette diſſimulation perpétuelle une des grandes maximes de l'art de régner. Un homme obligé à diſſimuler continuellement, eſt-il un homme libre?

Alexandre. Je conviens que cette néceſſité eſt fort déſagréable pour un Prince fier & généreux. Mais il veut bien s'y aſtreindre, pour arriver plus ſûrement à ſon but. Après tout, n'eſt-il pas toujours le maître de faire ce qui lui plaît?

Diogene. Oui, s'il ne ſe met point en peine des ſuites. Mais tout le monde eſt libre à ce prix;

& votre eſclave même fera ce qui lui plaira, ſe moquera de vos ordres, s'il ne craint point le châtiment.

Alexandre. Un Roi qui connoît ſes avantages, ne manque jamais de reſſources : il a mille moyens de parvenir à ſes fins. Les Macédoniens ſe mutinerent ſouvent ; je les haranguai, je leur parlai en Roi, & ils ſe ſoumirent.

Diogene. Mais ne fûtes-vous jamais obligé de vous conformer à leurs déſirs ? Fût-ce bien volontairement que vous renonçâtes au deſſein de paſſer le Gange, & de pouſſer vos conquêtes juſqu'aux extrémités de l'Orient ?

Alexandre. Ha ! je conviens que j'eſſuyai pour lors un violent chagrin. Cependant je cédai

de bonne grace à la néceſſité & à la raiſon. Mais quoi ? Parce qu'un Roi n'eſt pas tout-puiſſant comme les Dieux, me direz-vous qu'il n'eſt pas même libre ?

Diogene. Je ne vais pas ſi vîte ; & j'en tire ſeulement cette conſéquence, qu'il ne peut exécuter ſes deſſeins ſans le miniſtere des hommes qui lui obéiſſent.

Alexandre. Sans doute ; ſes ſujets ſont les inſtrumens de ſa Puiſſance.

Diogene. Mais comme ces inſtrumens ſont dés être doués d'une volonté ; je dis de plus, que celui qui les emploie doit étudier leur caractere, leur humeur, leurs inclinations, s'y accommoder, & en général ſe régler ſur les circonſtances.

Alexandre. Telle eſt en effet

la conduite d'un Prince habile.

Diogene. Et de-là je conclus enfin, que ce Prince eſt de tous les hommes le moins libre, puiſqu'il eſt obligé d'étudier ſans ceſſe l'humeur des autres, & de ſe plier à leur caractere. Mais voici un Philoſophe, qui a régné lui-même ſur un grand Empire. Il vous dira s'il a goûté ſur le Trône beaucoup de liberté & d'indépendance.

Alexandre. Ah ! c'eſt Marc-Aurele. Vous venez fort à propos, grand Empereur : Minos lui-même ne ſeroit pas plus propre à nous juger. Voici un Philoſophe qui, bien loin d'envier la Couronne des Rois, les regarde preſque comme les plus malheureux des hommes. En vain lui peindriez-vous la ſatifaction de ſe

voir grand & élevé au-deſſus des autres, celle de remplir le monde du bruit de ſes exploits, il traitera tout cela d'orgueil & de vanité ; ſi vous lui dites qu'il eſt ſatisfaiſant de s'occuper de grandes choſes, il vous répondra que qui ſçait rentrer en ſoi-même, y trouve aſſez d'occupation pour ne pas craindre l'ennui. Quant aux richeſſes & aux voluptés, chacun ſçait qu'il les mépriſe, & je ne l'en blâme pas. Mais j'ai voulu enfin lui alléguer la liberté & l'indépendance attachées à la condition Royale, & il me ſoutient que les Rois ſont les moins libres des hommes.

Marc-Aurele. On a dit que la Royauté eſt un brillant eſclavage. Qui l'eût mieux ſenti que vous, Alexandre, ſi la mort vous

eût laiſſé le tems de gouverner les peuples innombrables que vos armes avoient ſoumis ? Car je ſuppoſe qu'avec des talens ſi ſublimes, vous n'auriez pas voulu régner en fainéant & vous plonger dans la molleſſe, quand vous n'auriez plus trouvé d'ennemis à vaincre. Un Prince qui abuſe de ſon pouvoir, pour ſatisfaire ſes paſſions, oubliant la ſeule raiſon pour laquelle il eſt élevé au-deſſus des autres hommes, eſt le plus mépriſable des Mortels : celui qui veut remplir les devoirs de ſa place, eſt le plus fatigué & le moins libre des Citoyens.

Diogene. J'ai gagné ma cauſe, illuſtre Conquérant de l'Aſie. Convenez que je vous aurois fait grace, en diſant : *Si je n'étois*

Diogene, je voudrois être Alexandre.

Marc-Aurele. Ami, n'allons pas ſi vîte. Plus un bon & ſage Prince ſupporte de peines & de travaux, plus il eſt eſtimable & digne de l'amour & du reſpect de tous les hommes. Il eſt beau de veiller au ſalut & au bonheur de tout un peuple, d'en être le pere & le défenſeur.

Alexandre. Ah! voilà un ſentiment digne d'un Héros Philoſophe. C'eſt cette fonction glorieuſe qui doit enflammer une belle âme du déſir de régner : comment un grand Empire ne ſera-t-il pas à ſes yeux le bien ſuprême? Ils lui fournit le moyen de s'égaler aux Dieux.

Diogene. C'eſt ſans doute par cette raiſon, que votre grand cœur ne put ſe renfermer dans

la

la Macédoine. Il n'y avoit point aſſez de bien à faire. Vous allâtes ravager l'Aſie, pour en rendre les peuples heureux.

Alexandre. Non, Diogene ; je ne déguiſerai point mes erreurs. L'ambition me porta en Aſie, & juſqu'aux Indes. Mais certes ce que vient de dire Marc-Aurele a enflammé mon cœur ; & ſi les Dieux avoient permis que j'euſſe régné dix ans ſur l'Aſie, en ſuivant cette belle maxime, j'en ſerois plus glorieux que de toutes mes conquêtes.

Diogene. Voilà bien mon Héros, qui porte toujours les vertus à l'extrême. Eh ! je vous prie, eſt-ce donc un ſi grand bien que de ſe ſacrifier pour les autres ? Le premier précepte de la ſageſſe n'eſt-il pas de tra-

vailler à ſon propre bonheur ?

Marc-Aurele. Oui ſans doute ; chacun doit ſonger à ſon propre bonheur : mais prenez garde, ô Diogene, que l'homme ne ſe ſuffit pas à ſoi-même, & n'eſt point fait pour vivre ſeul. Que chacun penſe uniquement à ſoi, tous ſeront très-miſérables. Nous nous devons à la ſociété & au bonheur de nos ſemblables. Mais tout en procurant leur bien, nous trouvons dans nos travaux notre propre félicité. C'eſt pour le ſalut & le commun avantage du genre humain, que les Dieux ont placé dans les grandes ames le germe de ce plaiſir délicieux que l'on goûte à faire des heureux. Et comme nulle condition n'eſt ſi propre que celle d'un Monarque à faire beaucoup de bien,

nulle auſſi n'eſt capable de donner des plaiſirs ſi ſublimes, de répandre dans le cœur une joie plus profonde & plus pure. O qu'un mortel eſt digne d'envie, lorſqu'il voit un grand peuple heureux par ſes ſoins ! Que ſes veilles lui ſont précieuſes ! Combien ſes travaux ont de charmes, par les fruits délicieux qu'ils produiſent ! Certes Titus étoit heureux, quand il comptoit ſes journées par les biens qu'il avoit répandus, quand il mérita d'être appellé les Délices du genre humain.

DIALOGUE IV.

Sur l'amitié des Rois, ſur leur éducation, & ſur les Flatteurs.

HENRI IV. *Le Duc de* SULLY.

HENRI IV. Venez, mon cher *Roſny*, venez que je vous embraſſe : je vous dois une partie de ma gloire.

Sully. Ah ! mon bon Maître ! que je ſuis content de vous avoir rejoint pour toujours ! J'ai tenu de vous mon élévation ; mais je vous dois quelque choſe de bien plus précieux, le plaiſir d'avoir vu régner une véritable amitié entre mon Maître & moi. Aimer ſon Souverain, & le ſervir plutôt par attachement que par in-

térêt, c'eſt la ſatisfaction la plus entiere que l'on puiſſe goûter ſur la terre.

Henri. Je loue ce ſentiment, mon ami, & j'en ſens toute la vérité; mon cœur a connu l'amitié.

Sully. Auſſi vous ſeul pouviez me procurer un ſi grand bien. Un cœur propre à l'amitié n'eſt pas commun chez les hommes; il eſt très-rare parmi les Grands, & preſque ſans exemple entre les Souverains.

Henri. Les Rois & les Souverains ſont donc bien malheureux. Car le plaiſir d'aimer & d'être aimé eſt, avec celui qui accompagne la vertu, le ſeul bien véritable. Sans lui, l'amour de la gloire n'eſt qu'orgueil, ou vanité.

Sully. Certainement ſi les Rois connoiſſoient leur intérêt, ils ſe procureroient un bien qui eſt ſi fort au-deſſus des autres. Mais il faudroit avoir goûté l'amitié, pour en connoître le prix, & il eſt bien difficile qu'un Roi en faſſe jamais la douce expérience.

Henri. Comment donc ? Il ſemble au contraire que la ſublimité de leur rang devroit leur annoblir le courage. Et plus un cœur eſt grand, plus il eſt fait pour l'amitié.

Sully. Le fonds vient de la nature : mais ce fonds doit être cultivé. C'eſt grand hazard, s'il naît dans la pourpre un cœur fait pour l'amitié ; & quand la fortune deſtineroit ce tréſor aux hommes, l'éducation que les Princes reçoivent, n'eſt que trop capable

de ruiner les meilleures diſpoſitions. Un enfant qui ſe voit reſpecté comme un Dieu, ſe croit né d'une eſpece au-deſſus de l'humanité, & regarde tous ceux qui l'environnent comme des eſclaves deſtinés à le ſervir. Auſſi voit-on bientôt qu'il ſe cherche uniquement ſoi-même dans tout ce qu'il fait. Comment ſe formeroit-il un cœur capable de l'amitié ? Ce noble ſentiment transforme nos amis en de précieuſes parties de nous-mêmes, & nous fait trouver notre félicité dans la leur.

Henri. J'ai d'infinies obligations à mon grand Pere, qui m'a donné une éducation bien différente.

Sully. Dites auſſi que vous en avez de grandes à la fortune, ou plutôt à la Providence. Elle

vous fit naître du Sang Royal, & par votre Mere, héritier d'une Couronne ; mais vous étiez en même tems ſujet du Roi de France ; & cette qualité vous rapprochant des autres hommes, pluſieurs vivoient avec vous comme vos égaux : votre cœur, ſi capable d'aimer, ne fut pas corrompu ; il goûta les douceurs de l'amitié.

Henri. Oui vraiment ! J'avois un cœur capable d'aimer ; & que trop, du moins à l'égard des femmes. Vous ſçauriez bien qu'en dire, mon ami. Mais ne parlons que de l'amitié. Certes j'aimois de ſi grand cœur, je trouvois tant de ſatisfaction dans l'attachement que mes amis me témoignoient, j'avois tant de plaiſir à leur faire du bien & à les voir

contens, que je me crois capable d'avoir eu les mêmes ſentimens, quand je ſerois né Dauphin.

Sully. Sans doute, vous les euſſiez eus; vous euſſiez donné ce rare exemple au monde, comme vous en avez donné tant d'autres. Mais une ame telle que la vôtre, ne tire point à conſéquence. On voit entre les Princes, auſſi peu d'ames dont la trempe réſiſte au poiſon de leur éducation, que de Rois capables de ſe jetter dans le plus grand danger pour ſauver une poignée des leurs, comme vous fîtes à *Fontaine-Françoiſe.*

Henri. Cette éducation eſt une choſe bien importante. Nous n'avons pas eu le tems de former enſemble quelque plan à ce ſujet.

Si nous pouvions d'ici en faire paſſer un bon à mes ſucceſſeurs & à tous les Rois de l'Europe, nous réparerions la perte de notre grand deſſein, que la mort m'a empêché d'exécuter.

Sully. Un plan de cette nature, bien imaginé, & ſûr dans l'exécution, vaudroit bien le projet de la République Européenne. Mais comment le faire adopter par-tout ? Comment même le dreſſer ? Je m'y verrois plus embarraſſé que je ne le fus à mettre un ordre dans vos Finances. Car enfin il ne ſuffiroit pas de mettre le jeune Prince entre les mains de gens ſages & vertueux, chargés de l'élever ſuivant toutes les maximes d'une bonne éducation ; il faudroit encore que le Gouverneur & tout

ce qui environne l'éleve, ne fuſſent pas intéreſſés à captiver ſes bonnes graces à tout prix ; que le ſoin de leur fortune ne pût les obliger à flatter cet enfant, qui ſera un jour leur Maître. C'eſt-là la grande cauſe de la mauvaiſe éducation qu'il reçoit. On pourroit affoiblir cette cauſe, par diverſes précautions ; mais comment s'en garder tout-à-fait ?

Henri. Je voudrois donner pour Gouverneur à mon fils un homme ſage, vertueux, éclairé, de haute naiſſance, que j'éleverois en même tems à quelqu'une des plus grandes Charges, & régler par une loi fondamentale, qu'il ne pourroit jamais être privé de cette charge, ni avancé à aucun autre emploi. Il n'auroit plus rien à eſpérer, ni rien à craindre ; &

toute ſon ambition ſe tourneroit naturellement à la gloire de former un digne héritier de la Couronne.

Sully. Eh ! ne comptez-vous pour rien l'appas ſéduiſant du crédit & de l'autorité, le déſir de captiver ſi bien l'eſprit de ſon éleve, que le Gouverneur, ou le Précepteur, devînt par la ſuite l'arbitre de tout, le canal unique des graces ? Et l'ambition d'élever ſa famille, comment vous en garderiez-vous ?

Henri. Je penſois d'abord à appeller pour cet emploi un Philoſophe étranger, qui ne tînt à rien dans le Royaume, & que la loi renvoyât dans ſon Pays, avec de riches récompenſes, dès que l'éducation ſeroit finie. Mais ſans compter qu'un Prince ab-

ſolu pourroit ne pas reſpecter cette loi ; ou l'Etranger ſe flatteroit, que renvoyé chez lui, il conſerveroit d'utiles relations avec un Prince, dont il auroit ſçu ſe ménager l'affection, vous m'oppoſeriez le danger & les inconvéniens de confier l'héritier du Trône à des mains étrangeres. Quoi donc, mon cher grand Maître, penſeriez-vous qu'un Monarque ne pourroit trouver dans tout ſon Royaume un homme de qualité aſſez vertueux pour ne regarder qu'à ſon devoir, dans ces fonctions ſi importantes au bien de l'Etat ? Vous en avez exercé de fort délicates, avec une parfaite intégrité ; & dans un poſte auſſi ſéduiſant que celui de Surintendant, vous n'avez jamais écouté que mon inté-

rêt & le bien du Royaume, ſans être ébranlé par une foule d'ennemis que vous attiroit votre vertu, ſouvent même au péril de me fâcher.

Sully. A Dieu ne plaiſe que je croie tous les Grands incapables d'une vertu qui ne m'a rien coûté! Mais quand vous réuſſiriez à trouver un Gouverneur irréprochable, ce n'eſt point encore aſſez pour former le cœur du jeune Prince. Les ſoins du ſage Mentor ſeront traverſés & rendus inutiles par la foule qui environne ſon Eleve. Pourra-t-il empêcher que les Courtiſans ne le corrompent par des reſpects outrés ou prématurés, par des complaiſances dangereuſes, par la flatterie ?

Henri. Ho ! m'y voilà enfin.

Le Pere doit ſeconder le Gouverneur de ſon fils, avec la même attention, la même vigueur, dont je vous ſoutenois dans l'adminiſtration de mes Finances. Il doit entrer dans le plus grand détail, preſcrire à tout le monde la conduite que l'on doit obſerver envers le jeune Prince, & y tenir la main avec ſévérité. C'eſt le ſeul moyen de faire enſorte que l'on forme & inſtruiſe ſon fils, au lieu de le flatter; & il lui fera ainſi ce grand bien, de le rendre homme, avant qu'il devienne Souverain.

Sully. Voilà ſans doute ce qu'il y a de mieux à faire pour une bonne éducation. Mais ce n'eſt pas tout, & il n'eſt pas ſûr encore que ce Prince bien élevé puiſſe goûter les douceurs de l'amitié.

Tous les obſtacles ne ſont pas ſurmontés : ſa grandeur en eſt un des plus conſidérables. L'amitié pleine de franchiſe & de liberté, cette douce union des ames, ſe plaît dans l'égalité ; ſon uſage exige au moins la familiarité.

Henri. Hé bien ! un Roi n'eſt pas toujours obligé de repréſenter. Ne peut-il pas deſcendre du Trône dans le commerce ordinaire de la vie, & converſer familiérement avec ſes amis ? Certes je n'ai pas manqué aux miens de ce côté-là.

Sully. Ah ! mon Maître ; encore un coup, ne concluez rien de votre exemple. Le monde ſeroit trop heureux, ſi l'on voyoit de tems en tems un *Henri IV* ſur le Trône.

Henri. Mais eſt-ce donc un ſi

grand effort, que de ſe familiariſer avec ceux qu'on aime ? J'ai paſſé dans ce commerce mes plus heureux momens. La vie d'un Prince ſeroit bien ennuyeuſe, s'il ne pouvoit jamais quitter cette répréſentation théatrale.

Sully. Il faut être grand comme *Henri*, pour oſer ſe familiariſer, & pour le faire impunément. La plûpart des Souverains n'ont que trop de raiſons de ſe tenir enveloppés dans la Majeſté Royale.

Henri. Je mépriſe celui qui n'oſe quitter ſa grandeur, parce qu'elle lui eſt néceſſaire, comme des échaſſes à un Pygmée. Je hais celui qui ne veut pas en deſcendre.

Sully. Je reconnois *Henri* à ce langage. Mais pour un Prince même grand & ſage, je vois encore un terrible obſtacle à l'a-

mitié. Le pouvoir ſuprême affoiblit, il détruit preſque la confiance qui doit unir deux amis. Le Prince eſt la ſource des graces ; c'eſt de lui que les Courtiſans attendent leur élévation & tous les agrémens de leur vie : tous lui rendent les mêmes reſpects, lui témoignent le même attachement, le même zele : comment démêlera-t-il ſi ces hommages partent du cœur, ou s'ils ſont dictés par l'intérêt & la crainte ?

Henri. C'eſt un des principaux déſagrémens du Trône. Il eſt triſte de douter preſque toujours ſi ces témoignages d'amour ſont rendus à la perſonne, & non pas à la place. Un Prince peut d'autant moins s'en aſſurer, qu'il n'eſt pas lui-même exempt de cette

diſſimulation. Souvent il fait bon viſage à des gens qu'il n'aime guéres.

Sully. Je n'oſois faire cette remarque. Mais enfin, puiſque vous la touchez, je vous ai vu, grand Prince, vous dont la noble franchiſe mérite d'être propoſée pour exemple à tous les Rois; je vous ai vu careſſer, avec toutes les apparences de la cordialité, des Ligueurs obſtinés, des gens dont vous connoiſſiez les mauvaiſes diſpoſitions, & que vous ne pouviez pas aimer.

Henri. C'eſt que j'aimois mieux gagner le cœur de mes ſujets, qu'arracher leur ſoumiſſion par la force. J'étois plus franc avec les ennemis du dehors.

Sully. Ah! ce n'eſt point avec moi que vous avez beſoin de

juſtification. Vos ennemis ont voulu ſouvent me perſuader que vous ne m'aimiez point dans le fond, & que vous me careſſiez, parce que je vous étois utile. Mais je connoiſſois votre cœur.

Henri. Vous me rendiez juſtice, *Roſny*, je vous aimois ſincérement; & vous pouviez le reconnoître dans cette facilité même avec laquelle je me fâchois quelquefois contre votre fermeté auſtere, pour revenir à vous avec franchiſe, ſi-tôt que les bouillons de la colere étoient appaiſés. Ma conduite eût été bien différente, ſi je ne vous euſſe pas aimé: la diſſimulation, ou la haine ſe ſeroit mieux foutenue.

Sully. Auſſi m'avez-vous toujours vu tranquille, malgré ces

orages paſſagers. Une ſeule fois je me ſuis cru véritablement en danger de perdre vos bonnes graces.

Henri. Ha ! c'eſt lorſque ces méchans..... (*a*) réuſſirent enfin à me donner de la défiance de vos intentions, & à m'inſpirer quelque crainte du pouvoir auquel je vous avois élevé. Mes réflexions me ramenerent de moi-même. C'eſt à vous, mon ami, que je dois le plus ſûr moyen qu'un Roi puiſſe avoir de reconnoître dans ſa Cour ceux qui

(*a*) Le Duc de *Sully* s'eſt abſtenu de nommer ceux dont il s'agit ici. (Voyez ſes Mémoires rédigés par M. *de l'Ecluſe*. Liv. XX.) Une Cabale très-nombreuſe, & compoſée de gens de tout ordre, faillit à perdre ce grand Miniſtre en 1605.

lui ſont véritablement attachés.

Sully. Certes voilà un beau & grand ſecret, & je me glorifie de vous avoir fourni l'occaſion de le trouver : mais vous euſſiez dû en faire part à tous les Princes.

Henri. Il en eſt peu qui ſçuſſent en faire uſage. Tout mon ſecret conſiſte à regarder comme de fidéles ſerviteurs & de vrais amis, ceux des Courtiſans qui ne ſont point flatteurs.

Sully. En effet, la vertu ſeule, jointe à un véritable attachement, peut porter un Courtiſan à dire la vérité à ſon Prince. Il ne peut ignorer que ſouvent une ingénieuſe flatterie conviendroit mieux aux intérêts de ſa fortune. La vérité bleſſe en bien des occaſions un ſimple particulier, comment ſeroit-elle toujours

agréable aux Maîtres de la Terre?

Henri. La vérité dans la bouche d'un ſage Courtiſan, eſt le plus ſûr témoignage de ſa probité. Qu'un pareil ſerviteur me marque de l'amour, mon cœur ne le ſoupçonnera point de déguiſement ; & je ne connois rien de ſi doux, que d'être aimé d'un homme éclairé & vertueux.

Sully. Ajoutez que rien n'eſt ſi utile à un Roi.

Henri. Ah ! ſans doute, mon Ami. Si chacun m'avoit parlé comme vous, lors des tracaſſeries que me cauſoient ma femme & ma maîtreſſe (*a*), j'aurois moins expoſé ma gloire dans ces occaſions déſagréables.

(*a*) La Marquiſe de Verneuil.

Mais un tas de lâches Courtiſans ne s'appliquoient qu'à flatter mes foibleſſes & mes paſſions, ſans ſe mettre en peine du mal, ou de la honte qui pouvoit m'en revenir. Vous ſeul, mon cher *Roſny*, ne craigniez point de me fâcher, pourvu que vous me ſerviſſiez utilement.

Sully. Je ne veux point m'en donner toute la gloire; il vous en revient une bonne partie. Peut-être n'aurois-je pas ſi bien ſervi un autre Maître. Votre raiſon, & la bonté de votre cœur me raſſuroient. Après vous être livré quelquefois à votre vivacité, & avoir mal reçu mes conſeils & mes inſinuations; rendu à vous-même par la réflexion, vous approuviez mon zéle; & ce qui eſt preſque ſans exemple

parmi

parmi les Princes, vous ne balanciez point à reconnoître vos torts. Ce n'eſt pas un grand effort que d'être fidéle & ſincere avec un pareil Maître.

Henri. Votre réflexion ne rend que plus haïſſables & plus dignes de mépris les flatteurs qui me trompoient. Que fera donc cette pernicieuſe eſpece avec des Princes à qui on ne peut dire la vérité, ſans expoſer ſa fortune ?

Sully. Il n'eſt point de maux qu'elle ne cauſe. Malheur à l'Etat dont le Prince ſe livre à eux ! Malheur à ce Prince lui-même ! Il ne connoît rien dans ſes affaires ; & ſouvent il ſe trouve au point d'avoir tout perdu, tandis qu'il croit gouverner avec bonheur & ſageſſe. C'eſt principalement lorſqu'il a une Maîtreſſe,

qu'il ne doit attendre de ſes Courtiſans aucune ſincérité dans tout ce qui a rapport à ſa paſſion. On ſçait que l'amour eſt la plus impérieuſe de toutes les foibleſſes. Il faſcine les yeux du plus ſage, il change à ſon gré la face des objets ; & il eſt plus fort encore contre ceux que l'on n'a jamais accoutumés à réſiſter à leurs penchans. Il n'eſt point de Courtiſan qui ne ſe crût perdu, s'il avoit irrité la Maîtreſſe de ſon Souverain. En effet, il y a bien peu de Princes capables de tenir contre une ſcene pareille à celle que vous donna un jour en ma préſence la Ducheſſe de Beaufort.

Henri. Elle la joua d'une façon bien dangereuſe pour moi ; & je fus heureux dans ce moment

de vous bien connoître, & de ſentir tout le prix d'un Miniſtre tel que vous. Cette épreuve ne ſervit qu'à me faire voir de quoi une femme artificieuſe & paſſionnée eſt capable.

Sully. Je vous admire encore, mon cher & auguſte Maître, lorſque je me repréſente cette belle femme fondante en larmes, & prête, ce ſembloit, à mourir de douleur, pour obtenir mon éloignement ; & vous, inébranlable, malgré tout votre amour, lui dire avec fermeté ces belles paroles : *Je me paſſerois plus volontiers de dix Maîtreſſes comme vous, que d'un ſeul ſerviteur tel que lui.*

Henri. Ce fut le dénouement de la Piéce. Comme nous vîmes en un inſtant cette belle mou-

rante reprendre toutes ſes graces & juſqu'à ſa gaieté, me demander pardon, & ſe réconcilier avec vous! Celle qui lui ſuccéda n'étoit pas ſi ſouple. Elle m'a coûté bien des peines & de cruels chagrins.

Sully. Je vous ai plaint ſouvent, mon cher Maître : vous aimiez de bonne foi, vous méritiez d'être aimé de même. Par quelle fatalité étiez-vous ſi attaché à une femme artificieuſe & méchante ?

Henri. Que voulez-vous, mon Ami ? Mon cœur étoit attéré du plaiſir d'aimer & d'être aimé ? Si le Ciel m'eût donné une femme tendre, douce, careſſante, enjouée ; j'euſſe trouvé chez elle de quoi me ſatisfaire ; je n'aurois pas eu beſoin de Maîtreſſes.

Sullly. Il eſt vrai qu'un cœur tel que le vôtre, veut de l'occupation. Vous auriez été plus à plaindre qu'un autre, ſi vous n'aviez point trouvé d'amis parmi vos ſerviteurs.

Henri. Mon cher *Roſny*, un Prince aimable ne manquera jamais de gens qui l'aimeront; il ne lui reſte que de ſçavoir les diſtinguer. Nous avons parlé des inconvéniens de la Grandeur ſuprême, par rapport à l'amitié: elle a bien auſſi ſes avantages. Qu'il eſt doux de rendre heureux ceux que l'on aime!

Sully. Le plaiſir de donner eſt le plaiſir des Dieux: il eſt encore celui des Héros; & votre cœur étoit fait pour le ſentir: celui de recevoir n'eſt véritablement doux, que quand nous ſçavons que

notre ami ne s'appauvrit point des dons qu'il nous fait. C'eſt un autre avantage bien précieux dans l'amitié des Souverains. Que n'ont-ils encore, comme les Dieux, le don de diſcerner ceux qui ſont dignes de leurs bienfaits !

Henri. Les Rois ſont les images des Dieux ſur la terre : ils peuvent en quelque façon participer à leur félicité. Qu'ils s'appliquent à rendre les Peuples heureux, ils ne les trouveront point ingrats ; & certainement rien n'eſt comparable pour un grand cœur, au plaiſir de ſe voir chéri de tout un peuple dont on fait le bonheur.

ALLEGORIES.

ALLEGORIE PREMIERE.

Les Fourmis.

LE déſir de m'inſtruire, de connoître par moi-même les mœurs & les opinions des Peuples, me portant à viſiter ces Nations éloignées, ſi différentes de celles qui habitent notre Europe, je m'embarquai pour l'Orient. J'epargne au Lecteur la relation de mon voyage qui n'eut rien de bien remarquable, pour venir tout

d'un coup à ce qui fait le grand objet de ma narration.

Me promenant un jour ſur les bords du Gange, occupé de penſées fort ſérieuſes, j'apperçus un vieux Brachmane, célébre par ſa ſageſſe & par ſa doctrine. O ſage & reſpectable Solitaire, lui dis-je ! permettez-moi d'interrompre pour quelques momens vos méditations ſublimes ; peut-être trouverai-je auprès de vous la fin de mes doutes, & le dénouement des difficultés qui me travaillent. Il me ſalua d'un air gracieux, & le voyant diſpoſé à m'écouter, je pourſuivis ainſi : Si mon ame eſt flottante, c'eſt par une ſuite de ſa foibleſſe. Mes lumieres ſont bornées ; mais mon cœur n'eſt pas corrompu, & mon eſprit n'eſt point aſſez ſingu-

lier, ni aſſez aveugle, pour ſe refuſer à la vérité, lorſqu'elle paroît. J'admets, & de tout mon cœur, l'exiſtence d'un Etre éternel & infini, Auteur de toutes choſes. Il faut bien que cet Univers ait eu une cauſe, & même une cauſe intelligente, puiſqu'il offre à nos yeux tant de beautés merveilleuſes. La cauſe premiere doit être éternelle & néceſſaire; étant indépendante de toute autre; & la néceſſité d'exiſtence ne peut convenir qu'à un Etre infini, c'eſt-à-dire, abſolument illimité, & par conſéquent tout parfait. Un Créateur tout parfait prend ſoin de ſon Ouvrage ſans doute, & le gouverne avec ſageſſe. Tout cela ſuit manifeſtement de mes idées les plus diſtinctes; & je ne vois rien dans

les grands objets de l'Univers, dans les aſtres & dans leur cours, qui ne s'accorde avec ces principes. Mais quand je viens à conſidérer en particulier ce qui ſe paſſe ſur cette terre, la lumiere m'abandonne, & je me retrouve plongé dans un doute affligeant. Ce ne ſont point les crimes, la méchanceté & la foibleſſe des hommes qui m'embarraſſent. Je ſçai qu'une bonté infinie a dû porter le Créateur à produire des créatures de tout ordre, & que les moins excellentes, les plus bornées de celles qui ont la raiſon en partage, ne peuvent manquer de tomber dans une multitude de fautes & d'égaremens. Mais chacune ne devroit-elle pas éprouver un ſort proportionné à ſes vertus ? Tout

paroît au contraire confondu ; & ſouvent je ne puis démêler dans ce qui arrive aux hommes aucun indice d'une Providence divine qui les gouverne. Pourquoi ces tempêtes, qui cauſent tant de naufrages ; ces dérangemens dans les ſaiſons, qui détruiſent les fruits de la terre, & qui alterent la ſanté de ſes habitans ? La foudre écraſe quelquefois l'homme de bien, à côté du méchant qu'elle épargne ; la grêle ruine l'eſpérance de l'honnête Laboureur, tout comme celle du plus corrompu ; un tremblement de terre abîme une Ville entiere, confond l'innocent & le coupable, l'enfant qui vient de naître & le vieillard ſouillé de crimes.

O homme, me dit le Brachmane ! je pourrois te répondre

en un mot. De ce que tu ne vois pas les raiſons de ces événemens, il ne s'enſuit pas qu'il n'y en ait aucune, qu'il n'y en ait même de très-ſages. Quand tu conſideres une Machine fort compoſée, dont tu regardes l'Auteur comme un Ouvrier conſommé dans ſon art, te hâtes-tu d'y condamner les mouvemens dont tu ne comprens pas la fin ? Non ſans doute ; mais en homme circonſpect, tu ſuſpens ton jugement ; ou plutôt tu juges, ſur l'idée que tu as de l'Artiſte, que ces déſordres apparens ne ſont tels à tes yeux, que par un effet de ton ignorance, & que véritablement ils ne ſont qu'ordre & perfection dans la Machine. Mais je ferai plus pour toi. Tes bonnes intentions me plaiſent, & j'ai pitié de tes dou-

tes. Vois-tu ce peuple innombrable de fourmis ? Je vais t'envoyer dans leur petite République, & j'eſpere que tu en rapporteras des lumieres ſatisfaiſantes. Je l'écoutois avec étonnement ; mais ma confiance dans ce ſage vieillard me raſſura. Il fit couler dans ma bouche quelques gouttes d'une eſſence merveilleuſe ; & mon ame paſſa à l'inſtant dans le corps d'une fourmi.

Je me mêlai avec mes nouveaux compagnons, dont j'entendis parfaitement le langage, par une ſuite du même prodige. Ces petits animaux me parurent fort occupés ; mais ils ne laiſſoient pas de cauſer en travaillant, & quelquefois ils ſe repoſoient pour diſcourir plus à l'aiſe. L'un d'eux, avec une mine grave

& compoſée, monta ſur un brin de paille, & ſe mit à haranguer les aſſiſtans. « Mes amis, leur dit-il » nous ſommes les plus no-» bles des créatures. Tout ce qui » nous environne eſt fait pour » notre uſage : reconnoiſſons la » bonté de nos Dieux. Ce ſont » eux qui font croître pour nous » chaque année cette immenſe » forêt (il parloit d'un champ de » bled) qui nous fournit en même » tems d'abondantes proviſions » & des matériaux pour nos édi-» fices. Ces campagnes fleuries » ſont préparées pour nos prome-» nades. Ce fleuve ſuperbe, qui » roule majeſtueuſement ſes eaux, » eſt fait pour nous donner un » ſpectacle magnifique. » Il parloit encore, lorſqu'un coup de vent emporta une paille ſur laquelle

ſe trouvoient douze fourmis. Les Spectateurs, frappés de cet accident, ne ſçavoient qu'en penſer ; & chacun, ſaiſi de crainte, ſe livroit à ſes réflexions. « Ha ! s'écria l'Orateur, » reconnoiſſez les » juſtes jugemens de Dieu, & » tremblez. Ces malheureux » étoient ſans doute des impies ; » ils viennent de ſubir une juſte » punition. » Cependant j'avois vu diſtinctement que la paille avoit été emportée au haut d'une colline agréable, couverte de bled & d'arbres fruitiers, ſur laquelle les douze fourmis avoient trouvé un ſûr aſyle & une abondante nourriture. Quelques momens après, le maître du champ voiſin vint, avec une troupe de moiſſonneurs, recueillir le fruit de ſes peines. Les fourmis qui

étoient allées aux proviſions, s'en revinrent conſternées, & répandirent l'allarme. En même tems, des Payſans voulant arroſer la prairie, leverent les écluſes, & bientôt tout le terrein où nous étions fut inondé. Des milliers de fourmis périrent dans les eaux. Je me ſauvai avec un grand nombre d'autres au haut de notre édifice, où nous demeurâmes en ſûreté. L'Orateur qui s'étoit ſauvé des premiers ayant repris ſes eſprits, commença un diſcours fort pathétique. « Miſérables ! s'écrioit-il, » Peuple trop coupa» ble ! la fureur des Dieux s'eſt » allumée, tous leurs fléaux tom» bent ſur vous. Ils ont ſuſcité ces » monſtres énormes, qui vien» nent d'enlever toutes vos ſub» ſiſtances, votre unique reſ-

» ſource ; ils ont ſoulevé les eaux
» du fleuve, pour ſubmerger une
» Nation criminelle. Ah ! tâchez
» d'appaiſer leur colere ; courez
» à l'offrande, aux ſacrifices ; ho-
» norez les Prêtres mieux que
» vous ne l'avez fait par le paſſé,
» & ils intercéderont pour vous.

Impoſteur ! ou imbécille ! diſoit en un coin une fourmi, avec un ſombre & dédaigneux ricanement ; *quel parti veux-tu tirer d'un malheureux accident ? Tout va à l'aventure. Le hazard a envoyé ces Coloſſes qui ont enlevé nos bleds ; le même hazard a enflé les eaux du fleuve. Ceſſe d'attribuer ce déſaſtre à une direction particuliere de tes Dieux. Les bons n'ont-ils pas péri avec les méchans ? Tu tes ſauvé, tandis que ma douce & aimable Maîtreſſe eſt reſtée ſous les eaux.*

O ! ſi je la voyois ſeulement auprès de moi ! je me jetterois dans ſes bras, & j'attendrois ma derniere heure dans le ſein de la volupté. Il en eût dit davantage ; mais un grave perſonnage, que je pris pour un Magiſtrat, lui impoſa ſilence, & le menaça de le faire punir, s'il oſoit corrompre le peuple par ſes diſcours impies & inſenſés.

J'eus pitié de ces pauvres aveugles ; & m'étant mis en devoir de parler à mon tour, on me prêta ſilence. « O peuple fourmi, leur dis-je ! » ſortez d'un aveugle-» ment ridicule & funeſte. Un » Dieu ſans doute gouverne » toutes choſes avec autant de » bonté que de ſageſſe. Mais » ceſſez de croire que vous ſoyez » le centre des événemens & le

» grand but auquel ils ſe rappor-
» tent. Ces animaux giganteſ-
» ques, que vous appellez Mon-
» ſtres, ſont des êtres intelli-
» gens, d'une nature peut-être
» plus excellente que la vôtre.
» Ils avoient ſemé ces bleds
» que vous croyiez faits pour
» vous, ils ſont venus cueillir le
» fruit de leurs travaux; il n'y a
» rien là que de juſte. De même, le
» poſſeſſeur de cette prairie a vou-
» lu l'arroſer, pour en rafraîchir
» l'herbe & pour la faire croître;
» il y a lâché les eaux, ſans ſe
» mettre en peine de ce que nous
» deviendrions, ſans s'informer
» ſeulement ſi nous étions au
» monde.

A ces mots, je fus interrompu par des cris aigres & confus: *A l'hérétique! à l'hérétique!* crioit

le Docteur : *O mes enfans, ôtez cette peſte du milieu de vous ; vengez vos Dieux outragés.* Le peuple m'enveloppa, ſe jetta ſur moi avec fureur, & me mit en piéces. Au même inſtant, mon ame rejoignit le corps qu'elle avoit quitté.

Eh bien ! me dit le Brachmane, es-tu content de ton voyage ? » O mon pere, lui dis-je ! je vous » ai d'éternelles obligations. Hé- » las ! j'étois aveugle : votre bon- » té, & l'exemple de ces inſectes » m'ont ouvert les yeux. Je le » vois maintenant, tous mes em- » barras, toutes mes difficultés » venoient d'un préjugé ridicule, » tellement ſucé avec le lait, » qu'il influoit ſur mes raiſonne- » mens, ſans que je m'en apper- » çuſſe. Je conſidérois tacitement

» l'homme comme le grand, ſi ce
» n'étoit même l'unique objet de
» tout ce qui arrive dans le mon-
» de, & particuliérement ſur la
» terre; & ne pouvant concilier
» tous les événemens avec le bien
» & l'avantage de l'eſpece hu-
» maine, non plus qu'avec les
» divers mérites ou démérites
» de chaque individu, je ne ſça-
» vois quelquefois que penſer de
» ce que les Sages nous diſent
» d'une Providence pleine de
» ſageſſe, de juſtice & de bonté.
» J'ai vu la même erreur chez
» des fourmis, & j'en ai ſenti
» le ridicule. O! ſans doute,
» l'homme n'eſt qu'une bien pe-
» tite partie de cet admirable
» Univers. Tout ce qui arrive
» dans l'ouvrage du Créateur,
» ſe rapporte au grand BIEN, à

» la perfection du TOUT. Chaque » être, & l'homme en particu- » lier, y occupe la place qui » convient à ſa nature : s'il y » ſouffre quelques maux, il les » verra un jour tourner à ſon » avantage. Son Créateur ſçaura » le conduire vers la perfection » & le bonheur, par les voies » les plus ſages & les plus con- » ſonnantes avec le bien général. » Bornons donc nos ſoins & nos » penſées à répondre de notre » côté aux vues d'un ſi bon & ſi » ſage Conducteur. » Le Brach- mane m'embraſſa tendrement, & je retournai à mon logis, pé- nétré d'une joie pure & tran- quille, que je n'avois point en- core goûtée.

ALLEGORIE II.

Les Champs Elyſées.

LE Philoſophe Eleuthere étant deſcendu au Royaume de Pluton, s'approcha de Minos, & lui tint ce diſcours : Sage & équitable Juge des Ombres, je reconnois que mon ame flottante a vécu dans le doute ſur toutes les choſes qui ſe paſſent ici-bas. Cependant je cherchois ſincérement la vérité ; & quoi qu'en diſent certains eſprits chagrins & peu charitables, je n'ai jamais été aſſez fou pour travailler de gaieté de cœur à m'aveugler ſur des matieres ſi importantes. Mais ſi je conſidérois d'un côté, que la plûpart des

hommes ne peuvent guéres être retenus dans le devoir, ou corrigés de leurs vices, que par la crainte & par les peines; d'un autre côté, la bonté qui eſt eſſentielle aux Dieux, ne me permettoit pas de croire qu'ils puſſent condamner leurs créatures à de longs ou éternels ſupplices. Vous allez éprouver, lui dit Minos, que les Dieux ont égard à la pureté de l'intention. Ils ont pitié de votre foibleſſe & de vos doutes; je veux vous mettre à portée de connoître par vous-même leur ſageſſe & leur bonté, toujours inſéparables de leur juſtice. Voyez-vous ces Ombres que l'on amene à mon Tribunal? Elles ſont ſouillées de bien des vices de tout genre. Il vous paroît ſans doute, que la bonté des Dieux pourroit

pourroit leur pardonner les fautes qu'elles ont commiſes ſur la terre, & qu'en les admettant dans les Champs-Elyſées, nous en ferions en même tems des créatures heureuſes & eſtimables. Je vais, avant que de les juger, les faire introduire avec vous dans ce ſéjour des Bienheureux : obſervez bien ce qui arrivera.

A ces mots, les Miniſtres de Minos conduiſent Eleuthere dans ces Jardins délicieux, demeures éternelles des Héros & des hommes vertueux. Une lumiere divine le pénetre, l'éclaire, le rend capable de conſidérer pluſieurs objets à la fois, & d'en porter des jugemens certains. On fait entrer avec lui ces Ombres, qui n'avoient point encore

paru au Tribunal de Minos, un Injuſte, un Hypocrite, un Méchant, un Avare, un Orgueilleux, un Querelleur, un Envieux, un Diſſolu, une Coquette, une Femme du grand monde, vaine, frivole & diſſipée. Le Philoſophe les obſerve; il eſpere qu'enchantés de tout ce qui va s'offrir à leurs yeux, ils renonceront à leurs égaremens, & ſe rendront dignes de cet auguſte & bienheureux ſéjour.

Que vois-je, s'écria l'Avare! Voici un Pays riche & fertile: j'y réparerai mes pertes par mon induſtrie, & j'amaſſerai de nouveaux tréſors. Eh! mon ami, lui dit dit Socrate qui ſe trouva en ſon chemin, d'où venez-vous avec de pareilles idées? Je ne ſçais, dit l'Avare; je m'étois em-

barqué pour les Indes, avec une riche cargaiſon, dont je me promettois un profit immenſe; une tempête s'eſt élevée : la mer a englouti le Vaiſſeau, l'Equipage, &, ce qui eſt plus déplorable, toutes mes richeſſes. Mais puiſque je vis encore & que je me trouve dans un bon Pays, j'en amaſſerai de nouvelles, ſans ceſſer de regretter celles que j'ai perdues. Vous n'en aurez pas beſoin, dit Socrate : ces Jardins produiſent en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à leurs habitans; il eſt permis à chacun de prendre ce qui eſt à ſon uſage : tout eſt commun parmi nous. Quoi ! reprit l'Avare, je n'aurai rien à moi ? Je ne me verrai pas plus riche que mon voiſin ? Je n'aurai pas le plaiſir de compter mon or

& mon argent ? Nous ne poſſédons rien en propre, lui répondit Socrate ; l'or & l'argent ne ſervent ici qu'aux ornemens. Que ferions-nous de monnoie ? Chacun trouve ſous ſa main tout ce qu'il peut déſirer. Ha ! laiſſez-moi ſortir, s'écria notre Harpagon. Point de coffre fort ! Point d'or ni d'argent ! laiſſez-moi courir, & j'en irai chercher juſques dans le Tartare. Il fuit ; & Socrate abordant Eleuthere, ils commencerent un entretien plein de charmes. Leurs diſcours n'étoient plus des doutes & des recherches pénibles ; toutes leurs paroles étoient des oracles, & annonçoient des vérités ſublimes.

Tout-à-coup ils furent interrompus par un vacarme inouï dans ces lieux. Le Querelleur

avoit mis l'épée à la main, & s'eſcrimoit d'eſtoc & de taille. Une troupe d'Ombres le regardoient en pitié, ou rioient de ſes mouvemens convulſifs. Poltrons, leur crioit-il ! approchez, & meſurez vos armes avec les miennes, ſi vous l'oſez. Mais quoi ! perſonne n'en a le courage. Je me deshonorerois, ſi je reſtois en ſi mauvaiſe compagnie. Il partit; & le Philoſophe avançoit dans les Jardins, lorſqu'un homme de petite apparence ſe rencontrant devant l'Orgueilleux, celui-ci le pouſſa rudement, en lui diſant: Faquin, ôte-toi de mon chemin. Meſſieurs, ajouta-t-il, où eſt donc le Quartier des honnêtes gens ? Je ne vois preſque ici que de la canaille. Qu'appellez-vous canaille & honnêtes gens, lui

demanda Socrate. Et mais.... dit-il, les honnêtes gens ſont ceux dont l'extraction eſt illuſtre. L'extraction de tous les hommes eſt la même, répondit Socrate. Ne deſcendent-ils pas tous d'un premier Pere ? J'ai peine à le croire, reprit l'Orgueilleux; mais quoi qu'il en ſoit, j'appelle honnêtes gens, ou gens de condition, ceux qui deſcendent de quelque homme célébre, qui, dans les tems reculés, a ſçu s'élever au-deſſus des autres. Eh bien ! dit Socrate, ceux d'entre ces hommes célébres, qui ont dû leur élévation à leur vertu, ſe trouvent ici; mais ils n'y voient pas tous leurs deſcendans. Là-deſſus, ils furent joints par une troupe dans laquelle Confucius, pluſieurs Empereurs de la Chine,

Tite, Trajan, Marc-Aurele, ſe trouvoient mêlés avec des Philoſophes de la plus commune naiſſance, tels qu'Epictete; de ſimples Soldats, & des Laboureurs recommandables par leurs talens & leurs vertus. Que vois-je, s'écrioit notre homme? ſommes-nous ici aux *Saturnales*? Mon ami, lui dit Horace, on fut obligé d'admettre des Plébeïennes au nombre des Veſtales, parce que les Familles Patriciennes n'en fourniſſoient plus guéres. *Mon ami*, reprit l'Orgueilleux en ſe redreſſant; depuis quand, s'il vous plaît? Vous n'avez pas trop l'air d'un homme de qualité. Oh! lui dit Socrate, fuſſiez-vous iſſu des Rois de Perſe, votre nom ne ſera jamais auſſi illuſtre que celui d'Horace.

Horace, dit-il ? je ne connois point ce nom-là. Mais puiſque les Empereurs s'encanaillent ici, je n'y voudrois pas demeurer avec eux. Vous trouverez, dit Socrate, une compagnie plus illuſtre dans le Tartare ; & on lui permit d'y aller.

Où eſt la table, où eſt le buffet, crioit cependant le Diſſolu ? C'eſt trop perdre de tems ; je m'ennuie de vos converſations, & je ne me promene que pour gagner de l'appétit. On lui ſervit des fruits délicieux. Que m'offrez-vous là, dit-il ? Je dédaigne ces productions ſimples de la Nature ; mon Palais eſt accoutumé aux ragoûts & aux mets recherchés. Nous n'avons point ici de Cuiſiniers, lui dit Hippocrate, ni par conſéquent de Mé-

decins. Nous ne mangeons que pour vivre, & nous mépriſons la volupté groſſiere de la table. O miſérables ! s'écria le Gourmand, vous ne connoiſſez donc pas le bien ſuprême. Et des vins ? en avez-vous des bons côteaux ? Nous ne buvons, lui dit-on, ni vins ni liqueurs enyvrantes. Tout ce qui ſuſpendroit l'uſage de notre raiſon, diminueroit notre bonheur. Là-deſſus, il ſe retiroit précipitamment, lorſque rencontrant la Coquette en ſon chemin : Venez, Madame, lui dit-il, venez, vous me ferez compagnie : je ne trouve ici que des ſots & des ignorans ; allons chercher un bon cuiſinier. Paſſez, yvrogne, lui dit-elle ; votre ſeule préſence pourroit m'échauffer le teint ; & j'ai ici de brillantes con-

quêtes à faire. J'en veux ſur-tout à Tite ; je prétens lui faire oublier la belle Bérénice. Madame, lui dit Tacite, vous y perdrez vos peines. Tout galant qu'a été notre grand Empereur, il ne vous regardera pas : des beautés plus ſublimes l'occupent aujourd'hui. Comment donc, dit-elle ? eſt-il peut-être avec Venus & les Graces ? N'importe ; eſſayons. Il eſt occupé, reprit Tacite, de la perfection elle-même : les beautés périſſables & imparfaites ne le touchent plus. Ha ! dit la Coquette, je ſuis bonne de m'arrêter avec ce raiſonneur. En diſant ces mots, elle s'avança dans un boſquet, en minaudant, & en lorgnant ſur-tout les Héros de taille avantageuſe. Mais voyant que perſonne ne la re-

gardoit, ni ne l'approchoit pour lui parler d'amour : Ciel, dit-elle ! je vois trop qu'il n'y a ici que des Ombres ; & rougiſſant de dépit, elle prit le chemin de la porte.

L'Hypocrite, marchant d'un air compoſé, la tête baiſſée, ſe trouva ſur ſon paſſage. Il la lorgna du coin de l'œil, & lui adreſſa quelques paroles doucereuſes. Ah ! dit-elle, un dévot ! la conquête ſeroit trop facile, & elle paſſa dédaigneuſement. Notre homme, cachant ſa mortification & ſon dépit, vint joindre une compagnie qu'Horace entretenoit agréablement. Mon Dieu, dit-il au Poëte ! quel air de gaieté regne donc ici ? Cela ſent bien encore le monde & les profanes. Comment donc, dit Horace en riant ? Minos nous en-

voie-t-il un Cenſeur dans les Champs Elyſées ? Eh ! mon ami, je vous prie, où voulez-vous que regne la joie, ſi ce n'eſt dans le ſéjour des Bienheureux ? L'Hypocrite ſoupira, leva les épaules; & ſe tournant d'un autre côté : Comment cet homme ſe trouve-t-il ici, dit-il à Virgile ? il a tout l'air d'un libertin & d'un impie. Mon ami a été un peu libertin pendant ſa vie, lui dit Virgile; mais ſa belle ame n'a pas eu de peine à ſe dépouiller de ſes foibleſſes, & elle a été reçue ici. Pourquoi ſa gaieté vous choque-t-elle ? Cette diſpoſition ſied bien aux Heureux. Ah ! répondit-il, je croyois que l'on ne s'occupoit ici que de choſes graves & ſublimes. Eh ! ſans doute, dit Virgile ; c'eſt cela même qui nous

réjouit. La bagatelle ne produit qu'une folle yvreſſe ; le beau & le ſublime nous rempliſſent d'une véritable joie. Quittez cet air compoſé. On n'affecte rien ici : chacun de nous lit dans le cœur de ſes compagnons. L'Hypocrite porta la main ſur ſa poitrine : Quoi ! dit-il, je n'aurai pas le plaiſir de paſſer ici pour un homme d'une ſainteté remarquable ? Je ne parviendrai pas à mes fins, ſous des dehors bien ménagés ? Je ne pourrai décrier ceux qui me déplairont, ou qui me feront ombrage ? Ce ſéjour ne me convient pas. Il eſſaya de rendre ſuſpects les ſentimens & les mœurs de Virgile & d'Horace ; mais voyant que perſonne ne l'écoutoit, il ſe retira confus & plein de rage, joignant encore

les mains, & levant les yeux au Ciel par habitude.

Cependant l'Injuſte & le Méchant s'étoient ligués enſemble, pour nuire aux habitans des Champs Elyſées. Le premier cherchoit tous les moyens de les priver des biens dont ils jouiſſoient, & de s'en rendre le ſeul maître; l'autre ſe préparoit à le ſéconder, pour le ſeul plaiſir de nuire : il ourdiſſoit des intrigues, il s'efforçoit de brouiller des amis, & il s'en promettoit un ſpectacle charmant. Mais ne tardant point à reconnoître que toutes leurs machinations étoient impuiſſantes, ils s'en allerent dans le Tartare, pour y ſatisfaire leurs goûts & y exercer leurs talens.

L'Envieux s'étoit retiré ſeul dans un coin, d'où il jettoit de

tems en tems des regards louches ſur les Héros & les Bienheureux, & les en détournoit auſſi-tôt. Il maigriſſoit à vue d'œil, ſa jauniſſe avoit augmenté de vingt nuances. Enfin ne pouvant plus ſupporter la vue de tant d'ames heureuſes, il traîna ſon hideux ſquelette juſqu'aux lieux de ténébres, où il rejoignit ſes ſemblables.

Voici des Jardins dont on pourra faire quelque choſe, diſoit en entrant la femme diſſipée & frivole. Nous donnerons à ces parterres un air plus gai, plus joli. Des Arbres fruitiers! Ha! ſi! Eh! Meſſieurs, qu'on les relegue dans une Métairie? Pour moi, j'aime les labyrinthes, les grottes & les lits de gazon. Mais où eſt donc la Sale de l'Opéra, le Bal? Et l'O-

péra Comique, irons-nous l'entendre ? O l'aimable folie ! Son inventeur eſt ici ſans doute. Mais qu'entens-je ? O Ciel ! faites taire cette muſique. Elle eſt aſſez harmonieuſe ; mais ſes tons viſent au ſérieux : elle m'excede ; en vérité, j'y perdrois toute ma gaieté. Eloignons-nous ; allons joindre ces hommes dans ce boſquet. Ah ! ce ſont des Romains ! j'y trouverai ſans doute Ovide & Catulle. Bon jour, Meſſieurs, je brûle de vous connoître ; quoiqu'à dire vrai, je vous ſoupçonne un peu de n'être pas aſſez ſçavans en frivolité : vous n'êtes pas du bon ton ; je veux vous y former. Horace, qui n'entendoit rien à ce diſcours, continuoit cependant ſon entretien avec Ciceron & Virgile. Mais en vérité, dit

la Dame, je crois que ces gens-là raiſonnent. Quelle horreur ! De la raiſon ! on en met donc ici par-tout ? Comment n'y périt-on pas d'ennui ? De la raiſon ! ce mot ſeul me donne des vapeurs. Ah ! je me meurs ! que l'on m'emporte d'ici. On ſe hâta de la tirer d'un lieu dont le ſéjour lui convenoit ſi peu.

Eleuthere frappé de tout ce qu'il venoit de voir, retourna proptement auprès du Juge des Enfers. Sage Minos, lui dit-il, je reconnois mon erreur. Je ſuis trop convaincu qu'un grand nombre de miſérables mortels ſe rendent eux-mêmes incapables de goûter le bonheur. J'adore la juſtice & la ſageſſe des Dieux ; mais il me reſte encore un doute. La bonté ſouveraine des Dieux

ne doit-elle pas les porter à hâter l'amendement de ces malheureux, & à abbréger ainſi leurs peines ?

Bornez votre curioſité, lui dit Minos. Vous avez des preuves convaincantes de la ſageſſe & de la bonté des Dieux ; ne pouvez-vous pas vous repoſer ſur eux de ce qu'ils ont à faire, & être pleinement perſuadé qu'ils agiront en tout d'une maniere convenable à leur ſouveraine perfection ?

ALLEGORIE III.

Voyages dans le Microcoſme, par un Diſciple moderne de Pythagore.

LA derniere fois que mon ame quitta le corps auquel elle étoit unie, elle ne paſſa point tout de ſuite dans un autre. Dégagée de ſon enveloppe groſſiere, elle ne demeura pas ſans organes; un corps ſubtil lui reſtoit, à-peu-près tel que Leibnitz l'avoit conçu, & je reconnus qu'elle en étoit inſéparable. J'éprouvai alors la vérité de cette maxime des Philoſophes, que l'idée de la grandeur eſt purement relative: le corps humain me parut un monde entier, dont

je réſolus de viſiter les merveilles. Vous penſez bien, Lecteur, que la tête d'un Philoſophe fut le premier de ces Mondes ambulans, qui excita ma curioſité.

M'étant introduit ſans peine dans cette tête, je gagnai le cerveau en diligence. Je me trouvai bientôt au milieu d'une grande place, à laquelle aboutiſſoient cinq rues fort larges, & qui portoient chacune le nom d'un des cinq ſens. Par ces cinq rues arrivoient continuellement des marchandiſes de toute eſpece, *images*, *ſenſations*, *idées confuſes*, *&c.* Un Porte-faix robuſte, nommé *Mémoire*, ſe chargeoit de tout ce qu'il pouvoit ſaiſir, & le portoit dans ſes magaſins. Là, il faiſoit un triage; je le vis choiſir une partie des choſes qu'il avoit appor-

tées, & les diſtribuer par ordre dans des boëtes bien étiquetées, à-peu-près comme les drogues ſont rangées dans la boutique d'un Apothicaire. Le reſte demeuroit pêle-mêle en un tas confus, où la plûpart ſe réduiſoient en pouſſiere & s'évanouiſſoient avec le tems.

Au-deſſus de ces magaſins, habitoit la *Réflexion*, eſpece d'Officier qui venoit faire la revue des drogues. Il en prenoit quelques-unes & les portoit dans un laboratoire, où un Chymiſte, nommé *Abſtraction*, les mettoit à l'alambic & en faiſoit des *Extraits*, que l'on portoit dans le Cabinet de l'*Entendement*. Je vis dans ce Cabinet un ſpectacle admirable; les principes de toutes les choſes contenues dans les

magaſins de *Mémoire*, rangés dans le plus bel ordre, ſuivant les genres & les eſpeces ; & ces principes, comme tous les *Eſprits*, ſe conſervoient beaucoup plus long-tems qne les matieres dont on les avoit extraits. Ils étoient même inaltérables, quand l'opération avoit été bien faite.

Un ſage Miniſtre, nommé *Raiſon*, les conſidéroit attentivement, les comparoit, les mêloit en différentes proportions, ſuivant mille combinaiſons diverſes, & obſervoit ſoigneuſement ce qui en réſultoit. Il l'écrivoit enſuite dans ſes Regiſtres, & en formoit la Métaphyſique, ou la Philoſophie premiere. C'étoit ſur les découvertes que le Miniſtre faiſoit dans ſes opérations, qu'il dreſſoit ſes ordres ;

pour les envoyer à la *Volonté*, chargée de l'exécution.

Mais il avoit une rivale dangereuſe dans la perſonne d'une Fée nommée *Imagination*. L'ame avoit pris cette Fée à ſon ſervice, pour préſider à ſes plaiſirs, & même pour divers ouvrages utiles. Elle pourroit ſe rendre recommandable par ſes aimables talens, ſi elle vouloit ſe ſoumettre aux ordres de *Raiſon*. Mais capricieuſe à l'excès, elle ne connoît aucune régle, & ſouvent elle ne ſe plaît qu'à troubler le Miniſtre dans ſon travail. Elle excelle dans la Peinture : elle prend en deux coups de pinceau l'image de tout ce que les ſens apportent dans la Place publique, des objets que *Mémoire* a ramaſſés ; elle les unit enſemble, les

ſépare, les mutile, les combine à ſa fantaiſie, & les fait parvenir à la *Volonté*, comme des ordres de *Raiſon*. Souvent, au moyen d'une *Lanterne magique*, elle repréſente tous ces vains phantômes ſur le mur extérieur de l'*Entendement*, & met aux champs les *Paſſions*, ſoldateſque impétueuſe & turbulente, qui prend les preſtiges de la Magicienne pour des ſignaux & des commandemens de la Souveraine. Quelquefois elle s'aviſe de vouloir peindre les eſſences des choſes, & de ſubſtituer ſes figures aux *Extraits* que le Chymiſte de *Réflexion* fournit à l'*Entendement*. L'ame de mon Philoſophe étoit fort occupée à rendre cette enchantereſſe plus traitable : elle en eſpéroit les plus belles choſes, ſi elle pouvoit

voit l'engager à bien vivre avec le Miniſtre.

Après avoir vu toute la Cour du petit Monde où je me trouvois, je déſirai de connoître la Reine. Mais elle ſe cachoit à mes yeux; je me crus chez un de ces Monarques de l'Orient, ſoigneux d'étaler leur faſte & de dérober leur perſonne aux regards du peuple. D'abord, ſur la foi de Deſcartes, je me rendis dans la *glande pinéale* : je n'y trouvai point ce que je cherchois. Alors ne doutant pas que quelques Modernes n'euſſent raiſonné plus juſte, je courus au *corps calleux*. Mes ſoins n'eurent pas un meilleur ſuccès. Enfin je demeurai convaincu qu'ayant des organes matériels, il m'étoit impoſſible d'appercevoir un être

ſimple & ſpirituel ; & je réſolus bien d'avertir les Philoſophes, que leurs yeux étant encore infiniment plus groſſiers que les miens ne l'étoient alors, inutilement chercheroient-ils la tête d'un Géant pour la diſſéquer ; ils n'y appercevroient aucun veſtige de l'ame.

Je commençois à m'ennuyer dans un Monde ſi ſérieux. Ma curioſité étoit ſatisfaite : je me promettois plus d'amuſement dans quelqu'autre planette de même eſpece, & je fis deſſein de m'y rendre inceſſamment. L'occaſion de ſortir du lieu où j'étois ſe préſenta bientôt. Un Adverſaire attaqua la doctrine de mon Philoſophe. A l'inſtant il s'éleva dans ſa tête un orage terrible ; tout y étoit en fermentation :

les eſprits animaux ſe portoient impétueuſement vers ſa bouche ; il crioit à plein goſier. Je ſortis en nageant dans le torrent de ſes paroles.

Second Voyage.

Avide de connoiſſances, je recommençai bientôt mes voyages. Mais il étoit queſtion de choiſir un Monde dans lequel je ne reviſſe pas préciſément les mêmes choſes. Je me déterminai pour une jeune Coquette ; n'eſpérant pas de trouver jamais une tête moins ſemblable à celle d'un Philoſophe.

Mais je voulus commencer par viſiter le cœur, que je croyois beaucoup plus cultivé & plus vivant que la tête. Pour cet effet, voyant un Petit-maître qui ſe

diſpoſoit à lui débiter des fleurettes, je me tins prêt, & j'entrai avec le ſouffle de ſes paroles dans l'oreille de la Dame. Mon étonnement fut grand, quand je me vis parvenu à ſon cerveau. Je m'étois flatté que des paroles ſi douces me conduiroient droit au cœur. Mais j'appris que ce cœur eſt pour l'ordinaire de difficile accès. Un monſtre qu'on appelle *Orgueil*, en défend l'entrée. D'ailleurs, il eſt preſque toujours environné de neiges & de glaces, qui en rendent les avenues impraticables. Seulement, en certaines ſaiſons, les vapeurs qui s'élévent des régions plus baſſes, fondent ces neiges & ces glaçons, le monſtre lui-même eſt embarraſſé dans ce dégel ; & celui qui ſçait profiter du moment, entre

dans la Place. Mais on aſſure que le climat n'eſt pas ſupportable, & que jamais perſonne n'y a fait un long ſéjour. Le Lecteur ſe contentera, s'il lui plaît, de cette relation que je lui donne ſur de bons Mémoires; car j'ai perdu l'envie de voyager en ſemblable Pays.

Cependant je me trouvois dans la tête, & je réſolus de la viſiter. La Place publique étoit infiniment plus tumultueuſe que celle de la tête Philoſophe. Je me crus au milieu de la Foire S. Germain. Des torrens de ſenſations de toute eſpece rempliſſoient les cinq rues des ſens, & dégorgeoient dans la Place. Celles de ces ſenſations qui étoient les plus vives & les plus légeres, entroient par les fenêtres dans le Magaſin de *Mémoire*, qui ne ſe

mettoit point en peine de les arranger. Je m'apperçus ſeulement qu'elle mettoit à part celles que lui indiquoient certains Meſſagers de la Reine. Je demandai à l'un de ces gens, ſi je pourrois voir la Maîtreſſe d'un Pays ſi remarquable. Sans difficulté, me répondit-il ; on la rencontre partout. Ah ! m'écriai-je, je verrai donc enfin une ame ! je m'étois bien douté que celle-ci ne ſeroit pas auſſi inviſible que celle du Philoſophe. Que parlez-vous d'ame, reprit-il ? nous n'en connoiſſons point ici. Une figure aimable & vivante eſt notre Souveraine, le ſeul objet de nos attentions & de nos hommages. Allez promptement vous jetter à ſes pieds : elle a naturellement du goût pour les nouveaux ve-

nus. Je montai aux appartemens, & je vis ſur un thrône une petite figure très-jolie, parfaitement ſemblable au corps dans lequel j'étois entré. C'étoit la Souveraine, le principe de tout ce qui ſe paſſoit dans ce petit Monde. *Amour-propre* étoit ſon favori, *Imagination* faiſoit les fonctions de premier Miniſtre, & *Caprice* avoit ſous elle le commandement général. *Vanité*, *Folie*, *Frivolité*, avec deux ou trois paſſions, achevoient de former le Conſeil. Surpris de cet arrangement, je demandai à un Courtiſan ſi la Reine n'avoit pas un Miniſtre nommé *Raiſon*. Ha ! me dit-il, il n'a paru qu'un ſeul jour à la Cour ; il ne fut pas écouté : ſes conſeils étoient du vieux tems ; ils auroient gâté les affaires de la

Reine. Les plaiſirs ſont les occupations de notre aimable Souveraine, & la conquête des cœurs eſt le grand objet de ſes travaux. Ce vieux radoteur troubloit nos plaiſirs, & ſous ſes ordres nous n'euſſions pas conquis deux cœurs dans une année. Nous nous liguâmes tous contre lui ; la Reine le bannit à perpétuité. Gardez-vous de parler de lui & de témoigner que vous le connoiſſez ; vous ne ſeriez pas bien reçu. Entrez dans la Sale du Conſeil ; vous entendrez les délibérations. Comment, lui dis-je, un Etranger oſe-t-il y pénétrer ? Oh ! reprit le Courtiſan, on ne vous remarquera pas : le Conſeil change ſi ſouvent, que la Reine n'en connoît jamais tous les Membres ; le Favori, & ceux que vous

voyez aſſis dans les cinq ou ſix premieres places, ſont ſeuls permanens. J'entrai : *Vanité* ouvroit la bouche dans ce moment pour avertir qu'on avoit vu paroître un Petit-maître fier & brillant, dont le cœur ſeroit une conquête d'importance, & fort propre à donner de la réputation aux armes de la Princeſſe. Il fut réſolu tout d'une voix, & par acclamation, qu'on la tenteroit. On commençoit à délibérer ſur les moyens ; mais *Caprice* prenant la parole, dit d'un ton bruſque : *Il fait beau, allons nous promener.* La Reine ſe leva, & une partie de ſa Cour la ſuivit dans les Jardins. Elle m'apperçut en paſſant, & m'ayant accueilli d'un ſouris gracieux, elle ordonna qu'on me fît voir les raretés du Palais, en

attendant ſon retour. Celui qui fut chargé de me conduire, me fit parcourir une multitude de Sales, de Galeries, de Cabinets, où tout reſpiroit le luxe & la molleſſe. Mais l'uniformité de l'ameublement me frapa : par-tout les murs étoient revêtus de glaces, au lieu de tapiſſeries. Il faut, me dit mon guide, que notre Souveraine ſe voie par-tout : de quelque côté qu'elle jette les yeux, elle rencontre ſon image ; on ne peut lui offrir rien de plus agréable. Tout au plus elle ſouffre les Portaits que vous voyez dans les intervalles : les plus éloignés repréſentent ſes conquêtes paſſées ; ceux-ci, beaucoup plus en vue, annoncent celles qu'elle ſe propoſe de faire. Il y a des gens de tout état, Courtiſans,

Guerriers, Abbés, Gens de Robe, mais tous Petits-maîtres : les gens ſages ſont trop unis & trop modeſtes ; ils ne méritent pas notre attention.

Je me ſouvenois du Monde Philoſophe, & voulant ſçavoir s'il y avoit quelque choſe de ſemblable dans celui-ci : Menez-moi, dis-je à mon guide, dans l'appartement de *Réflexion ;* je ſuis curieux de voir comment on fait ici les *Extraits* des choſes. De quoi me parlez-vous, dit-il ? je ne connois point votre *Réflexion*. C'eſt, lui dis-je, cet Officier qui fait mettre les idées à l'alambic par un Artiſte habile, pour en tirer la quinteſſence. Ha ! ha ! reprit le guide, il me ſemble en avoir ouï parler ; ce ſont des opérations à la vieille

mode, & qui ne ſont plus bonnes que pour les Pédans. Nous ne les connoiſſons point ici. *Reflexion* a délogé en même tems que *Raiſon*. *Imagination* ſuffit à tout. La Reine n'a beſoin que de connoître la ſuperficie des choſes : ſon grand Miniſtre lui en fait des Tableaux en miniature, ſur leſquels elle ſe détermine & prend toutes ſes réſolutions. Convenez que tous ces *Extraits* de votre Chymiſte ſont avantageuſement remplacés. Entrons dans le Cabinet du Miniſtre, vous le verrez travailler. Je vis en effet des rouleaux de parchemin, ſur leſquels un pinceau délicat avoit tracé des figures de toute eſpece : je crus voir les Livres hiéroglyphiques des anciens Prêtres d'Egypte. Voilà, me dit-on, de quoi

ſe déterminer avec connoiſſance de cauſe, & prendre de juſtes meſures. Conſidérez la figure de ce Cavalier. N'y voit-on pas d'un coup d'œil s'il a l'air noble, la taille proportionnée, la jambe bien faite ? Qu'importe l'intérieur ? D'ailleurs on en juge aiſément à la phyſionomie. Voyez cette foule de Captifs attachés à un Char de Triomphe : toutes vos idées alambiquées exprimeront-elles avec la même force cette gloire qui ſuit les conquêtes de deux beaux yeux ?

J'avois peine à m'empêcher de rire dans cet auguſte ſanctuaire de l'Etat. Heureuſement mon guide me tira de peine. Venez, dit-il ; je vous réſerve encore des choſes plus importantes : allons à l'Arcenal. Com-

ment, m'écriai-je ? y a-t-il ici un Arcenal ? Et pourquoi non, reprit-il ? tout Conquérant n'a-t-il pas le ſien ? Il me conduiſit dans une vaſte cour environnée de bâtimens d'ordre compoſite, & qui me parurent conſtruits de porcelaine & de vernis de la Chine.

Les Equipages de guerre ſe trouvoient dans la cour. C'étoient des Caléches, Cabriolets, & des Obligeantes en cul de ſinge, en vernis de *Martin*, extrêmement leſtes & galantes ; peu de Carroſſes, & preſque entiérement de glaces. Plus loin ſe voyoient les trophées ; Bonnets de Préſidens, Mîtres, Petits-collets, Plumets, Coffres-forts de Financiers, entaſſés pêle-mêle, ſurmontés de cœurs ſan-

glans & de cerveaux renverſés. D'un autre côté ſe voyoient les atteliers, où des milliers d'Ouvriers de toute eſpece étoient continuellement occupés. On y broyoit le vermillon, & des fards, dont le ſecret n'étoit connu que d'un ſeul homme de confiance; on y diſtilloit des parfums & des eaux merveilleuſes. La premiere Dame d'atour commandoit dans tout l'Arcenal.

Nous entrâmes dans le principal Pavillon; là, je vis une Sale immenſe, & tout autour des Armoires de cryſtal, contenant des ajuſtemens de toute ſorte, robes, coëffures, dentelles, rubans, &c. Un Cabinet joignant la Sale, contenoit tout ce qui ſert plus particuliérement à la toilette. J'obſervai des armoires, nullement

tranſparentes, comme celles de la Sale, & fermées exactement. Mon guide me dit à l'oreille, qu'elles contenoient des remedes admirables contre les défectuoſités naturelles & les injures du tems.

Une eſpece d'autel que l'on nommoit *la Toilette*, attira ſurtout mes regards. Il étoit conſacré à la *Beauté*. La Dame d'atour y faiſoit les fonctions de Grand-Prêtre; le rouge, le fard, les mouches, les pommades, les eſſences, les parfums, rangés en bel ordre dans une multitude de boëtes, de pots & de phioles, paroiſſoient autant d'offrandes deſtinées à la Divinité du lieu. Des cheveux mal plantés, des ſourcils irréguliérement placés, étoient autant de victimes qu'on

lui ſacrifioit. Tout cela ſe traitoit avec une attention extrême ; la Grande-Prêtreſſe paroiſſoit méditer profondément ; & afin que tout ce ſérieux ne nuisît point aux charmes de la Reine, un jeune Abbé avoit la charge de l'entretenir des nouvelles du jour, ou de lui faire quelque lecture.

La Bibliotheque étoit auprès de ce Cabinet. Tous les Livres ſe trouvoient diſtribués en deux claſſes, l'Hiſtoire & les beaux Arts. Dans la premiere, je vis tous les Romans modernes, & toutes les Hiſtoriettes galantes ; dans la ſeconde, divers Ouvrages ſinguliers, dont le Lecteur ſera curieux ſans doute de voir ici le Catalogue. Voici les titres des principaux.

Ajuſtemens du beau Sexe, par ordre alphabétique, 50 vol. *in-folio.*

Traité des Champs de bataille : 1°. De la Promenade : 2°. Des Spectacles : 3°. Du Bal : 4°. Des Petits-ſoupers, 4 vol. *in*-4°.

L'Art de placer une mouche, 2 vol. *in*-8°. avec figures.

L'Art de mettre en œuvre les dons de la Nature, où l'on traite de la conduite des yeux, du ménagement de la voix, & ſur-tout du graſſeyement, &c. 4 vol. *in*-12.

Correctifs de la Nature, 12 vol. *in*-12.

Satyres de la Modeſtie, du Sentiment, de la Conſtance, de la Fidélité, &c. *in*-8°.

Récréations de Toilette, ou du petit-lever. (C'étoit un Re-

cueil de Contes, Epigrammes, Chanſons, &c. en plus de 30 vol.)

Connoiſſances néceſſaires aux femmes du beau monde, en Philoſophie, Hiſtoire, Géographie, &c. Brochure de 6 pages *in*-24. Par un Sçavant à la mode.

Après avoir parcouru rapidement cette curieuſe Bibliothéque, je revins à la Toilette. Les agaceries, les œillades, les minauderies y faiſoient l'exercice ſur une glace de miroir. Je reſtai quelque tems à les admirer : l'Infanterie *Pruſſienne* n'exécute pas mieux le maniment des armes & toutes ſes évolutions. Deux violons, avec un flageolet, donnerent le ſignal ; toutes ces troupes ſe rangerent en bataille. *Coquetterie* commandoit en chef, & *Ma-*

nége étoit ſon Major-général. Il s'agiſſoit de conquérir le cœur du Petit-maître, dont j'ai parlé. On ſe mit en marche. Les *Ris* & les *Jeux* formoient l'avant-garde. En un moment, ils envelopperent l'ennemi ; le Corps de bataille s'avança, & les *Œillades* ayant percé de coups le Petit-maître, la Reine accourut, pour jouir de ſon triomphe. Mais à l'inſtant, celui qu'elle croyoit vaincu, ſe releva, fredonna un petit air, fit une cabriole, & diſparut dans les airs, comme une vapeur légere ; ſoit que les coups qu'il avoit reçus n'euſſent point pénétré, ſoit, comme le prétendit le Chirurgien-Major de l'armée, que cette eſpece n'ait point de cœur & ne puiſſe être bleſſée mortellement.

La Reine mortifiée de l'aventure, forma le deſſein de s'attacher à des conquêtes plus ſolides & plus glorieuſes. *Imagination* lui avoit parlé quelquefois d'un Seigneur très-bien fait, nourri dans les belles connoiſſances, & parfaitement formé à l'uſage du monde. Voilà, dit la Princeſſe, une conquête propre à relever ma gloire. Les ordres furent donnés pour cette grande entrepriſe. Ce Seigneur s'étoit enfermé dans une Place, que *Raiſon* & l'*Expérience* avoient fortifiée : il y fut aſſiégé. La Reine déploya toutes ſes forces & ſon habileté. Mais le terrein étoit difficile, les aſſiégés vigilans & pleins de valeur ; les travaux n'avançoient point. Mécontente de ſes Généraux, la Reine confia le commande-

ment & la direction du ſiége à l'*Amour*. Ce Dieu malin réſolut de profiter de l'occaſion, pour ſe venger d'une Princeſſe, qui ne lui avoit jamais rendu que des hommages trompeurs. Il ſéduiſit *Caprice*, & ce traître lui ayant ouvert une porte ſecrette du *Cœur* de ſa Maîtreſſe, *l'Amour* s'en empara.

La Reine conſternée, fit offrir au Seigneur de la Place aſſiégée un Traité d'Alliance portant, que les deux Empires ſeroient réunis ſous leur commune autorité. Mais ce fier ennemi lui fit répondre, que leurs Sujets n'étoient point faits pour vivre enſemble; il lui conſeilla de décamper ſecrettement pendant la nuit, & promit généreuſement de ne la point troubler dans ſa retraite.

Ici, Lecteur, vous me diſpenſerez de vous peindre ce qui ſe paſſa dans la tête où j'étois logé : ma plume n'y pourroit ſuffire. Tout fut en un moment dans la plus grande confuſion. *Imagination* ſe troubla, le Favori *Amour-propre* tomba dangereuſement malade, *Vanité* fut ſaiſie d'une fiévre ardente. La Reine caſſa de dépit une partie de ſes glaces ; & dans ſon premier tranſport, elle ordonna de mettre le feu à l'Arcenal. Je ne veux plus, diſoit-elle, de ces indignes armes, qui m'ont ſi mal ſervie. Mais *Vanité*, malgré ſa fiévre, eut aſſez de préſence d'eſprit pour remontrer que l'on devoit moins s'en prendre à l'Arcenal même, qu'à celle qui y commandoit, laquelle avoit ſans doute très-mal fait ſon devoir.

La Reine l'embraſſa tendrement pour cet avis ſalutaire. On chaſſa honteuſement la Dame d'atour, & l'on ſe promit pour la ſuite des ſuccès plus heureux. Le calme ſe rétablit inſenſiblement. Je profitai de la bonace, & m'échappai par une fente qui s'étoit faite pendant le tumulte au Dôme du Palais.

ALLEGORIE

ALLEGORIE IV.

Songe.

ON parla beaucoup un jour dans un Aſſemblée choiſie des qualités qui doivent faire le plus précieux ornement du beau Sexe ; on mit en oppoſition les ſuites naturelles & ordinaires d'une conduite ſage & modeſte, avec celles de la Coquetterie. Ces idées, quoiqu'elles ne ſoient pas neuves, ſont toujours intéreſſantes : elles me ſuivirent dans mon Cabinet, & m'occuperent même pendant mon ſommeil.

Un jeune garçon plus beau que le jour, ſe préſenta à mes yeux : il avoit l'air noble & gracieux, la phyſionomie extrêmement in-

téreſſante, & le maintien modeſte. Je lui vis des ailes, un arc & des fléches, mais point de bandeau ſur les yeux. A ces marques, il étoit aiſé de reconnoître l'aîné des Amours, ce fils adorable de *Venus-Uranie*, qui a mille fois plus de charmes que ſon cadet, ſans en avoir les défauts: *Vien*, me dit-il en me tendant la main, *je veux récompenſer ton zéle & ta fidélité.* A ces mots, je me ſentis porté ſur les ailes des vents; je perdis bientôt de vue les ſommets glacés de nos Montagnes, & je me trouvai dans un climat d'une température charmante. Nous deſcendîmes dans un Jardin, où l'Art & la Nature avoient raſſemblé tout ce qu'on peut ſouhaiter de plus délicieux. *C'eſt ici*, me dit mon Guide, *le*

ſéjour des Amours ; je veux te les faire connoître, & t'apprendre à diſtinguer ſûrement ceux qui méritent la préférence. Il me fit avancer par une grande allée, qui conduiſoit au centre du Jardin.

Là, dans un Cabinet de verdure, je vis deux jeunes perſonnes d'une beauté raviſſante. Elles paroiſſoient entre dix-ſept & dix-huit ans. Une taille noble & aiſée, des traits parfaitement réguliers, le plus beau teint du monde : tous ces charmes leur étoient communs ; mais leur air & leur contenance les diſtinguoient aſſez. L'une paroiſſoit extrêmement vive, enjouée & légere ; toute la perſonne de l'autre annonçoit la douceur & la modeſtie. Je les ſaluai reſpectueuſement, en les admirant

l'une & l'autre ; mais la ſeconde m'intéreſſoit infiniment, elle attiroit toute mon attention. Mon Guide s'apperçut de la préférence ; il me ſourit d'un air d'approbation, & paſſa du côté de cette Belle. Je m'en approchai alors avec beaucoup d'émotion : mon trouble la fit un peu rougir ; elle baiſſa modeſtement les yeux. Je lui adreſſai quelques paroles mal en ordre, mais plus expreſſives que ſi elles euſſent été bien arrangées. Sa réponſe fut courte, polie & modeſte.

Bientôt nous fûmes joints par une foule de Cavaliers de tout âge. On propoſa la promenade ; la Belle enjouée ſe leva, donna la main à un Cavalier, ſourit à un autre, dit quelques mots obligeans à un troiſieme, & com-

mença à marcher d'un pas vif & léger. Elle fut ſuivie de la foule, ſur-tout de la bruyante jeuneſſe; quelques-uns ſeulement, d'un âge un peu plus meur, demeurerent avec nous.

En ſortant du Cabinet, deux allées ſe préſentoient à nos yeux: l'une étoit ſpacieuſe & magnifique, ornée de tout ce que l'art peut produire de plus exquis. Des arbres réguliérement taillés la bordoient; ſur les côtés, ce n'étoient que jets d'eau, que caſcades, que boſquets artiſtement ménagés, ornés des plus belles ſtatues. Des pots & des caiſſes d'un travail recherché, préſentoient les fleurs & les plantes les plus rares.

L'autre allée étoit dans un goût tout différent; l'art n'y pa-

roiſſoit point ; il n'avoit été employé qu'à bien ménager les beautés de la Nature. Un gazon du plus beau verd en formoit le tapis, elle étoit bordée d'arbres de toute eſpece, dont la variété frapoit agréablement la vue, ſans la fatiguer. Le côté gauche, oppoſé au ſoleil, étoit couvert d'un épais feuillage ; la droite, plus découverte, laiſſoit voir une riante prairie, des boſquets, des collines, & un bois dans l'éloignement. Un ruiſſeau d'une onde pure nous ſéparoit de cette belle campagne ; ſes bords étoient émaillés de fleurs, & ſon doux murmure ſe mêloit au chant des oiſeaux.

La Nymphe qui nous précédoit enfila, ſans balancer, la premiere avenue. *Nous ne prendrons*

point la même route, ſi vous le voulez, nous dit ſon aimable Compagne, *je préfere celle-ci ; ſes beautés naturelles me donnent chaque jour un plaiſir nouveau.* Nous la ſuivîmes avec joie. Que ſa converſation étoit charmante ! La pénétration, le diſcernement, la délicateſſe, le ſentiment & les graces brilloient dans tous ſes diſcours. Je n'entreprendrai point de vous les rapporter ; ils perdroient trop en paſſant par ma bouche.

Cependant nous étions ſouvent interrompus par des hommes, qui quittoient l'autre route & venoient nous joindre. Ils nous obligerent enfin à obſerver ce qui ſe paſſoit de ce côté-là. Je vis la jeune Beauté déja aſſez avancée dans l'avenue ; mais elle faiſoit

de tems en tems quelque faux pas ; & je m'apperçus avec étonnement, qu'à chaque fois que cet accident lui arrivoit, ſes charmes diminuoient ſenſiblement ; à chaque fois auſſi, quelques-uns de ſes Courtiſans la quittoient. Ma ſurpriſe redoubla, en voyant le changement qui ſe faiſoit dans cette magnifique allée qu'elle avoit choiſie : à meſure qu'elle avançoit, les feuilles des arbres ſe fanoient ; plus loin, elles ſécherent tout-à-fait & tomberent à terre. La Nymphe ne me parut plus reconnoiſſable ; elle avoit perdu tout ſon éclat. Sa Cour entiere la quitta pour lors ; & ſe voyant ſeule, elle s'enfonça dans le plus épais feuillage, nous la perdîmes de vue.

La nôtre, au contraire, ſem-

bloit croître en eſprit & en beauté à chaque pas qu'elle faiſoit ; la converſation l'animoit, & nous la trouvions toujours plus aimable. Les beautés de notre route croiſſoient de même. Enfin, parvenus à un petit pavillon, elle nous fit une révérence, & y entra ſeule.

» Ne ſois point importun, *me* » *dit l'Amour ;* laiſſons-la quelques » momens à elle-même ; tu la re- » verras bientôt. Cependant je te » ferai voir des objets dignes de » ton attention. » Alors tournant ſur la gauche, après avoir marché quelques pas : « Vois-tu, me dit-il, » cet Edifice ? La belle » Coquette que tu as vue tantôt, » y habite : c'eſt un Labyrinthe » dans un goût ſingulier ; l'entrée » n'en eſt pas difficile : mille por-

» tes y conduiſent. La ſortie n'en
» eſt pas moins aiſée. Tout au
» contraire du fameux ouvrage
» de Dédale, la difficulté en ce-
» lui-ci eſt d'y reſter. Dès que
» l'on eſt parvenu au lieu le plus
» ſecret, le pavé en eſt ſi gliſſant,
» que l'on ne peut y faire deux
» pas, ſans ſe trouver entiérement
» hors de l'édifice, malgré que
» l'on en ait ; & alors on n'en
» retrouve plus l'entrée, on ne
» veut pas même la chercher.
» Mais, *pourſuivit-il*, voyons un
» autre objet qui t'intéreſſera
» ſans doute davantage. Voici à
» l'oppoſite le Temple de la
» Beauté unie à la Vertu. Il eſt
» difficile d'y pénétrer, & ſans
» mon ſecours, tu y perdrois tes
» peines. Je veux te montrer le
» chemin. Quand tu ſeras parvenu

» au ſanctuaire, tu n'en chercheras » point ſans doute l'iſſue : la trou- » ver eſt un malheur ſans remede; » mais ce malheur n'eſt pas fait » pour toi. » Il marcha devant moi; je le ſuivis avec ardeur, ne doutant pas que je ne duſſe trouver dans ce Temple l'aimable perſonne qui m'intéreſſoit déja ſi vivement. En effet, après avoir traverſé diverſes piéces, je parvins à un lieu éclairé d'une douce lumiere, où je la vis aſſiſe, la tête appuyée ſur ſa main, & paroiſſant rêver profondément. Rempli tout enſemble d'admiration, de plaiſir & de crainte, je m'approchai avec un ſaiſiſſement, dont on ne peut avoir d'idée, quand on ne l'a jamais ſenti. Quels furent les tranſports de ma joie, en remarquant qu'elle

n'étoit guéres moins émue que moi ! Je me jettai à ſes pieds, & lui tins des diſcours mille fois plus éloquens par l'expreſſion, que par le choix des paroles. Elle leva ſur moi, d'un air timide, des yeux faits pour enchanter l'Univers, & dans leſquels je voyois la vive empreinte de toutes les vertus. *Je ne connois point le déguiſement*, me dit-elle d'abord, *& j'ai peine à en ſoupçonner les autres.* .... La ſageſſe & la modeſtie dictoient toutes ſes réponſes ; mais le ſentiment perçoit au travers. Je pris une de ſes mains, j'y collai ma bouche..... Mais hélas ! en ce moment, l'excès même du plaiſir que je goûtois le fit évanouir ; je m'éveillai, déſeſpéré de voir que tout mon bonheur n'avoit été qu'une illuſion.

ALLEGORIE V.

La Simplicité de la vie.

AIMABLE ſimplicité de la vie, doux & précieux avantage, trop peu connu des Mortels, & dont ils conſervent à peine l'idée, je veux te remettre aujourd'hui ſous leurs yeux. Hélas! je n'eſpere point de les enflammer d'amour pour toi; leurs goûts ſont corrompus, & leurs yeux faſcinés ne ſont plus capables de démêler tes charmes. Mais je ſatisferai mon cœur; je le réjouirai par des images touchantes. Je veux te chanter ſur un ton digne de toi, ſimple, mais intéreſſant. Ma Muſe parlera le langage du cœur; c'eſt mon cœur ſeul qui l'inſpire.

Tréſor ineſtimable, comment t'avons-nous perdu ? C'eſt toi qui couvrois de fleurs le berceau du genre humain. Par toi, nos Peres ne voyoient que des jours ſereins. Sans beſoins, exempts de trouble & d'inquiétude, un travail modéré faiſoit partie de leurs plaiſirs ; il ſervoit à entretenir leurs forces & leur ſanté. Raſſaſiés de jours, ils s'endormoient dans le ſein de la paix ; leur ame, ſur les ailes de l'eſpérance, voloit à l'immortalité.

Par toi, ils goûtoient ſans mêlange les ſeuls plaiſirs véritables qui ſoient donnés aux Mortels, la pratique des Vertus, & les feux d'un amour innocent. O ! qu'il eſt agréable de ne porter dans ſon cœur que des ſentimens de paix & de bienveillance !

Qu'il eſt doux d'être content de ſoi-même ! Quand le ſommeil de la nuit les invitoit au repos, ils s'endormoient délicieuſement, en repaſſant ſur leurs actions de la journée. Ils ſe levoient pleins de joie avec le ſoleil, pour bénir le Créateur, & s'occuper à de nouveaux bienfaits.

Ame de la Nature, ſource de plaiſirs vraiment dignes de l'homme, tendre Amour, tu faiſois la récompenſe des jeunes gens vertueux, & tu échauffois encore le cœur des vieillards, ſous la forme & le nom de l'Amitié.

Ce Berger approche de l'âge heureux qui le rendra capable de recevoir tes faveurs. Il commence à jetter ſur la jeune Bergere des regards plus vifs & plus intéreſſans ; il la cherche, il lui

donne des ſoins. Senſible à ſon empreſſement, cette jeune Beauté le regarde avec complaiſance ; elle prête l'oreille à ſes diſcours tendres & enflammés : un feu nouveau s'allume dans ſon cœur. Ah ! voyez-le briller dans ſes yeux ; la naïveté, l'innocence, la modeſtie l'accompagnent, & ne le temperent que pour le rendre plus touchant. Elle ne cherche point à le déguiſer. Eh ! pourquoi le cacheroit-elle ? Elle n'y ſoupçonne rien de criminel. Bientôt elle abandonne ſa main aux tranſports de ſon Amant : il y colle ſes levres brûlantes. Ah ! Bergere, je vous adore ; je n'aimerai jamais que vous. Je vous aime, Berger ; je ſuis à vous pour toujours. Ils ne connoiſſent point d'autre Contrat ; ce ſont-là tous

leurs ſermens. Un baiſer en eſt le ſceau. Tendres Amans, livrez-vous ſans crainte à des tranſports ſi doux. Vous cherchez le bonheur. Que l'Amour ſoit votre Maître, & qu'un myrte fleuri prête à vos careſſes une ombre favorable; le myſtere en releve le prix.

Nulle inquiétude ne trouble leurs plaiſirs. Ils joignent avec tranſport les doux noms de pere & de mere à celui d'Amans. Ils voient croître une famille qui fait toute leur richeſſe. Sans craintes, ſans ſoucis pour ſa ſubſiſtance & ſon établiſſement, ils lui laiſſent la frugalité pour apanage; elle ne peut manquer de rien.

Vivez, tendres enfans, marchez ſur les traces de vos peres; vous ſerez heureux comme eux.

Ah ! ne dédaignez point leur ſimplicité fortunée. Hélas ! au moment qu'elle quitte le genre humain, Pandore ouvre ſa boëte fatale ; & les maux de toute eſpece inondent la face de la terre. Les beſoins multipliés engendrent la cupidité, l'avarice, la fraude. La vanité produit le faſte & l'ambition. L'orgueil & l'injuſtice montent ſur le thrône, & regnent avec un ſceptre de fer. Tout ſe corrompt : l'Amour, le divin Amour ſe voit pour la premiere fois dangereux ou criminel.

N'écoutez plus, jeune Bergere, ah ! n'écoutez plus la voix de la Nature ; étouffez des feux que votre jeune cœur trouve encore innocens. Tout eſt changé. Cette flamme ſi douce & ſi pure, qui

ſit jadis le bonheur de vos meres ; cette flamme, ſeule & digne régle de leur choix ; hélas ! cette même flamme vous rendroit aujourd'hui la victime d'un perfide, ou vous jetteroit dans l'affreuſe indigence. N'aimez plus ſans un Contrat en forme, & ne croyez plus l'Amour ſincere, s'il ne vous eſt juré au pied des Autels.

Depuis que l'homme eſt devenu perfide, il a fallu ſubſtituer des loix de rigueur & de contrainte aux aimables leçons de la Nature. Pour l'empêcher d'abandonner à la fois l'objet & les fruits de ſes amours, les Maîtres qui le gouvernent l'attachent au joug de l'Hymen. Nœud charmant, lien tiſſu d'or & de ſoie, quand il unit deux cœurs tendres & vertueux ! mais lien où

la force eſt inutile & ſuperflue. Chaîne trop ſouvent cruelle & peſante ! Hélas ! elle ſe trouve indiſſoluble pour un malheureux, que le déguiſement & la fraude en ont chargé.

La jeune & timide Beauté craint de faire un pas irrévocable. Il eſt ſi difficile aujourd'hui de connoître le cœur des hommes ! Celui qui lui propoſe d'unir à jamais leurs deſtinées, ſera-t-il propre à la rendre heureuſe ? Mais ce n'eſt point aſſez de connoître ſon cœur ; il faut s'aſſurer encore de ſa fortune. Le luxe eſt un tyran impérieux ; il perſécute quiconque ne peut obéir à ſes loix. Combien de cœurs forcés de renoncer aux tendres engagemens ! Voyez cette Beauté que la Nature a formée avec com-

plaiſance : l'Amour lui offre ſes plus douces faveurs, mais elle ne peut les recevoir que des mains de l'Hymen ; & l'Hymen ne s'adreſſe déſormais qu'aux favorites de la fortune. Sa modeſtie, ſon innocence ne lui permettent pas de connoître ce qui lui manque. La nature lui parle, mais elle lui parle d'une voix confuſe : la Bergere ne l'entend que par un trouble inquiet, dont elle ne démêle point la cauſe. Cependant ce feu deſtiné à faire le bonheur d'un Amant, ce feu divin, détourné de ſa deſtination naturelle, ſe jette dans ſes veines ; il y porte l'incendie & le déſordre. Une fièvre lente, mais cruelle, la conſume peu-à-peu, & conduit enfin au tombeau celle qui devoit être l'ornement & les dé-

lices d'un lit nuptial. Infortunée ! devoit-elle écouter un amour dangereux, ſe livrer à des tranſports interdits par les Loix ? ou a-t-elle dû ſacrifier ſa vie à l'obſervation de ces Loix rigoureuſes ? Le ſoin de notre conſervation n'eſt-il pas notre premier devoir ? C'eſt ainſi qu'en Morale, ſi lon s'écarte une fois de l'ordre & de la régle primitive, on donne naiſſance à des cas embarraſſans, à des queſtions difficiles à réſoudre. Rappellez la ſimplicité premiere ; tout coulera de ſource : vous ne verrez plus de Beautés malheureuſes, victimes de l'Amour, & martyres de l'honneur.

Chere & tendre *Monime*, doux objet de tous mes vœux, vous que mon cœur chérit plus que la vie, vous ne doutez pas de

ma fidélité : la cruelle défiance n'eſt point entrée dans votre cœur ; mais craindriez-vous la modicité de notre fortune ? Ah ! formons des réſolutions généreuſes. Renonçons aux vanités du ſiécle, fuyons la Ville & ſon luxe ; & dans une retraite paiſible, imitant la modération de nos peres, l'Amour de concert avec la Vertu fera notre félicité.

ALLEGORIE VI.

Le véritable Amour.

AME de l'Univers, ſource éternelle de délices & de nobles ſentimens, Amour, pourquoi tant de cœurs timides craignent-ils ton empire, pourquoi ſe refuſent-ils à tes loix ? Des chagrins déclamateurs s'élevent contre toi. Quel effrayant tableau de maux & de déſordres, dont ils oſent t'accuſer ! Par-tout on croit te connoître, & tu n'es preſque connu en aucun lieu. Mille impoſteurs uſurpent ton nom, ils ſe répandent ſous tes livrées : les aveugles Mortels les reçoivent ; & bientôt victimes de leur mépriſe, ils font tout retentir

retentir de leurs plaintes contre l'Amour.

Hélas ! comment ne s'y méprendroient-ils pas ? Tes prétendus Adorateurs te peignent-ils ſous des traits capables de te faire reconnoître ? Ils donnent le nom d'Amour à leur convoitiſe. Un objet les a frappés ; ils le déſirent avec fureur, ils brûlent de le poſſéder : la paſſion les tranſporte ; la tendreſſe ne les anime point.

Ecoutez ce fougueux inſenſé, ou ce fade langoureux. Le premier ne parle que d'emportemens, de troubles, de fureurs. C'eſt un malade, qu'une fiévre ardente a ſaiſi ; il a le tranſport au cerveau. Mais il ſe plaît dans ſon délire : il le maudit enſemble & il l'adore ; il ſe plaint, & il refuſe la guériſon.

L'autre vous peindra ſes maux, ſes ſoupirs & ſes tourmens ; il ſe noie dans ſes larmes, mais il en chérit la ſource ; *il bénit ſon martyre*, il eſt content de mourir, s'il meurt pour ſon tyran. L'un & l'autre ſont dans les fers ; ils font gloire de leur eſclavage. Ils adorent la Cruelle qui les charge de chaînes peſantes ; ils lui vouent une ſoumiſſion éternelle.

Lâches ! ceſſez d'avilir la plus noble des paſſions ſous de honteuſes images. Mon ame hait l'eſclavage, ſon nom ſeul me révolte. Que parlez-vous de fers ? Sont-ils faits pour des cœurs généreux ? Je ſouffre le nom de chaîne ; elle peut être le lien indiſſoluble de deux cœurs fidéles. Mais qu'elle ſoit tiſſue de myrte

& de roſes : ſa force conſiſte dans ſa douceur.

O Monime ! chere moitié de moi-même, vous en qui je veux chercher mon bonheur, vous que ma plus douce occupation ſera de rendre heureuſe, vous à qui je dois le divin plaiſir d'aimer ; écoutez un langage plus naturel & plus tendre. Vengeons l'Amour ; faiſons-le connoître aux hommes par notre exemple : qu'ils l'admirent, qu'ils l'adorent dans notre union. Venez, que la nobleſſe de nos ſentimens anime & ſoutienne toujours la plus pure tendreſſe ! Mon cœur n'eût jamais rampé ſous une Maîtreſſe orgueilleuſe : tout entier à une tendre Amante, il vole au-devant de ſes vœux. Que je vous voie occupée de mon bonheur :

je me chargerai de faire le vôtre. Plus induſtrieux à le ménager, que vous ne pourriez l'être vous-même, l'Amour m'enſeignera tout ce qui doit le rendre complet. Laiſſez-moi deviner vos déſirs; tout ce que vous recevrez d'un Amant tendre & délicat, vous en ſera plus précieux.

Que la noble candeur, que l'aimable ingénuité banniſſent de notre commerce la peſante contrainte. Développons nos cœurs aux yeux l'un de l'autre. Mais que la raiſon préſide à nos conſeils. Oui, la raiſon. Hé! pourquoi ſeroit-elle incompatible avec l'Amour? Ne ſouffrons point qu'ils ſoient en guerre; il n'y auroit qu'à perdre pour nous. Tenons-les dans une paix conſtante, & nous ſommes aſſurés

de les conſerver éternellement l'un & l'autre. Que la raiſon nous conſeille, & que l'Amour nous anime ; qu'il rende nos volontés flexibles.

Chere Amante, vous me verrez toujours tendre, empreſſé, complaiſant : ne me feriez-vous pas le ſacrifice d'un déſir qui paroîtroit me bleſſer ? Ne craignez point chez moi les impreſſions du groſſier intérêt. Je n'ai qu'un ſeul intérêt, c'eſt celui de mon amour ; mais mon amour eſt noble & raiſonnable, & par cela même il eſt immortel. Tout ce qu'il approuvera, je le ferai pour mon Amante ; & je trouverai ma récompenſe dans le bonheur dont je la verrai jouir.

O ſpectacle raviſſant pour un cœur ſenſible ! je verrai cette

Belle pleine de douceur & de graces, nager dans une volupté douce & tranquille. Le contentement & la ſérénité ſont peints ſur ſon viſage : elle tourne ſur moi ſes regards enchanteurs, brillans d'une flamme innocente & pure : elle s'attache à moi comme à ſon ſoutien ; des bras de lis & de roſes ſont les liens charmans qui nous uniſſent. Je cherche ſur ſes lévres une ame prête à s'unir à la mienne..... Amour, couvre-nous de tes ailes; dérobe nos tranſports aux yeux des profanes humains.

ALLEGORIE VII.

Lettre à une jeune Demoiſelle, ſur l'origine & la raiſon des reſpects que les hommes témoignent aux femmes.

VOus me propoſez une queſtion bien délicate, Mademoiſelle; je veux être toujours vrai avec vous, & en même tems je ne ſçaurois me réſoudre à vous rien dire que d'agréable. Juſqu'ici j'ai pu ſans aucune peine accorder ces deux goûts: voici la premiere fois que je m'y trouve embarraſſé. Eſſayons cependant. Vous n'êtes pas encore gâtée par les adorations des hommes: pourquoi ne pourrois-je vous plaire ſans flaterie?

Vous êtes frapée, en entrant dans le monde, d'un ſpectacle ſingulier : ces grands reſpects que les hommes témoignent aux femmes vous ſurprennent. « Ils ſont » les maîtres, dites-vous ; ce ſont » eux qui gouvernent l'Etat, qui » font les loix, qui commandent » les armées. Pourquoi donc s'ab- » baiſſent-ils ſi fort devant les » femmes ? Ils leur cedent par- » tout, ils les ſervent avec em- » preſſement, ils n'oſeroient leur » dire le moindre mot déſobli- » geant ; en un mot, ils les trai- » tent comme ſi elles étoient » d'une eſpece ſupérieure. » Mais ce qui acheve de dérouter toutes vos conjectures, vous voyez la ſcene changée dans l'intérieur de la maiſon. « C'eſt maman, au

» contraire, qui ſert mon pere (*a*),
» qui le prévient en toutes cho-
» ſes. Il eſt vrai qu'il lui marque à
» ſon tour beaucoup d'attentions,
» mais je démêle cependant ſa
» ſupériorité : la tendreſſe chez
» mon pere a un air de bonté ;
» chez maman, quelque choſe de
» ſoumis. » Voilà en effet, Ma-
demoiſelle, une énigme qui a

(*a*) Ce tableau paroîtra ſans doute bien bourgeois à certaines femmes du grand air. Je leur demande pardon ſi je peins des mœurs plus anciennes, ou celles des honnêtes gens de Province. C'eſt une néceſſité, ſi l'on veut traiter la queſtion préſente. Ce même ordre, qui trouvera ſi étrange qu'une femme *ſerve* ſon mari & *le prévienne en toutes choſes*, ne ſe reconnoîtra pas non plus dans ce qui vient d'être dit des reſpects & des égards portés envers les femmes, juſqu'à *n'oſer leur dire le moindre mot déſobligeant.*

droit de vous ſurprendre. Eh bien ! vous le voulez, il faut vous la développer. Ne vous fâchez point, & profitez de l'occaſion. Un homme va vous dire la vérité, quoiqu'elle n'ait rien de bien flatteur. De vingt ans peut-être il ne vous arrivera rien de pareil.

C'eſt pour notre propre bien, Mademoiſelle, & par un raffinement de volupté, que nous autres hommes nous nous ſommes aſtreints à tant d'égards & de reſpects pour les Dames. La nature nous ayant fait plus forts qu'elles ; ſi nous voulions agir en maîtres, nous croirions n'être redevables qu'à la crainte, ou à une obéiſſance intéreſſée, des des plaiſirs qu'elles nous procurent. Nous avons pris le parti

de les ériger en Divinités, pour avoir la ſatisfaction d'en être exaucés dans nos prieres. Nous nous perſuadons enſuite que nous devons nos ſuccès à notre mérite; & nous éprouvons qu'il eſt infiniment plus doux d'obtenir de cette façon, que de prendre par force ou par autorité.

Il y a bien auſſi un peu de généroſité dans notre fait. Les femmes étant plus foibles que nous, il y auroit de la lâcheté à abuſer de notre ſupériorité. Puiſqu'elles doivent être nos compagnes, nous avons voulu remettre les choſes dans une eſpece d'égalité, en les fortifiant par les loix de la politeſſe, leſquelles après tout ne nous impoſent point de contrainte bien gênante.

Enfin nous avons remarqué que vous êtes de petits Anges, extrêmement aimables quand on vous careſſe & vous flate, & fort doux lorſqu'on fait tout à votre gré. Le meilleur moyen de tirer parti de vous, a donc été de vous prendre par la douceur. Rappellez-vous, Mademoiſelle, comment maman en uſoit, il y a peu d'années, quand elle vouloit vous porter à faire quelque choſe de bonne grace. Elle vous prenoit ſur ſes genoux : *Ma fille, je te prie, fais cela ; tu ſeras bien aimable, je t'aimerai de tout mon cœur.* Vous faiſiez ce qu'elle vouloit, & elle en reſſentoit un tout autre plaiſir que ſi elle l'eût obtenu par force. Figurez-vous encore comment vous feriez vous-même, ſi vous aviez un

joli ſerin bien inſtruit, mais un peu fantaſque. Vous le careſſeriez, vous lui donneriez du ſucre, vous le baiſeriez, & vous en obtiendriez tout de ſuite un air mélodieux; au lieu qu'il s'effaroucheroit, ſi vous vouliez le gronder.

L'uſage dont je vous parle n'a pas toujours régné. Voyez-en la preuve chez les Payſans; les hommes parmi eux ſont brutalement les maîtres: trop groſſiers pour ſe faire des plaiſirs délicats, ils n'uſent ni de politeſſe ni de galanterie envers les femmes, & leurs enfans n'ont ni poupée ni ſerin. Les Romains, qui donnerent leurs loix & leurs mœurs à la plus grande partie de l'Europe, avoient déja appris dans les beaux ſiécles de la Ré-

publique, à traiter les femmes avec politeſſe. Mais ces hommes politiques & guerriers, ne les admettoient point dans toutes leurs Aſſemblées. Elles ne faiſoient pas, comme aujourd'hui, le lien de la ſociété. Trop occupés des affaires pour paſſer le tems dans des Compagnies galantes, ce n'étoit guéres que dans le tête-à-tête que les Romains cherchoient auprès des Dames un agréable délaſſement. De-là beaucoup de complaiſance, des ſoins tendres & prévenans, mais point de ces honneurs, de ces reſpects cérémonieux, qui ne ſervent que pour la repréſentation, & ſur le grand théatre du monde.

Sur la fin de l'Empire Romain, des flots de Barbares inonderent l'Europe, & y éteignirent le

goût des belles choſes. L'Hiſtoire ne parle point de la galanterie des Goths ; ſi elle reſſembloit à leur architecture, vous ne perdez rien à l'ignorer. Il y a toute apparence que chez eux votre ſexe ne jouoit pas un rolle brillant. A qui devez-vous le rétabliſſement de vos droits, ou plutôt la fondation de votre Empire ? C'eſt à des diſciples de Mahomet. Oui, Mademoiſelle, de Mahomet ; de ce fameux Légiſlateur, que l'on regarde communément comme ſi peu favorable au beau ſexe. Les Arabes, paſſionnés pour les femmes, les traiterent différemment, ſuivant les mœurs des Pays dans leſquels ils ſe répandirent. Ceux qui envahirent l'Orient, livrés à la jalouſie que le climat

ſemble inſpirer, les tinrent renfermées. Mahomet leur avoit promis un Paradis dont les femmes devoient faire les principales délices. Ils eſſayerent de ſe faire d'avance un Paradis terreſtre dans leur Serrail, & voulurent ſuppléer par le nombre à ce qui manquoit à leurs femmes pour être des Houris. Les Maures qui conquirent l'Eſpagne, y trouverent les femmes libres. C'eût été les effaroucher que de les réduire en eſclavage. Obligés de gagner leur cœur par de tendres ſoins, leur paſſion pour elles & la vivacité de leur imagination les amenerent bientôt à cette galanterie raffinée qui fut la ſource de la Chevalerie. Un Guerrier ſe déclaroit l'adorateur d'une Belle, & ſon défenſeur

envers & contre tous. Il étoit doux à une femme de ſoumettre un cœur fier & indomptable, de s'en voir ſervie avec zéle : il étoit flateur pour le Chevalier, de rendre ſa Maîtreſſe reſpectable ; il la déïfioit, pour ainſi dire ; il rapportoit à elle ſes entrepriſes, & lui faiſoit hommage de ſa gloire. C'étoit un mêlange continuel de guerre & d'amour. L'Europe devint plus tranquille ; on oublia un peu les aventures guerrieres. L'amour reſta, mais il prit les manieres de la paix : il perdit ſes giganteſques idées d'héroïſme, il devint plus doux ; mais il ne devint pas moins cérémonieux. Dèslors, comme vous le voyez dans les vieux Romans, il fallut ſoupirer des années, avant que d'o-

ſer déclarer ſes feux ; on trembla devant ſa Maîtreſſe, on ſe trouva *trop heureux de la ſervir & de mourir pour elle.* Les reſpects & les adorations s'étendirent à tout le ſexe, ils devinrent la marque d'une bonne éducation. Mais les Déeſſes ne ſçurent pas ſe maintenir dans ce haut dégré de vénération. Elles ſe familiariſerent trop avec leurs adorateurs. Le ſervice ſe relâcha, les Romans s'abbrégerent : on en vint aux hiſtoriettes, puis aux aventures d'un jour. Enfin parut, mais pour un très-petit nombre de gens, le ſiécle de la raiſon & du goût. Je vais faire ma paix avec vous, Mademoiſelle ; & c'eſt en vous peignant la galanterie des honnêtes gens, que je vous expoſerai mes véritables

ſentimens ſur la ſource & les raiſons des égards que les hommes bien nés ont pour les femmes.

La force, le courage, l'audace ſont le partage des hommes ; la modeſtie, les graces, la douceur ſont le plus précieux ornement du beau ſexe. On cherche à plaire à ce qu'on aime ; rien n'eſt plus naturel : on eſt bien aiſe auſſi de lui conſerver tous ſes charmes ; c'eſt une ſage économie de plaiſirs. Quel ſpectacle plus flateur offriroit-on à une jolie femme, que celui d'un cœur fier & courageux, adouci par ſes charmes, prêt à tout faire pour elle ? De-là les tendres ſoins, les ſervices empreſſés. D'un autre côté, la douceur & la modeſtie ne ſont dans un jour éclatant, que chez une

perſonne reſpectée ; dans une autre, elles reſſemblent à la timidité, à la crainte ſervile. Un homme de goût & de bon ſens ſe gardera bien de déparer & d'avilir l'objet de ſon amour : au contraire il s'étudiera à le rendre reſpectable à ſes yeux & aux yeux des autres. Une perſonne eſtimée & conſidérée eſt pour ſon Amant une ſource de plaiſirs purs & délicats. Que ſa douceur & ſa modeſtie ſont aimables & touchantes ! Que ſa tendreſſe eſt précieuſe ! Je vous l'ai déja dit, Mademoiſelle, nous trouvons bien notre compte dans les honneurs que nous rendons à votre ſexe. Voilà, je penſe, la vraie ſource de ces déférences, de ces égards, de ces reſpects qu'on lui témoigne dans le

monde poli. Si nous tombions avec les femmes dans une groſſiere familiarité, ſi nous ceſſions de les reſpecter, nous nous priverions mal habilement de nos plaiſirs les plus délicats ; ſemblables à un homme qui rempliroit de bouë une ſource d'eau vive & pure, l'ornement de ſes jardins. Un trop grand nombre d'époux vous en fourniront la preuve. L'union conjugale devroit faire le bonheur de deux Amans ; elle eſt preſque toujours le tombeau de l'Amour. Je conviendrai de tous les torts des maris ; mais ne diſſimulons point non plus ceux des femmes. On reproche à la plûpart des hommes & des femmes une inconſtance naturelle, laquelle en effet

n'eſt que trop commune. Mais il eſt dans le mariage des cauſes particulieres de cette inconſtance, & celle qui vient à mon ſujet, eſt l'une des plus ordinaires. On ceſſe bientôt de ſe reſpecter après l'hymen, de ſe traiter avec politeſſe : l'indolence, une familiarité groſſiere prennent la place & des tendres ſoins d'un Amant, & des attentions délicates d'une Amante ; l'un ne s'étudie plus à plaire ; l'autre ne ſçait pas conſerver à ſa tendreſſe ce qui la rendoit piquante, ce qui en faiſoit le prix : bientôt l'amour expire. Et pourquoi s'aimeroit-on encore ? On n'eſt plus aimable l'un pour l'autre.

N'allez pas croire cependant, Mademoiſelle, que deux Epoux

devroient vivre toujours en Amans. Cette erreur a perdu plus d'une femme aimable & tendre. L'amour conſervera ſans doute ſes droits, après l'hymen, dans un mari tendre & raiſonnable; mais il prendra un caractere différent. Autres ſont les ſymptômes de l'amour ſatisfait; autres ceux de l'amour qui aſpire & qui pourſuit. Cette ardeur inquiete, ces reſpects, ces adorations, ces ſoins vifs & continuels ſont bons, tant que le feu des déſirs & de l'eſpérance les ſoutient; ils deviendroient inſupportables à la longue, dans le calme de la poſſeſſion. Cependant une épouſe délicate, mais ſans lumiere & ſans expérience, voit-elle diſparoître ce cortége flateur? Elle

s'imagine que ſon mari ne l'aime plus, le chagrin ou l'indifférence eſt le fruit de ſon illuſion; & une femme froide ou chagrine, n'eſt pas propre à ſe faire aimer. Alors un mari ſe ſouvient trop de la ſupériorité de ſon ſexe : Je ſuis le maître, dit-il; c'eſt à ma femme d'obéir & de ſe ſoumettre. Le beau ménage, grands Dieux!

Qu'ils ſe ſouviennent des vues de la Nature, & qu'ils s'y conforment. On ne peut ſuivre un meilleur guide. L'homme eſt viſiblement deſtiné à être le Protecteur de la femme; qu'il le ſoit avec tendreſſe & généroſité. Sa Compagne eſt faite pour lui plaire, pour adoucir ſon cœur par les impreſſions tendres : ſes armes ſont les graces; toute autre lui

ſied

ſied mal, & lui réuſſit plus mal encore. Que chacun d'eux ſe tienne dans ſon caractere ; & s'ils ne ſont pas abſolument mal aſſortis, ils vivront heureux enſemble. Je voudrois que l'épouſe n'oubliât point ce qu'elle a promis ſolemnellement à la face des Autels ; qu'elle aimât & reſpectât ſon époux ; que celui-ci, toujours tendre & délicat, chérît & ménageât dans ſa compagne la ſource de ſon bonheur ; que ſans ceſſer d'être le chef de la famille, il fût aſſez généreux pour attendre tout de la tendreſſe d'une épouſe, plutôt que de ſa ſoumiſſion. Figurez-vous une fille bien née, avec un pere tendre & raiſonnable ; ajoutez-y plus d'enjouement & de familiarité. Que

le Ciel me donne une pareille union ! Eſſayez, Mademoiſelle, de ces maximes, ſi quelque jour vous vous aſſociez à un galant homme ; & je vous promets que vous ferez également ſon bonheur & le vôtre.

POËSIES

DIVERSES,

Par M. de V * * *

POËSIES DIVERSES.

DISCOURS
Sur l'Amour de la Nouveauté.

MUSE, c'eſt trop long-tems chanter des amourettes.
Quel fruit ai-je tiré de ces tendres ſornettes ?
Si d'un pareil ouvrage on n'eſt point ennuyé,
D'un éloge ſtérile on le croit trop payé.
Ce n'eſt point par des Vers qu'on peut toucher les Belles.
Quittons, quittons enfin de vaines bagatelles.
A de plus hauts objets je veux te conſacrer :
En amuſant l'eſprit, cherchons à l'éclairer.

Viens prêter tes accens à la Philoſophie :
Qu'aimable dans mes Vers, elle les ſanctifie;
Et recevant de toi les graces, la douceur,
Qu'elle donne à tes chants ſa force & ſa grandeur.
Uniſſons, s'il ſe peut, dans la même penſée,
Les fleurs de l'*Helicon* au ſçavoir du *Lycée*.
Viens, recherchons d'abord par quel charme ſecret
La Nouveauté toujours nous attire & nous plaît.
A ſes premiers rayons quel inſtinct nous enflamme!
D'un ſentiment qui part du fond même de l'Ame,
Ne cherchons point la ſource ailleurs que dans ce fond.
L'Ame renferme en ſoi le Principe fécond
Qui produit ſes déſirs, ſes goûts, ſa connoiſſance.
Faite pour le bonheur, & pour l'intelligence;
(De tout être penſant c'eſt la commune fin.)
Elle a, pour avant-goût d'un ſi noble deſtin,
Une éternelle ſoif de bien & de ſcience.
Vers mille objets divers ſa vive ardeur s'élance;

Dans ſon rapide vol, rien ne peut l'arrêter.
Ne trouvant point en ſoi de quoi ſe contenter ;
(De l'Etre tout parfait c'eſt la prérogative.)
Aux objets du dehors devenue attentive,
Elle y cherche des biens, qu'elle n'a point chez ſoi.
Mais de tous ces objets une commune loi,
Dans un étroit eſpace a reſſerré l'eſſence ;
Toujours inſuffiſans pour un déſir immenſe,
L'Ame, en les poſſédant, s'en dégoûte auſſi-tôt.
Et lorſque du préſent elle ſent le défaut ;
Aveugle, elle n'en eſt toujours que plus ardente
Pour un nouvel appât que le ſort lui préſente.
Ainſi toujours courant, dans ſes vives ardeurs,
De déſirs en déſirs, & d'erreurs en erreurs ;
Dans tout objet nouveau, ſa paſſion trompeuſe,
Du bien qu'elle pourſuit, voit l'image flateuſe.
Plein d'un feu dévorant, ce jeune Audacieux
Court, cherche. Quel objet vient s'offrir à ſes yeux ?

Eſt-il rien de ſi beau dans toute la Nature ?
Les Graces ont pétri cette aimable figure :
En elle tout reſpire amour & volupté.
Quel éclat ! C'eſt ſans doute une Divinité.
Méritons ſes faveurs par un culte fidéle,
Adorons-la, dit-il ; je vais trouver en elle
Ce bien, qu'un ſentiment confus, impétueux,
Me fait chercher par-tout, qui doit combler mes vœux.
Que de ſoins empreſſés, que d'efforts pour lui plaire !
L'Idole cependant, orgueilleuſe, ou ſévere,
Ne reçoit ſes reſpects qu'avec un fier dédain.
Les refus obſtinés, ni le mépris hautain,
Plus amer mille fois que l'implacable haine,
Rien ne peut l'arrêter. A la fin l'inhumaine
Adoucit par dégrés une injuſte rigueur,
Et d'un regard propice honore ſon ardeur.
Quels plaiſirs ! Quels tranſports ! quelle douce eſpérance !
Il redouble ſes ſoins avec plus d'aſſurance.
Il obtient un aveu, ſi long-tems pourſuivi,

Un baiſer plein de flamme eſt doucement ravi.
A ſes brûlans déſirs ſon Amante eſt rendue:
Il la tient dans ſes bras, enflammée, éperdue;
Il touche au bien ſuprême.... Inſenſé, que fais-tu ?
Pour un bien qui va fuir, as-tu donc combattu ?
Tu vas perdre en un jour tout le fruit de tes peines.
Arrête; garde au moins tes eſpérances vaines:
C'eſt le bien le plus doux que l'on goûte ici-bas.
Mais il n'écoute rien. Il pourſuit. Que d'appas !
Dans un torrent d'amour ſon cœur ardent ſe plonge.
Quel ſort ! Hélas ! il touche à la fin d'un beau ſonge.
L'illuſion s'envole : il n'a point rencontré
Ce bonheur ſi parfait, qu'il a tant déſiré.
A ſes déſirs éteints l'affreux dégoût ſuccede :
Il fuit, il porte ailleurs le trouble qui l'obſede.
Une Beauté nouvelle attire ſes regards;
Soudain ſon cœur ſe livre à de nouveaux écarts.

Sans doute celle-ci, plus belle, plus aimable,
Promet à ſon amour un bonheur plus durable.
Bientôt nouveaux ſoupirs, nouvel empreſſement;
Nouveaux ſuccès; toujours ſemblable dénouement.
A la fin, rebuté de ces douceurs trompeuſes,
Qui pour nos cœurs toujours dans le lointain flateuſes,
Ne ſçavent point ſurvivre à la poſſeſſion,
Il porte ailleurs ſes vœux. La fiere Ambition
Le ſaiſit. Deja plein de chimeres brillantes,
Il recherche, il pourſuit ces Grandeurs éclatantes,
Idoles des humains, objets de leur encens.
Le faîte des honneurs, par des charmes puiſſans,
A ſes vaſtes déſirs promet le bien ſuprême.
Patience, travaux, veilles, baſſeſſes même;
Tout eſt mis en uſage. Enfin le voilà grand.
Tout obéit, tout céde à ſon pouvoir naiſſant.
Qu'a-t-il trouvé, pour prix de ſa perſévérance?
Travaux ſans fin, ſoucis, cruelle défiance,

Périls ; nul ami ſûr, pour charmer ſon ennui.
La paix, le doux ſommeil ne ſont plus faits pour lui.
Ces hommages flateurs, dont ſon Ame orgueilleuſe
A goûté quelque tems la douceur chatouilleuſe,
Son faſte dédaigneux n'y connoît plus d'attraits ;
A ſon rang, à ſa place ils ſont dûs déſormais.
Maudiſſant mille fois ſa grandeur importune,
Il regrette en ſon cœur ſa premiere fortune.
Maître de ſes momens, dans le ſein du repos,
Des plaiſirs toujours purs, de faciles travaux,
Des Livres, des Amis, une Compagne aimable
Partageoient les inſtans d'un loiſir agréable.
Si de la vaine gloire il a briſé les fers,
Bientôt, fuyant la Cour & ſes écueils divers,
Sans regretter jamais de pompeuſes chimeres,
Il ira cultiver le jardin de ſes Peres ;
Et guéri des erreurs qui l'agitoient en vain,
Chercher dans la ſageſſe un bonheur plus certain.

Heureux eſt le Mortel, qui ſage a ſçu comprendre
Des objets d'ici-bas ce que l'on peut attendre !
Borné dans ſes déſirs, du préſent ſatisfait,
La Nouveauté pour lui n'eſt point un ſûr attrait.
Il ſçait ſuivre en ſes goûts une regle certaine,
Et fuir l'illuſion d'une eſpérance vaine.
Il ſçait que ce bonheur, doux objet de ſes vœux,
Ce vrai Bien, ce Bien ſeul qui peut le rendre heureux,
Il ne peut le trouver que dans l'Etre ſuprême,
Seul ſuffiſant à tous, ſuffiſant à ſoi-même.
Ces biens, qui ſemblent faits pour ſon amuſement,
Il ſçait, ſelon leur prix, les goûter ſagement.
Pourſuivant ce bonheur, qu'un nuage enveloppe,
Il ne va point quitter, comme le chien d'*Eſope*,
Pour un phantôme vain, un bien de quelque prix.
Dans un cœur de ce goût, jeune & charmante Iris,

Vous régnerez toujours, ſans craindre l'inconſtance.

A qui donneroit-il ſur vous la préférence ?

Tout ce que la Nature a produit de plus beau,

Sur vos traits enchanteurs prend un éclat nouveau.

Heureux dans les tranſports que votre amour ſeconde,

Il oublie à vos pieds tout le reſte du monde !

Mais de la Nouveauté les appas ſéduiſans

N'ont pas plus de pouvoir ſur ces eſprits peſans,

Dont la capacité bornée à la matiere,

A ſes impreſſions ſe livre toute entiere.

Une Ame ſous les ſens trop prompte à s'engourdir,

Ne ſçait point eſpérer, ſçait à peine jouir.

Sentant ſans réfléchir, un être ſi ſtupide

Craindroit le changement, bien-loin d'en être avide.

Tel un Ane paiſible, au coin de ce vallon,

Broute tranquillement un aride chardon,

Sans trop s'embarraſſer s'il eſt, dans la Nature,

De mets plus délicat, de plus graſſe pâture.

Veille, ſage Mortel ; combas l'illuſion,
Tandis qu'un ſot, bravant ſa vaine impreſſion,
Dans ſa ſtupidité rencontre la ſageſſe.
Pour entendre la voix de notre enchantereſſe,
Il faut un goût plus fin, plus vif pour les plaiſirs,
Et point tant de ſageſſe à régler ſes déſirs.
Notre Ame eſt un Eſprit, mais joint à la matiere.
En tant qu'elle eſt ſenſible, & terreſtre & groſſiere,
Elle ſuit dans ſes goûts l'impulſion des ſens.
Dès-là ſes appétits & ſes divers penchans
Portent l'impreſſion d'une baſſe origine.
Mais comme Intelligence, elle eſt noble, divine :
Ses goûts ſont épurés ; l'auguſte Vérité
Devient le digne objet de ſon avidité.
Cherchant inceſſamment de nouvelles lumieres,
Elle ſçait les ſaiſir, ſans quitter les premieres.
Ainſi l'on peut ſans blâme aimer la Nouveauté.
Si d'un Dogme nouveau la ſubite clarté

Lui fait abandonner ſes premieres idées,
C'eſt lorſque celles-ci, d'un faux plâtre fardées,
Revêtoient ſeulement l'apparence du vrai.
Qu'un Dogme ſoit certain, je le conſerverai,
Malgré l'éclat de ceux que je viens à connoître.
Hé quoi! vit-on jamais le profond Géometre,
Deſcartes, ou Newton, Leibnitz, ou Bernoulli,
Par ſon art merveilleux dévoilant l'Infini;
Charme des profondeurs, où l'Algebre le guide,
Rejetter follement les Elémens d'Euclide?
Il ſçait, ſans mépriſer ſes premiers rudimens,
Par de nouveaux progrès, marquer tous ſes momens.
Qui commence une fois cette noble carriere,
Court, d'un pas animé, de lumiere en lumiere.
Tout obſtacle à ſon but lui devient odieux:
Il fuit cet Ecrivain, ce Conteur ennuyeux,
Qui par ſon vain babil & ſes fades redites,
Par ſes réflexions triviales, petites,

Lui vole des momens, toujours ſi précieux;
Ainſi le Voyageur diligent, curieux,
Que l'amour des beaux Arts conduit en Italie,
Pour y voir la Nature imitée, embellie;
Admirer un Génie élevé, créateur,
Dans ces reſtes ſacrés, dont la noble grandeur
D'un Peuple de Héros porte le caractere;
Dans ces marbres vivans, que le Goût y révere:
Si dans l'affreux trajet de ces ſauvages Monts,
Qui n'offrent à ſes yeux que rochers, ou glaçons,
Un contre-tems s'oppoſe à ſa courſe rapide,
Joignant l'impatience au beau feu qui le guide,
Ce ſéjour n'en devient que plus affreux pour lui,
Et de tout ce qu'il perd il accroît ſon ennui.
Muſe, craignons le ſort de ce cauſeur frivole:
Pour ne point ennuyer le Lecteur bénévole,
Il faut lui préſenter du neuf, de l'excellent,
Ou du moins n'arrêter ſes regards qu'un moment.

EPITRE

Sur la Vie champêtre.

HEUREUX qui vit tranquille avec Cérès & Flore,
Mépriſant les grandeurs que l'homme vain adore,
Et fuyant l'embarras des plaiſirs turbulens,
Dont la Ville étourdit ſes légers habitans !
Sage, il met ſa grandeur dans ſon indépendance,
Ne veut, pour tout tréſor, qu'une douce abondance,
Et trouve ſes plaiſirs dans ſes délaſſemens.
Goutez, N... des biens, ſeuls doux, ſeuls innocens.
Aux champs, les fiers dédains de l'avare Fortune
Ne vous font point ſentir ſa puiſſance importune :
Marchant d'un pas égal avec tous vos Amis,
Un plus riche que vous n'a que plus de ſoucis.
Formant peu de déſirs, peu de bien vous contente.
Dans ces aimables lieux, Nature bienfaiſante

Prodigue ſes faveurs à qui ſçait en jouïr :
Ces champs, à qui qu'ils ſoient, ſçauront vous réjouir ;
Le ſpectacle charmant de nos riches prairies
Nourrira votre cœur de douces rêveries.
Les ruſtiques travaux mêmes ſont des plaiſirs.
Quand l'abondant Automne a rempli vos déſirs,
Vous cueillez ſur les fleurs les préſens de Pomone ;
Et Bacchus, en chantant, veut que ſon jus s'entonne.
Cherchez-vous du repos à vos ſens aſſoupis ?
Sans tréſors, vous dormez ſur de riches tapis,
Dont l'art s'efforce en vain d'imiter la peinture.
Quand le brûlant Phébus, échauffant la Nature,
Semble, par ſes ardeurs, troubler votre repos,
Lui-même, ranimant les Hêtres, les Ormeaux,
Contre ſes feux trop vifs vous prépare un aſyle.
Que l'air eſt pur & frais dans ce Boſquet tranquille !

Mêlés en cent façons, de flexibles rameaux,
Sans le ſecours de l'art, y font d'épais berceaux.
Les oiſeaux amoureux y gazouillent leur peine.
D'un ruiſſeau vif & clair, ſerpentant dans la plaine,
Le ſéduiſant murmure enchante vos eſprits:
Là, rêvant aux plaiſirs dont nos cœurs ſont épris,
Vous les goûtez, N.... dans leurs vives images;
Ou, d'une humeur plus gaie, écoutant les ramages
Dont les hôtes des bois font retentir les airs,
Vous mêlez votre voix à leurs tendres concerts.
Ah! N... ſi l'Amour, paré de l'Innocence,
Conſervoit les attraits qu'il eut dans ſa naiſſance!
Que, plein d'un feu ſi pur, un jeune & tendre cœur,
Dans l'ombre & le ſilence, éprouve de douceur!
Qu'il ſeroit doux plutôt, dans ce lieu ſolitaire,
De couronner de fleurs un Amant qui ſçait plaire!

Et dans les doux tranſports qu'un tendre amour produit,
De ne penſer jamais à prévenir la nuit,
Que quand l'aſtre du jour, voilé par les montagnes,
D'une ombre trop hâtée a couvert les campagnes.
Mais l'aimable candeur, ſi rare de nos jours,
Vous défend d'eſpérer de ſi douces amours:
Un Amant doucereux, vous contant ſon martyre,
Jure qu'il vous adore, & penſe à vous ſéduire.
Tout eſt plein d'inconſtans, de fourbes, d'indiſcrets;
Qui craint de mal choiſir, ne choiſira jamais.
L'Amant vous peint en vain une belle chimere:
Ses diſcours ſont ſuſpects; il ne ſonge qu'à plaire.
Peut-être que moi-même à l'aimable N....
Séduit par ſes beaux yeux, ſes roſes & ſes lis,
J'euſſe autrefois prêché ſur un ton moins ſévere.
Aujourd'hui plus prudent, peut-être plus ſincere,

Je n'oſe vous pouſſer vers un engagement,
Quelquefois, il eſt vrai, doux, précieux, charmant,
Mais trop ſouvent auſſi, dangereux & funeſte.
Craignez; c'eſt le plus ſûr. La liberté vous reſte:
N'allez point au-devant de qui veut la ravir.
Si votre cœur, preſſé par un tendre déſir,
Dit tout bas que l'Amour eſt un mal néceſſaire,
Quelque Amant trouvera le ſecret de lui plaire;
Malgré tous les conſeils, l'Amour aura ſes droits:
Mais vous ferez alors peut-être un meilleur choix.
Je le ſçai trop, N.... pour un cœur né ſenſible,
La froide indifférence eſt un fardeau pénible:
La paiſible Amitié pourra vous ménager
Des plaiſirs délicats, moins vifs, mais ſans danger.
Ces plaiſirs ſont toujours plus purs à la campagne.
De la douce Amitié la fidéle compagne,

La Candeur, dans la Ville inconnue à ce jour,
Dans les Champs pour jamais a fixé ſon ſéjour.
La Nature, ſans fard, s'y montrant toute nue,
Verſe dans tous les cœurs la franchiſe ingénue.
Vous n'y connoiſſez point ces ridicules loix,
Par le déguiſement produites autrefois ;
Ces grimaces de Cour, qu'on nomme politeſſe,
Qui des mœurs, nous dit-on, corrigent la rudeſſe,
Sçavent trop nous former à la duplicité.
Qu'une autre, ſe parant d'un faux air de bonté,
Aille de porte en porte, avec un ſoin extrême,
Pour ennuyer autrui, s'ennuyer elle-même ;
Après bien des façons, placée en un fauteuil,
De fades complimens épuiſer un recueil,
Prête à railler bientôt celle qui les écoute ;
Qui, délivrée enfin, de l'ennui qu'on lui coûte,

Ailleurs, par ſes brocards, va ſe dédommager :
Cet indigne manége eſt aux champs étranger.
Sans gêne on y cultive une amitié non feinte :
De la ſociété banniſſant la contrainte,
On ſçait, ſans embarras, en goûter les douceurs.
L'aimable Vertu ſeule y réunit les cœurs.
Tout eſt commun entr'eux, les plaiſirs & les peines.
Tout eſt plaiſir plutôt dans ces aimables chaînes.
L'un verſant ſes douleurs au ſein d'un tendre Ami,
Dans cet épanchement les oublie à demi :
L'autre à le conſoler trouve un charme indicible.
Plaiſirs délicieux, pour une Ame ſenſible !
Charmantes voluptés, dignes du ſiécle d'or !
Aux champs, quand on le veut, on vous poſſede encor.
Et d'où venoit enfin cette douceur vantée,
En termes ſi touchans, des Poëtes chantée,
Ce bonheur innocent d'un ſiécle ſi fameux,
Qu'il perça des vieux tems le chaos ténébreux?

La Nature étoit-elle en préſens plus fertile?
Dans ces tems fortunés, il n'étoit point de Ville.
Des Bergers répandus dans les plus beaux cantons,
Contens de gouverner leurs dociles moutons,
N'aſpiroient point au droit de gourmander leurs freres,
Et de la tyrannie ignoroient les miſeres.
N'ayant d'autre ſouci que de jouir en paix
De ces biens que le Ciel ne refuſe jamais,
L'Ambition, l'Orgueil, l'Avarice, l'Envie,
Ne venoient point troubler le repos de leur vie.
Le *Dervis* hypocrite, & le *Bonze* orgueilleux
Ne tyranniſoient point des cœurs trop ſcrupuleux.
Tout homme étoit ſon Prêtre, & ſon Docteur fidéle.
On ne connoiſſoit point ce fanatique zéle,
Qui, ſur ſes viſions, veut régler le Prochain;
Et content d'obſerver ce principe certain:
Que Dieu veut la Vertu, non la Cérémonie,
On adoroit ſans pompe & ſans hypocriſie

Ce

Ce Dieu, qu'on connoiſſoit ſur-tout par
ſa bonté.

Nul ne s'épouvantoit de ſa ſévérité.

Vertueux par amour, & jamais par la
crainte,

Leur hommage étoit pur, ſe rendant ſans
contrainte.

La ſuperſtition, les remords, les terreurs,

Digne ſuite du crime, enfans de ſes hor-
reurs,

Ne troubloient point des cœurs nourris
dans l'innocence,

Et pour leſquels d'un Dieu l'auguſte
connoiſſance

N'étoit point le ſujet d'une indigne frayeur:

Ils ne ſentoient qu'amour, au nom du
Créateur.

Les eût-on vus jamais combattre l'exiſtence

D'un Dieu, leur ſeul appui, leur unique
eſpérance?

Hélas! ce ſeul penſer les eût déſeſpérés.

Tels de foibles moutons, du Berger égarés,

Tremblent au moindre bruit, pleins de
trouble & d'alarmes.

Siécle heureux! les Mortels ont oublié
tes charmes.

Peut-on leur préférer de vains amuſemens,
Ou d'un cœur dépravé les fous emportemens ?
Ah ! N.... parmi nous ramenons ce bel âge,
Et de notre ſéjour connoiſſons l'avantage.

EPITRE MORALE

A une jeune Demoiſelle, pour la détourner de ſe livrer à une ſecte de Fanatiques, dans laquelle on cherchoit à l'entraîner.

QUE faites-vous... ? Une trame perfide
Vous tient, malgré nos vœux, au milieu des frimats,
Dans ces lieux, où d'ennuis une troupe livide
Menace la fraîcheur de vos naiſſans appas ;
Et tandis que guidés par l'aimable Nature,
Nous nous livrons ſans trouble à ſes doux mouvemens,
Sans que jamais la Raiſon en murmure,
Vous condamne, au milieu des plus beaux de vos ans,
A perdre, en écoutant d'inſipides Légendes
Que vous content de vieux Grimauds,
Un tems où les plaiſirs de nos folâtres Bandes
Chaſſent les triſtes airs des myſtiques Badauds.
Que faites-vous, hélas ! dans cette ſolitude,

Où le ſot Bigotiſme & l'Erreur au teint noir
Sur votre Ame timide eſſayent leur pouvoir ?
Où l'on veut vous faire une étude
D'apprendre un long fatras de mots vuides de ſens ;
Enſevelir votre bon ſens,
Sous un amas confus de rêves pitoyables ;
Et de cent loix impraticables
Accabler votre jeune cœur.
Ah ! ne ſouffrez jamais, par une triſte erreur,
Qu'un trompeur, ou qu'un imbécille,
De votre jeuneſſe facile
Vienne troubler le cœur, offuſquer la Raiſon ;
Et par ſon myſtique jargon,
Indigne Tyran de votre Ame,
La gouverne en la tourmentant.
Souvenez-vous que ce Pédant,
Si l'âge, malgré lui, n'avoit éteint ſa flamme,
Vous traiteroit de conte à bercer quelque ſot,
Ces Dogmes ténébreux, tout ce pieux Grimoire,
Que maintenant, d'un ton cagot,

Sous peine de l'Enfer, il vous enjoint de croire;
Et bientôt, d'un air papelard,
Adouciſſant pour vous ſa farouche Morale;
Et portant ſur vos yeux un effronté regard,
Oſeroit vous offrir ſa paſſion brutale.
A des Guides peu ſûrs, trop ſouvent dangereux,
Faut-il donner ſa confiance ?
Ils vous feront manquer, par des chemins ſcabreux,
Un but, que vous pouvez atteindre avec aiſance,
Si de votre ſeule innocence
Vous prenez des conſeils, qui ne peuvent trahir.
Toute Morale eſt fauſſe, alors qu'elle eſt outrée.
On vous peint des Devoirs que vous devez haïr.
Mais la Vertu ſolide eſt aimable & ſacrée;
Par ſes divins attraits elle enchante les cœurs :
Elle eſt ſimple, ſans fard, aiſée & naturelle;
Et qui brûle d'amour pour elle,
Doit, en la cultivant, en goûter les douceurs.

Elle va toute à la pratique :
A ſes yeux un Précepte eſt vain, ou fanatique,
Dès qu'il ne peut ſervir à nous rendre meilleurs.
Tous ces Devoirs forcés & ces Pratiques fades,
Enfantent la grimace, & non pas la Vertu.
Voyez-en les effets dans ces eſprits malades :
Un lâche cœur, ſans ceſſe combattu
Entre ſes paſſions & ſes craintes ſerviles,
Fait ſentir à ces imbécilles
Mille remords, ſans nuls plaiſirs.
D'autres, d'un vain orgueil mépriſables martyrs,
Pleins d'une ferveur hypocrite,
Se font un inſenſé mérite
D'un vil encens qu'ils préſentent à Dieu ;
Pendant que de cet Etre auſſi bon qu'adorable,
Ils oſent négliger le Culte véritable,
Culte qui lui plaît en tout lieu,
Culte que ſçait lui rendre un cœur pur, charitable,
En ſe montrant toujours vrai, juſte, généreux,
Et ſecourable aux malheureux.

Leur ſainteté folle, orgueilleuſe,
Croit des humains la race malheureuſe,
Indigne de leurs ſoins, qu'ils donnent aux Autels :
Ils font tout pour le Ciel, & rien pour les Mortels.
Jadis, dans leur âge tendre,
On livra leur crédulité
A ces mêmes leçons pleines d'auſtérité,
Qui vont dans votre eſprit, s'il eſt prompt à ſe rendre,
Répandre leur obſcurité.
Simples, ils ne ſçurent apprendre
A diſtinguer la Vérité
De ces fatras obſcurs qu'on ne ſçauroit comprendre,
Et l'aimable ſimplicité
D'une Vertu ſolide & pure,
De tout le clinquant emprunté,
Qui fait la trompeuſe parure
D'une bigote ſainteté.
Voyez quels ſont les fruits d'une aveugle ſotiſe :
On les évite, on les mépriſe ;
Entre l'hypocriſie & la ſtupidité
Le Sage a diviſé ce troupeau rebuté.

Mais ceux qu'une raiſon plus ſolide & plus fiere
A préſervés d'un joug honteux,
Malgré les vains efforts d'une Cabale altiere,
Chéris, comme ils ſont vertueux,
Ils font des gens ſenſés les plus cheres délices.
Fuyant la fauſſeté, (c'eſt le plus bas des vices)
Ils s'efforcent toujours, dans leurs ſoins aſſidus,
A régler leurs penchans, à fuir les injuſtices,
Et non à ſe maſquer ſous de fauſſes vertus.
Vous les verrez toujours, connoiſſant leur foibleſſe,
La combattre de bonne foi.
Eh! d'où leur vient tant de ſageſſe?
C'eſt que de leur raiſon ils font un noble emploi:
Que leur ame jamais, d'un faux zéle enyvrée,
Ne penſe qu'une aveugle foi
Vaille une ſageſſe éclairée:
Et loin de recevoir la loi
Qu'impoſe avec orgueil un abſurde ſyſtême,
De ſes devoirs ſacrés, de ſon bonheur ſuprême
Ne ſe repoſe point ſur d'autres que ſur ſoi.

Pour atteindre à ce but, où la ſage Nature
Nous appelle au travers de cent maux paſſagers,
Pourquoi va-t-on chercher des Guides étrangers ?
Quoi donc ? ce Créateur, de qui la bonté pure
Ne nous donna le jour que pour nous rendre heureux
N'auroit point mis en nous le flambeau lumineux
Qui doit nous éclairer dans cette route obſcure ?
Ah ! ne faiſons point cette injure
A ſa clémence, à ſon pouvoir.
D'une main bienfaiſante & ſûre,
Il nous a donné le ſçavoir
D'atteindre au bonheur ſans meſure
Que de loin ſa bonté ſçait nous faire entrevoir.
Votre Guide eſt en vous. Dans l'âge d'innocence,
Il ne peut trahir votre eſpoir.
Conſultez votre cœur, ſon aimable éloquence
Vous apprendra votre devoir.

Voyez quelle douceur, quelle joie innocente,
Lorſque vous vous livrez à des plaiſirs permis.
Qu'un Amant tranſporté de l'ardeur qui l'enchante,
Toujours reſpectueux, toujours tendre & ſoumis,
Vous faſſe de ſes feux la peinture touchante,
Tout votre cœur ſe livre à des tranſports ſi doux :
Pour prix d'une flamme ſincere,
Vous ne refuſez point quelque faveur légere
Qu'il vous demande à deux genoux.
Vos beaux yeux ſont baiſſés, & ſur votre viſage
On voit naître ſoudain une aimable rougeur ;
Timide & ſi touchant langage
Des tendres ſentimens que retient la pudeur !
Et moins l'effet d'une Vertu ſauvage,
Que celui des tranſports qui font votre bonheur.
Que cet Amant, pouſſé d'une ardeur indiſcrette,
Oſe manifeſter un criminel déſir,

Votre cœur ſe révolte au milieu du plaiſir,
Le calme diſparoît; une alarme ſecrette
Vous avertit du danger;
Vous penſez à vous dégager
Du piége que vous tend une aveugle tendreſſe.
C'eſt de lui-même ainſi que le cœur s'intéreſſe
Pour la Vertu, pour l'Equité.
Chez lui le trouble & la ſérénité
Tiennent chacun, par un lien intime,
L'une au devoir, & l'autre au crime.
Un malheureux, chargé de ſes maux odieux,
La douleur ſur le front, & les pleurs dans les yeux,
Vient implorer votre aſſiſtance;
Vous ſoulagez ſa peine : ah ! que votre abondance
Vous procure un plaiſir bien plus délicieux,
Que tous ceux dont l'appât flate un goût vicieux !
Mais hélas ! ſi jamais, à vous-même infidéle,
Vous quittiez les ſentiers que vous trace l'honneur,
Où la juſtice vous appelle,

De ces remords cuiſans, & toujours pleins
d'horreur,
Inconnus juſqu'ici de votre jeune cœur,
Vous ſentiriez bientôt l'amertume cruelle.
Suivez donc les conſeils de ce Guide
charmant.
Il vous montrera ſûrement,
Du but où vous tendez, les ſentiers agréables.
Et ſouvenez-vous ſeulement,
Que pour le diriger dans ſes penchans
aimables,
Et le garder de tout égarement,
Le Créateur, toujours ſage & clément,
De la Raiſon qui vous éclaire,
A mis en vous le flambeau ſalutaire.
Tels ſont, aimable .... tels ſont vos
vrais Docteurs.
Suivez-les hardiment : qu'une crainte ſervile
Ne vous donne jamais le ſoucis imbécille
De chercher loin de vous d'aveugles Conducteurs.
Et comptez que cet Etre auſſi bon qu'il eſt
ſage,

Ce Dieu, qui vous forma pour charmer
les humains,
Un jour, couronnant ſon ouvrage,
Sçaura vous donner en partage
Un ſort digne de vous & digne de ſes
mains.

EPITRE

A un ami chez qui l'Auteur avoit paſſé quelques ſemaines à la Campagne.

AMI, dont la courtoiſie,
L'eſprit, la noble candeur
Soutenoient ma bonne humeur,
Deux grains d'aimable folie
De notre Philoſophie
Adouciſſant la rigueur ;
Vous que ſans ceſſe mon cœur
Rappelle avec complaiſance,
Partagez-vous la douleur
Où me laiſſe votre abſence ?
J'ai perdu tout mon bonheur.
Que je trouvois de douceur
Dans ce commerce facile,
Où nous goûtions de moitié
Le plaiſir pur & tranquille
Qu'offre la tendre Amitié !
Dans ce chaos de la Ville
Pour mon malheur rejetté,
Je ne vois de tout côté

Que gens dont la politeſſe
Accourt, m'embraſſe & s'empreſſe
A m'offrir un peu de vent.
Ce Louangeur décevant
Verroit de bon cœur au Diable
Le cher Ami qu'il accable
De ſon fade compliment.
Cette Amitié que j'adore,
Fuit les trompeuſes Cités ;
Le peuple frivole ignore
Ses touchantes voluptés.
Si l'Amour y régne encore,
Ce n'eſt hélas ! que de nom.
On en connoît le jargon,
Les déſirs, l'impatience ;
Mais la douce confiance
Et le myſtere charmant,
Les tendres ſoins & l'eſtime,
Cette pudeur qui ranime
Toujours les feux d'un Amant
Dans l'amoureuſe carriere,
N'occupent pas un moment ;
Et la volupté groſſiere
Y tient lieu du ſentiment.
Les plaiſirs ſont pour le Sage :
Le frivole amuſement

Eſt de ce peuple volage
La reſſource & l'élément.
Des jours qui font mon partage
Je ménage les inſtans :
Ici, par un autre uſage,
On cherche à tuer le tems.
Là, vingt femmes raſſemblées
Par un importun loiſir,
Croyant goûter le plaiſir,
Sur des fauteuils étalées,
De médiſance & de riens
Faufilent leurs entretiens.
Mais leur babil m'importune;
Vîte, qu'on leur faſſe voir
Ces Autels de la Fortune,
Dont le magique pouvoir
Sçaura du moins juſqu'au ſoir
Charmer leur inquiétude.
Le gain, la perte, & l'étude
De cent coups intéreſſans,
Contre le malheur extrême
De réfléchir ſur ſoi-même,
Sont des remedes puiſſans.
Damon, de ſa révérence,
A peine s'eſt acquitté;
D'un pas léger il s'avance

Vers une jeune Beauté,
Dont la furtive prunelle
D'un air timide l'appelle
A ſe mettre à ſon côté.
Déja tout ſon ſang pétille.
Mais, pour former un Quadrille,
On vient le ſaiſir ſoudain :
Il ſe rend avec ſoupleſſe ;
Et tout en rongeant ſon frein,
Martyr de la politeſſe,
S'endort les cartes en main.
Dans nos goûts, plus indociles,
Sauvons-nous dans ces Aſyles,
Reſſource des fainéans,
Où chacun, ſans ſoins gênans,
Peut, en liberté pleniere,
Choiſir au moins la maniere
Dont il veut perdre ſon tems.
Mais craignons-y l'abordage
De ce Raiſonneur manqué.
D'un eſprit alambiqué
Je hais le vain étalage.
Dans ſon obſcur perfilage,
Quand il s'eſt bien morfondu,
Il emporte l'avantage
De n'être point entendu.

Là, des Maîtres de la terre
On pénetre les conſeils.
Déja d'une affreuſe guerre
L'un dreſſe les appareils :
Fier partiſan de la France,
Avec les Turcs il s'avance ;
Il bat les Autrichiens.
L'autre, d'une voix plus forte,
Prend les Ruſſes, les tranſporte
Dans les Champs Alſaciens.
De ces Guerriers intrépides
Les combats ſont furieux ;
Et leurs bouches homicides
Portent la mort en tous lieux.
Dans un combat moins terrible,
Mais plus réel, par malheur,
Je vois une autre fureur,
Tragique enſemble & riſible.
Contemplez ces champions :
Sur des viſages livides,
Voyez de ces cœurs avides
Se peindre les paſſions.
L'un, gardant un noir ſilence,
Gémit dans l'impatience
De voir ſon ſort décidé.
Ce hazardeux phrénétique

A mis ſa reſſource unique
Dans un heureux coup de dé.
L'autre, d'une plainte amere,
Fatigue le Ciel en vain;
Et ſon vainqueur inhumain
Triomphe de ſa miſere.
Tels ſont, dans ces triſtes lieux,
Des habitans imbécilles
Les amuſemens futiles
Et les plaiſirs odieux.
Ce ſéjour n'offre à mes yeux
Nul objet qui m'intéreſſe.
J'y vois d'une folle yvreſſe
Les effets pernicieux,
Une inſipide molleſſe,
De faux biens, un vain fracas,
Traînant toujours ſur leurs pas
Les ennuis opiniâtres;
Au lieu de ces jeux folâtres,
Qui chez vous, dès le matin,
Epanouiſſant ma rate,
Banniſſoient le noir chagrin;
Et mieux que tout le Latin
Des ſucceſſeurs d'Hippocrate,
Mêloient le ſoir dans ma jatte
Un ſoporatif bénin.

Doux ſouvenir, qui me flate !
Je le rappelle toujours.
O ! quand verrai-je mes jours
Couler au pied de ces hêtres ;
Où la douce Liberté
M'offroit dans nos jeux champêtres
Le plaiſir & la ſanté !

ODE

Contre l'Ambition.

DOux Printems, aimable jeuneſſe*,
O ! ſi vous pouviez revenir !
Parmi les jeux & l'allégreſſe
Je ſçaurois mieux vous retenir.
Une manie extravagante
A ſéduit une Ame imprudente.
Ses ſoins tumultueux m'ont long-tems déchiré ;
Et pour une ombre vaine, en ma courſe preſſée,
J'ai courbé ma tête inſenſée
Sous un Hiver prématuré.

Qui me rendra cet âge tendre ?
Les doux, les innocens plaiſirs
Ne s'y faiſoient jamais attendre,
Et rempliſſoient tous mes déſirs.

* On fait parler un homme avancé dans ſa carriere, & guéri de l'ambition.

Aujourd'hui ma Raiſon ſévere
Ne me découvre que miſere
Dans ces riens éclatans qui m'ont tant fait courir.
Mais ſon ſecours tardif aux vains regrets me livre :
Hélas ! il veut m'apprendre à vivre,
Quand il faut ſonger à mourir.

Chimere trompeuſe & brillante,
Que le monde appelle Grandeur;
Les biens que ta main nous préſente,
Ne pénetrent point juſqu'au cœur.
Pompe, fracas, vain étalage,
Reſpects forcés, perfide hommage
D'eſclaves affamés, ou de lâches flateurs;
Un pouvoir chancelant au bord du précipice :
Voilà les biens que le caprice
Promet à tes adorateurs.

Douce Amitié, vrai bien du Sage,
Pur & ſacré préſent des Dieux,
Tu ne fus jamais le partage
Des Grands, ni des Ambitieux.

Dans le tourbillon qui l'entraîne
Toucheras-tu leur Ame vaine ?
L'amour-propre honteux l'accompagne au cercueil.
Le doux plaiſir d'aimer n'a rien qui la maîtriſe ;
Et jamais ta noble franchiſe
N'apprivoiſera ſon orgueil.

Ah ! pour jouir de tes délices,
D'un frivole éclat dégoûté,
Je marcherai ſous les auſpices
De l'humble médiocrité.
Parmi le bruit & les alarmes,
J'ai perdu les jours pleins de charmes,
Où l'Amour s'offre à nous, de myrtes revêtu.
Mais tes plaiſirs touchans ſont faits pour tous les âges,
J'irai t'offrir de purs hommages
Dans le Temple de la Vertu.

ODE *

Sur les cœurs tendres & pleins de délicateſſe.

QUEL don fatal qu'un cœur trop tendre!
Féconde ſource de douleurs !
Sur lui l'Amour devroit répandre
Toujours ſes plus pures faveurs.
Pour lui ſeul elles ſont durables.
Seul, de ces biens ineſtimables
Il ſçait connoître les douceurs.
De ſes vertus triſte victime,
Cette pureté qui l'anime,
Cauſe ſouvent tous ſes malheurs.

* Cette Piece & la ſuivante ne ſeront, ſi l'on veut, que des Stances. J'ai cru cependant pouvoir les appeller Odes. Toutes les Odes ne ſont pas dans le genre élevé. On connoît celles d'Anacreon. Il s'en trouve auſſi pluſieurs dans Horace, dont les graces & l'enjouement ſont le caractere. J'ai cherché dans celles-ci à peindre le ſentiment, avec les couleurs qui lui ſont propres.

Plein

Plein du feu divin qui m'enchante,
Dans les bras des Jeux & des Ris,
Je vois une Beauté touchante,
La vive image de Cypris :
Les Graces, la délicateſſe
Temperent ſa vive jeuneſſe ;
L'eſprit habite dans ſes yeux.
Que n'augurai-je point de l'Ame ?
Si je l'embraſe de ma flamme,
Je ne demande rien aux Dieux.

Mais cette belle Enchantereſſe,
Livrée à la légéreté,
Ne voit dans ma vive tendreſſe
Qu'un trophée à ſa vanité.
Les doux tranſports d'un cœur ſenſible
Lui ſemblent un fardeau pénible,
Bornant ſes vœux à tout charmer.
Toujours trop pleine d'elle-même,
Pour connoître le bien ſuprême
Et le divin plaiſir d'aimer.

Auprès d'une Prude ſauvage,
Trouverai-je plus de douceur ?

Hélas ! ſon cœur froidement ſage
M'accablera de ſa langueur.
Toujours meſurée & prudente,
Au poids que l'intérêt préſente
Elle peſera ſon retour.
Fuyons ſa tendreſſe inſipide ;
C'eſt un amour-propre ſordide,
Sous le maſque du tendre Amour.

Après une épreuve cruelle,
Il faut enfin ſe dégager.
Mais, au ſentiment trop fidéle,
Qu'il en coûte au cœur de changer !
Un jour la Raiſon ſecourable
Vient briſer un joug miſérable.
Traits indignes de nous toucher,
Vous tomberez d'un cœur qui l'aime.
Mais ſans ſe déchirer lui-même,
Il ne peut plus les arracher.

Mais quoi ! la froide indifférence
Régnera-t-elle dans mon cœur ?
Je veux affronter la ſouffrance,
Pour atteindre le vrai bonheur.

O tendre Amour ! daigne m'inſtruire.
Protege un cœur qui ne reſpire
Que pour encenſer tes Autels :
Montre-moi l'objet plein de charmes
Pour qui je pourrai, ſans allarmes,
Brûler de tes feux immortels.

Tu m'exauces, Dieu que j'implore ;
Je vois un chef-d'œuvre des Cieux :
Son éclat efface l'Aurore,
Son port eſt noble & gracieux.
De merveilles, à peine écloſes,
Une douce teinte de roſes
Anime la vive blancheur.
Amour, ſur ce ſein adorable....
Où m'égare un tranſport coupable ?
Les Dieux envieroient mon bonheur.

Le ſentiment, avec décence,
Eclate dans ſes yeux touchans,
Et de la timide innocence
Il aiguiſe les traits charmans.

Son eſprit m'enchante & me touche.
Les Graces régnent ſur ſa bouche,
Elles repoſent dans ſes bras....
A tant d'attraits il faut ſe rendre.
Amour, qu'elle y joigne un cœur tendre;
Je l'adore juſqu'au trépas.

ODE

A l'occaſion de la Pupille, Comédie de M. FAGAN.

POURQUOI, dans le printems de l'âge,
Ai-je perdu mes plus beaux jours ?
Long-tems une flamme volage
M'entraîna d'amours en amours.
Souvent un cœur trop ſuſceptible
S'apprête la tâche pénible
De rompre un nœud précipité.
Sorti de la premiere yvreſſe,
Je rougiſſois de ma foibleſſe,
Et je rappellois ma fierté.

Heureux ! ſi ma folle tendreſſe,
Habile à cacher ſon poiſon,
D'une vaine délicateſſe
N'eût point ébloui ma raiſon.
Un cœur, qu'en mon délire extrême,
J'ai cru formé par l'Amour même,
M'accable en vain de ſa tiédeur ;
Dans les glaces de l'indolence

Mon opiniâtre conſtance
S'obſtine à chercher le bonheur.

Ses défauts rebutent ma flamme.
J'héſite encor ; à ſa douceur,
A l'innocence de ſon ame
Epargnons la triſte douleur.
Mais mon courage ſe ranime.
C'eſt bien aſſez d'un peu d'eſtime
Pour ſes indolentes vertus.
A la fin la Raiſon m'éclaire.
Hélas ! trop lente conſeillere !
Le tems vole, & ne revient plus.

Mon Ame toujours enflammée,
Mais plus prudente dans ſes vœux,
A l'objet qui l'aura charmée
Offre encore les plus beaux feux.
Dieux ! ſi dans l'ardeur qui l'anime,
Elle trouvoit un cœur ſublime,
Digne de lui donner la loi,
Doux, généreux, tendre, ſincere....
Ah ! vain eſpoir ! le tems de plaire
Eſt peut-être paſſé pour moi.

Fagan, ſi ta Pupille aimable
N'eſt point un être de raiſon ;
O ! ſi de ſon cœur adorable
J'obtenois le précieux don !
Que le mien, délicat & tendre
Sçauroit bien lui faire comprendre
Le prix de notre heureux lien !
Juſqu'au tombeau, qu'elle me voie
Chercher mon plaiſir dans ſa joie,
Et tout mon bonheur dans le ſien.

Belles, que l'Amour intéreſſe,
De ſes dons voulez-vous jouir ?
Par les graces de la jeuneſſe
Ne vous laiſſez point éblouir.
Des biens que vous ſçavez répandre,
Comblez un cœur modeſte & tendre,
Ils rejailliront tous ſur vous.
Faire le bien de ce qu'on aime !
Le Ciel a gardé pour lui-même
Un plaiſir ſi noble & ſi doux.

Sur les Danſes de l'Opéra.

LOIN de moi ces Pédans, dont la triſte ſageſſe
Jamais par les plaiſirs n'a déridé ſon front!
A l'aimable Vertu je croirois faire affront,
Si je la dépeignois ſous un air de Tigreſſe.
Le ſpectacle m'enchante; il endort ma Raiſon
Dans le ſein d'une utile & douce illuſion.
Filles de Terpſichore, excitez l'allégreſſe!
A vos doux mouvemens tous les cœurs ſont liés.
N.... viens réunir la force à la juſteſſe.
Je vois les moindres tons de ces airs variés
Dans ton geſte, ou ta marche, à mes yeux copiés.
Des ſons harmonieux ſeroient-ils donc la cauſe
Qui fait ſeule mouvoir ces reſſorts déliés?
Que jamais à te voir un Dévot ne s'expoſe!
Le ſéduiſant effet de tes vifs mouvemens,
Des plus appeſantis réveilleroit les ſens.
De myrtes & de fleurs les Déſirs te couronnent,

Les Ris ſuivent tes pas, & les Jeux t'environnent.
Quel miracle nouveau ſe préſente à mes yeux ?
Venus deſcend-elle des nues
Pour verſer les plaiſirs & la joie en ces lieux ?
Les Graces mollement dans ſes bras étendues,
Semblent en ſe jouant, lui découvrir le ſein ;
Les Amours empreſſés, de leurs ailes émues,
Careſſent, en riant, ces Beautés demi-nues,
Et le Goût la tient par la main.
La Volupté la ſuit. Quelle atteinte nouvelle
Vient jetter dans mon Ame une douce langueur ?
Ce n'eſt plus cette folle ardeur
Qu'allume la moindre étincelle,
Et qui, foible, jamais ne monte juſqu'au cœur.
Seroit-ce aux vains effets d'une ſi vile flamme,
Qu'Amour a deſtiné des charmes ſi touchans ?
Non ; pour nous pénétrer juſques au fond de l'ame,

Les Graces ont toujours les traits les plu perçans.
N.... leurs tendres ſoins ont formé ton enfance ;
Elles réglent tes pas, ton port, ta contenance :
On le ſent ; & chez toi, leur pouvoir enchanteur
Anime la juſteſſe, & la fait plaire au cœur.
Viens donc, par leur ſecours, viens me donner encore
Ces goûts de volupté, ſi touchans & ſi vrais ;
Ces raviſſans plaiſirs qu'un cœur ſtupide ignore,
Que l'or, ni les Grandeurs ne donnerent jamais ;
Et je veux par mes Vers, du Couchant à l'Aurore,
Célébrer tes talens, tes graces, tes attraits.

DIALOGUE

ENTRE L'AMOUR ET L'HYMEN, faiſant partie d'un Ballet, danſé aux Nôces de....

L'HYMEN.

RESTEZ, Amour; par quel caprice
Voulez-vous donc nous quitter aujourd'hui ?
Jamais pour nos plaiſirs un plus beau jour n'a lui.
Que ce beau jour à jamais nous uniſſe !
Venez; tout languiroit ſans vous.

L'AMOUR.

De mon pouvoir je ſuis jaloux.
Ces Amans ont voulu paſſer ſous votre empire :
S'ils reçoivent les Loix que vous voulez preſcrire,
Chargez-vous de les rendre heureux.

L'HYMEN.

Je veux devoir à vos ſoins généreux
Les plaiſirs toujours purs, les douceurs indicibles

Que j'offre aux cœurs vraiment ſenſibles!
Le fier Amour n'eſt-il pas ſatisfait?

L'AMOUR.

Non; tout partage me déplaît.

L'HYMEN.

Formons plutôt une heureuſe alliance,
Pour ſoumettre le Monde à nos communes Loix.
Les Bergeres, ſans moi, craindroient votre puiſſance:
Et ſans vous, les Bergers dédaigneroient mes droits.

L'AMOUR.

Soit; par de mutuels ſervices,
A nos communs ſujets offrons mille délices!
Mais je commanderai chez vous.

L'HYMEN.

Que votre empire y ſera doux!
Venez, Amour; ſous vos auſpices,
Dans mes heureux Etats je verrai déſormais
Régner les plaiſirs & la paix.

Tous deux enſemble.

Venez à nous, Troupe charmante;
L'Amour avec l'Hymen ſe réunit pour vous.
Livrez-vous, tendres cœurs, au feu qui vous enchante;
Et ne redoutez plus ni dangers, ni dégoûts.

Chœur de Bergers & de Bergeres.

Venez, venez, Troupe charmante;
L'Amour avec l'Hymen ſe réunit pour nous.
Livrons-nous déſormais au feu qui nous enchante,
Et ne redoutons plus ni dangers, ni dégoûts.

A M***

Qui demandoit des Vers, en réparation d'un badinage contre le beau Sexe.

POUR expier un léger badinage,
Où j'oſai m'échapper contre un Sexe charmant,
Vous ordonnez, N.... qu'aujourd'hui je m'engage
A célébrer ſon plus bel ornement.
Ah ! voyez les périls où votre Arrêt m'expoſe.
(Je ne ſoutiendrois point un ſi triſte revers.)
Je pus, en vous fâchant, vous amuſer en proſe ;
Irois-je, en vous louant, vous ennuyer en vers ?
Le ſujet eſt trop grand pour ma Muſe novice.
Mais j'y vois pour mon cœur un danger plus preſſant.
Non ; ne m'entraînez point au bord du précipice :
Vous m'y verriez tomber d'un œil indifférent.

Rappellez-vous le ſort de ce moderne Apelle,
Dont le hardi pinceau s'efforça vainement
D'ébaucher de vos traits une image fidéle.
Aux ſecrets de ſon Art votre beauté rebelle
Refuſe à ce Tableau ſon plus vif agrément (*).
Pour prix de ſes efforts, le Copiſte imprudent
Devint l'eſclave du Modéle (**).
Pour un Eleve des neuf Sœurs
L'entrepriſe ſeroit plus dangereuſe encore:
Le Peintre, par ſes couleurs,
Ne peut de tant d'appas, dont le Ciel vous décore,
Exprimer les plus ſéducteurs.
Aux charmes de votre viſage
Il borne ſon idée, ainſi que ſon ouvrage.
Notre Art embraſſe tout. Pour peindre dignement
Tous les dons précieux que vous fit la Nature,
L'Ame doit ſe tracer une vive peinture

---

* Le Peintre avoit manqué la phyſionomie de cette Dame.

** Un Peintre s'étoit rendu amoureux d'elle, en faiſant ſon portrait.

De ce port, de ces traits, aſſemblage charmant,
Où les Graces, les Ris, l'Eſprit, le Sentiment
Se peignent tour-à-tour des couleurs les plus vives.
Elle doit concevoir cet Eſprit plein de feux,
Capable d'adoucir, par ſes graces naïves,
L'homme le plus fougueux;
Capable d'étonner, par ſes traits lumineux,
L'Eſprit le plus ſublime.
Elle doit ſe former un ſentiment intime
De ce cœur vrai, ſenſible, & noble ſans hauteur,
Dont les feux, ſi jamais un doux tranſport l'anime,
Pourroient même des Dieux augmenter le bonheur.
Il faut enfin, dans une douce yvreſſe,
Rappeller cette voix, où le cœur s'intéreſſe,
Qui répand à ſon gré la joie ou la langueur.
Ces dons, où la Nature en vous s'eſt ſurpaſſée;
A vous peindre aujourd'hui ſi je veux m'engager,
J'en dois nourrir mon ame, échauffer ma penſée:
Puis-je le faire ſans danger?

STANCES IRRÉGULIERES

A Mad. * * *

SUR le profane ton d'une vaine manie
Qui peint avec tranſport une frivole ardeur,
Irois-je vous parler, adorable Uranie ?
Vous ne goûteriez point un langage flateur.
Si l'on peint vos Vertus, la Vérité naïve
Ordonnant le Tableau, doit marquer ſa valeur.
L'Eſprit n'en tracera qu'une ébauche fautive,
S'il n'eſt dirigé par le cœur.

Le mien, dans ſes accens, brûle de faire entendre
Les tranſports dont vos yeux l'enflammerent toujours.
Venez, ſoyez ma Muſe; avec un tel ſecours,

Je ne crains plus de l'entreprendre.
Je prendrai dans vos yeux ce feu vif & divin
Qui n'anima jamais un frivole langage.
Dans mes expreſſions on verra votre image;
Cette noble candeur, ces graces, cet air fin,
Dont on admire en vous le touchant aſſemblage :
Parlez; ils vont paſſer juſques dans mon Ouvrage.

Ma Déeſſe ſourit ! Qu'un langage de feu
Exprime, s'il ſe peut, les tranſports de mon ame ;
Et par les traits ardens de la plus vive flamme,
Tâchons d'en obtenir un doux & tendre aveu.
Mais non ; volons plutôt aux pieds de cette Belle.
C'eſt-là que, ſans diſcours, vous lui direz, mes yeux,
Tout l'excès de l'Amour que mon cœur ſent pour elle.
Quels termes aſſez vifs exprimeroient mes feux ?

Si ma fidélité, ſi mon ardeur la touche ;
Si je puis dans ce cœur, auſſi pur que les Cieux,
Voir un trouble délicieux ;
Si ſur ſes belles mains je puis coller ma bouche,
Je n'envierai le ſort ni des Rois, ni des Dieux.

Sur une Abſence.

QUAND pour toi ſeule je reſpire ;
Ecoute mes triſtes accens ;
Chere Philis, de mon martyre
Abbrege les cruels inſtans.

Ces lieux, témoins de ma ſouffrance,
Jadis ſi charmans avec toi,
Ce vallon, depuis ton abſence,
N'eſt qu'un affreux déſert pour moi.

Quand je vois rire nos Bergeres :
Ah ! m'écriai-je en ſoupirant,
Philis ſeule ſur ces fougeres
Badinoit agréablement.

Plein de l'ennui qui me dévore,
Je vais m'enfoncer dans les bois ;
Mais la Bergere que j'adore,
N'y fait plus entendre ſa voix.

Le doux bruit d'un ruiſſeau m'appelle :
Là, je vais tendrement rêver :
Que cette eau, dis-je, ſeroit belle,
Si Philis venoit s'y laver !

Tais-toi, linotte trop légere ;
Ton babil aigrit mon tourment.
Rien ne doit paroître content,
Où l'on ne voit pas ma Bergere.

J'aime le Roſſignol plaintif ;
Sa voix amoureuſe & touchante
Appellant ſa Maîtreſſe abſente,
Sçait rendre mon cœur attentif.

Ainſi toujours tendre & fidéle,
Sans toi, je vis triſte, abbatu.
Ciel, pourquoi la fis-tu ſi belle,
Ou pourquoi m'en ſépares-tu ?

POUR Mlle * * *

En lui envoyant des fruits qu'elle aimoit beaucoup.

ALLEZ remplir un deſtin glorieux,
Heureux dons de Pomone ; allez, on vous déſire.
Quand on ſçait plaire à l'aimable Thémire,
Il eſt doux de voler au-devant de ſes vœux.

Vous toucherez cette bouche que j'aime,
Ces lévres dont l'Amour a peint le coloris,
Et qu'il forma pour s'y loger lui-même,
Avec les Graces & les Ris.

O ſort digne de plaire au cœur le plus farouche !
Vous ne vivrez, il eſt vrai, qu'un inſtant ;
Mais vous vivrez ſur cette bouche,
Et vous mourrez en la ſervant.

A M * * *

Sur la différence de l'Amour & de l'Amitié.

QUAND il s'agit de vous, adorable Uranie,
L'Amour & l'Amitié ne ſe diſtinguent plus:
Leurs ſymptômes divers ſe trouvent confondus.
Cette douceur qu'anime une grace infinie,
Ces traits, où la Nature a peint mille vertus,
Sont faits pour inſpirer la plus vive tendreſſe;
L'Amitié qu'on vous porte eſt ſemblable à l'Amour:
Même vivacité, même délicateſſe,
Mêmes ſoins, mêmes vœux pour un tendre retour.
Ces modeſtes regards, cette aimable innocence,
Puiſſans nœuds, les plus doux dont le cœur ſoit lié!
Forçant nos déſirs au ſilence,
Sçavent rendre l'Amour ſemblable l'Amitié.

EPIGRAMME

Sur Job.

PAR le Diable perſécuté,
Job vit ſa conſtance laſſée.
Il perdit enfans, biens, ſanté;
Et ſa femme lui fut laiſſée.
Dieu me gard' d'être ainſi tenté!

EPI-

EPIGRAMME

Contre un Riche ſans mérite.

MON ſort, Fortune ſalutaire,
Montre la force de ta Loi :
Ce que Nature n'a pu faire,
Tu fis quelque choſe de moi.

EPIGRAMME

A l'Auteur de deux Epigrammes contre M. le Marquis d'Argens & l'Abbé Des-Fontaines, qui avoient attaqué les Suiſſes.

O Mon brave Compatriote,
Juſte fléau de ces bavards,
Qu'une impertinente marotte
Porte à nous lâcher des brocards;
Que j'admire votre Génie,
Lorſque vous les traitiez ſi bien,
L'un de *Cheval*, l'autre de *Chien* * !
C'eſt-là réprimer leur manie;
Déſormais le plus fanfaron
Craindra, pour prix de ſon audace,
Qu'avec même ſel, même grace,
Vous ne le traitiez de *Cochon*.

---

* *Et vous penſiez comme un Cheval.* Epigramme contre l'Abbé Des-Fontaines.

Qu'il ſoit, grace à ſon goût cynique,
Le Mâtin de la République.

Epigramme contre M. le Marquis d'Argens. Ces deux Epigrammes ſe trouvent dans le *Mercure Suiſſe*.

EPIGRAMME

A une Prude, qui avoit les dents fort grandes & difformes.

CLORIS, voulez-vous prudemment
Eloigner ce vrai Garnement,
Ce Dieu, dont vous craignez l'empire ?
Pourquoi tant de ſoins réunis ?
Hélas ! vous n'avez qu'à ſoûrire,
Il craindra le ſort d'*Adonis*.

CHANSON DE TABLE,

Sur le Vin de Champagne.

VERSEZ-moi de ce vif Champagne !
Laiſſons la bierre au froid * * *
Un phlegme ennuyeux l'accompagne :
Les Graces nagent dans le Vin.

La peſante mélancolie
N'affectera jamais mon cœur.
Dieux ! que ma Maîtreſſe eſt jolie,
En me verſant cette liqueur !

Toujours mon Amour ſe rallume
Par le feu de ce divin Jus.
Chers Amis, ſa brillante écume
Eſt celle dont naquit Venus.

ELOGE DE L'HIVER,

Chanſon de Table.

L'Aimable Printems voit éclore
Des fruits que l'Eté fait meurir ;
L'Automne plus heureux encore,
Nous offre ce Jus à cueillir.

Ainſi, par d'aimables largeſſes,
Tout conſpire à nous réjouir.
Trois Saiſons forment nos richeſſes ;
L'Hiver eſt le tems d'en jouir.

Chantons la Saiſon favorable,
Amis, qui nous raſſemble tous.
Bravons chez une Hôteſſe aimable
Tous les vents du Nord en courroux.

Je vois la délicate Annete
Que la Biſe fait friſſonner.

Ah ! Bergere, l'Amour m'apprête
Le plaiſir de te réchauffer.

L'Amour & ce brillant Champagne
A l'envi t'offrent tous leurs feux :
Choiſis, mon aimable Compagne,
Ou plutôt, prens-en de tous deux.

Au bout d'une courte carriere,
Phebus ſe plonge ſous les eaux.
Regretterai-je ſa lumiere,
Quand je vois Annete aux flambeaux ?

Tandis que ſa face eſt viſible,
Au travail on voit tout courir ;
Les heures de la Nuit paiſible
Sont les heures du doux Plaiſir.

De la clarté que l'Art me donne,
Je diſpoſe au gré de mes vœux ;
Une aimable rougeur l'ordonne,
Je l'éteins, & je ſuis heureux.

L'éclat d'une Fête brillante
Raſſemble les ſujets d'Amour.
Dieux ! que la Bergere eſt contente !
L'Amant ſçaura l'être à ſon tour.

Seuls dans le Cabinet d'Iphiſe,
Que nos entretiens ont d'attraits !
Dans le feu que ſa main attiſe,
Le tendre Amour forge ſes traits.

Que l'Hyver eſt charmant à table !
Les plaiſirs s'y raſſemblent tous ;
Le Vin rend l'Amour plus traitable,
Et l'Amour rend le Vin plus doux.

COUPLETS.

QU'UN Sage dans ſes paſſions
Se contraigne ſans ceſſe :
De charmantes illuſions
Valent bien ſa ſageſſe.
N'être jamais eſclave d'un objet,
C'eſt fort bien fait, c'eſt fort bien fait :
D'un rien former un bien délicieux,
C'eſt encor mieux, c'eſt encor mieux.

Qu'un indolent vante à loiſir
Sa molle indifférence !
Il ne goûte point de plaiſir,
S'il n'a point de ſouffrance.
Se garantir d'un tourment ſans effet,
C'eſt fort bien fait, c'eſt fort bien fait:
Souffrir un tems pour être enfin heureux,
C'eſt encor mieux, c'eſt encor mieux.

AIR.

CRAIGNONS ces Bergers doucereux ;
Maman le veut : Ce ſont, dit-elle,
Des Loups malins & dangereux ;
Brebis, fuyez, fuyez leur dent cruelle.
Hélas ! je frémis du danger.
Mais les diſcours de mon Berger
Diſſipent bientôt mes alarmes.
Maman, il a de ſi doux charmes
Pour guérir un ſoupçon fatal !
Non, non, je ne puis m'en défendre :
Il eſt ſi ſoumis & ſi tendre,
Voudroit-il me faire du mal ?

AIR : *Quel voile importun le couvre ?*

SUR un ton naïf & tendre,
Le ſeul ſentiment
Peut chanter dignement.
Ah ! Philis, daignez m'entendre,
Vos yeux tout-puiſſans
Rendront mes ſons touchans.
Si j'y vois ce feu qui me touche,
Chargé d'une douce langueur ;
Vous reconnoîtrez dans ma bouche
Le vrai langage du cœur.
Sur un ton naïf & tendre, &c.

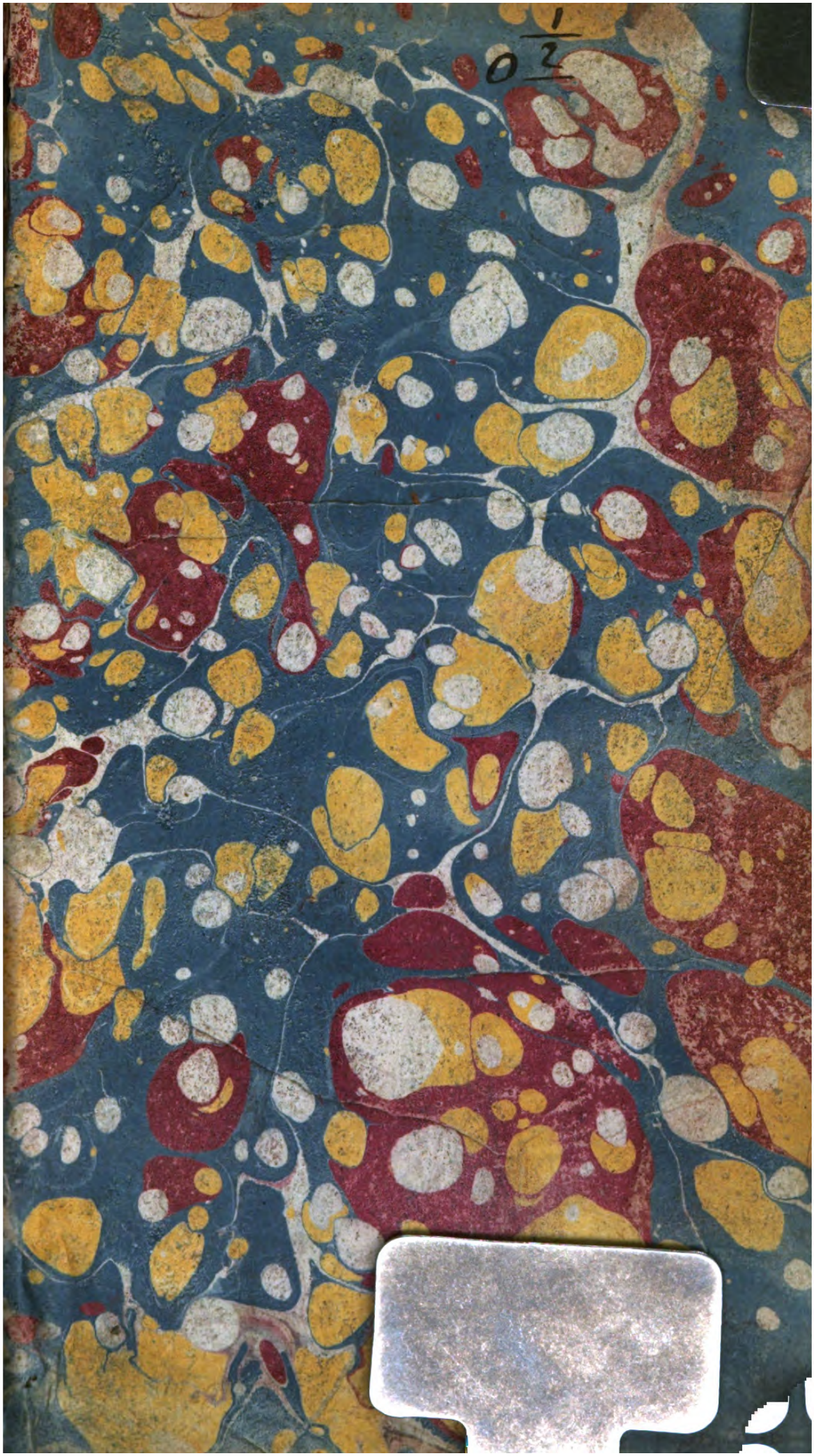
Philis, ô vous que j'adore,
Si vous vouliez me rendre heureux ;
Je mettrois à combler vos vœux
Des ſoins plus doux encore.
Chaque jour verroit éclore
Ces gages charmans
Réſervés aux Amans.
Amour, c'eſt toi que j'implore ;
Que tes feux puiſſans
Rendent mes ſons touchans !

Autres paroles ſur le même Air.

QUEL trouble inconnu m'agite ?
Ma badine ardeur
S'eſt changée en langueur :
Je cherche enſemble & j'évite
Le ſecret bonheur
Que déſire mon cœur.
Tircis paroît : Qu'il a de charmes !
Mon cœur, pourquoi le redouter ?
Malgré d'importunes alarmes,
Je me plais à l'écouter.
Quel trouble, &c.

C'en eſt fait ; mon cœur m'entraîne :
Tircis peut ſeul combler mes vœux.
Ah ! s'il brûle des mêmes feux,
Sa victoire eſt certaine.
Berger devine ma peine ;
Que ta vive ardeur
Echauffe ma langueur....
A mes pieds l'Amour t'amene.
Ah ! c'eſt le bonheur
Que déſiroit mon cœur.

FIN.

561548

2# 10s